



Diane de Lancy

Ponson du Terrail

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Diane de Lancy

Rigobert le Rapin, par Charles Deslys, auteur de la Mère Raignette, etc., etc. 4 vol. in-8.

Le Guetteur de Cordouan, par Paul Foucher. 3 vol. in-8.

La Chasse aux Cosaques, par Gabriel Ferry. 5 vol. in-8.

Le Comte de Lavhénic, par Auguste Maquet. 4 vol. in-8.

Itlonbars l'Exterminateur, par Paul Duplessis. 6 vol. in-8.

Mon Homme de génie, par madame la comtesse Dashi. 3 vol. in-8.

Le Garçon de Banque, par Élie Dertiet. 2 vol. in-8.

Les Lorettes vengées, par Henry de Kock. 3 vol. in-8.

Roquevert l'Arquebusier, par Molé-Gentilhomme. 4 vol. in-8.

Mademoiselle Bouillabaisse, par Ch. Deslys. 3 vol. in-8.

Le Chasseur d'Hommes, par Emmanuel Gonzalès. 2 vol. in-8.

L'Usurier scintilleux, par G. de la Landelle. 5 vol. in-8.

L'Amour à la Campagne, par Maximilien Perrin. 3 vol. in-8.

La Marc d'Auteuil, par Ch. Paul de Kock. 40 vol. in-8.

Les Boucaniers, par Paul Duplessis. 3 vol. in-8.

La Place Royale, par madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8.

- La marquise de Norvège, par Elie Bertin. 3 vol. in-8.
- Mademoiselle Lucifer, par Xavier de Montépin. 3 vol. in-8.
- Les Orphelins, par madame la comtesse Dash. 3 vol. in-8.
- La Princesse Paléologue, par le baron de UzANCOURT. 5 vol. in-8.
- Les Folies de jeunesse, par Maximilien Perrin. 3 vol. in-8.
- Liltia, par Paul de Musset. 3 vol. in-8.
- Bébé, ou le Nain du roi de Pologuc, par Roger de Beauvoir. 3 vol. in-8.
- Blanche de Bourgogne, par Madame Dupin. 2 vol. in-8.
- L'heure du Berger, par Emmanuel Gonzalès. 2 vol. in-8.
- La Fille du Gondolier, par Maximilien Péri. 2 vol. in-8.
- Minette, par Henry de Kock. 3 vol. in-8.
- Quatorze de dames, par Madame la comtesse D'Asn. 3 vol. in-8.
- L'Auberge du Soleil d'or, par Xavier de Montépin, 4 vol. in 8.
- Débora, par Mêry. 5 vol. in-8.
- Les Coureurs d'aventures, par G. de la Landelle. 5 vol. in-8.
- (Pour la suite des Nouveautés, demander le Catalogue général qui se distribue gratis).
- (il TAVB OHAÏ ll)T 30. rue Mazarine.

AR II. DE BALZAC

1. - Paysans, on le sait, forment une des grandes catégories dont la réunion devait compléter l'œuvre immense entreprise par l'illustre romancier sous le titre de la Comédie Humaine. L'idée dominante de cette magnifique étude est l'antagonisme profond qui sépare le paysan du bourgeois. Idée féconde, éminemment dramatique où se développent, dans des scènes d'un intérêt puissant, des caractères dont la vérité, la profondeur, l'originalité saisissante, rappellent les plus hautes créations du grand écrivain. Ainsi les personnages de Fourchon, de Michaud, de la Mouche, de la Péchina, l'étrange et horrible famille des Tonsard, la curieuse et effrayante Egara de Kigou ; variété d'avare dont le type égale, s'il ne les surpasse, les type-, devenus si populaires de Grandet et de Gobseck, font de cette œuvre une des plus complètes et des plus intéressantes qui soient sorties de la plume de Balzac.

ROBERT LE RESSUSCITÉ

mole-gentilhomme et constant guëroult

Le public, vivement impressionné par le succès des derniers livres de MM. Molo Gentilhomme et Constant Guërout, attendait avec impatience l'œuvre nouvelle que nous annonçons sous ce titre. Cette attente n'a pas été trompée. Jamais roman historique n'avait réuni à un plus haut degré les éléments qui font la valeur de ces sortes de compositions. Robert le Ressuscité est un tableau dramatique et saisissant de la France sous Charles V. Les

scènes de routiers, bizarres et hardies, s'y mêlent heureusement à de gracieux paysages et à une intrigue d'amour des plus attendris sautes. Les types de Robert et de Raoul de Fenestrang, ceux de Clochepain, du jeune page Lorenzino et d'Aïssa la Candiote, resteront comme des modèles de noblesse, de vrai comique, de passion et d'énergie. On reconnaît dans cet ouvrage la touche vigoureusement accentuée des deux écrivains qui ont écrit Hoquet et V Arque, ce roman dont le succès prodigieux, constaté par des reproductions si nombreuses et par des traductions dans presque toutes les langues, doit être compté parmi les plus solides et les plus récentes de la librairie moderne.

CHAPITRE PREMIER

Le temps était affreux, nous l'avons dit déjà, l'orage grondait sur les blocs de la plaine et les sapins de la montagne, une bise violente passait en gémissant sur les toits du château, arrachant

aux girouettes rouillées de lugubre grincements.

Malgré cette tempête, les hôtes de Virol, lassée d'une longue journée de battue aux loups, dormaient profondément à cette heure avancée de la nuit ; et madame de la Saulcière, seule veillait dans sa chambre, en proie à la plus vive agitation, — lorsque la fenêtre s'ouvrit et livra passage au jeune Faucon.

L'homme qu'on aime, cet homme pour lequel une femme expose parfois son honneur, sa vie, son bonheur, cet homme

dont elle est occupée sans cesse, même à son propre insu, lui cause une émotion indicible s'il se présente inopinément à elle.

On comprendra donc aisément quelle angoisse dut serrer le cœur de la marquise a la vue de ce jeune homme pale et bouleversé, qu'elle aimait et ne voulait pas revoir ; — et qui osait venir chez elle au milieu de la nuit, par le plus inconvenant, le plus téméraire des chemins aux veux d'une femme : la fenêtre.

Pendant quelques minutes elle demeura immobile, paralysée, sans voix,

sans haleine, les yeux rivés au sol, le sein palpitant.

Et lui même, une fois entré, devant cette femme qui tremblait et se taisait, lui-même se tut et trembla, et comme elle il garda un morne silence, l'enveloppant d'un sombre regard.

Une veilleuse jetait a peine une clarté mate et tremblante dans la pièce, mais la nuit élail lumineuse malgré l'orage, et quand madame de la Saulcière, relevant enfin la tête, osa le regarder, elle put, au désordre de ses vêtements, à la

DIAÎFÉ D% LANCY 7

pâleur mortelle de sou visage, à l'expression de désespoir farouche qui en contractait les traits, deviner les tempêtes et les colères de son âme.

11 avait sa carabine à la main ; sous son manteau, qu'une agrafe unique retenait sur son épaule, étincelait le pommeau de longs pistolets ; et il ressemblait tellement a un bandit que la marquise frissonnante se demanda s'il ne venait point l'assassiner.

En de pareils moments, les femmes retrouvent les premières une parcelle

S DIANE DE LANCT

de sangfroid, une lueur de raison ; madame de la Saulcière rompit donc enfin le silence, et dit à Jean de Terraz, toujours immobile et sombre devant elle :

— Que venez-vous donc faire ici, monsieur, et qui vous a donné le droit d'être aussi hardi ?

Elle avait essayé d'imprimer a sa voix une nuance de colère; en dépit de ses efforts, cetle voix fut caressante et douce comme l'avail été la voix de la jeune et et belle fée sous le toit du Nid de faucons.

Cet accent si pur, si frais, si velouté, empreint d'un certain effroi et d'une légère prière, brisa le charme qui paralysait Jean de Terraz.

— Ce que je viens faire? dit-il avec une sorte de colère furieuse, je n'en sais rien encore, mais il fallait que je vous voie.

Et le jeune Faucon fit un pas vers madame de la Saulcière qui recula en étouffant un mot d'angoisse.

— Oh! n'ayez pas peur, madame, n'ayez pas peur, fit-il avec une ironie

où Ja douleur perçait, je ne viens point vous tuer, je ne viens pas non plus pour vous insulter; niais vous ma\ez trompé, affreusement trompé.. .et, acheva- t-iliii

en comprimant un sanglot, c'est bien mal.

La marquise tressaillit a cette accusation qui ne lui paraissait point méritée :

— En quoi vous ai-je trompé? demanda -t-elle.

— Vous n'êtes pas une fée.

— E! bien ! que \ous importe

— Eh bien ! je vous aime, murmurat— il sourdement... et vous ne pouvez être à moi cependant...

L'émotion et la terreur gagnaient de plus en plus la marquise; et cependant, tant est grande la puissance que les femmes ont sur elles-mêmes, cependant elle eut le courage de sourire et de répondre :

— Si j'étais une fée, vous appartiendrais-je davantage!

— C'est juste, fit il, mais au moins je pourrai^ vous aimer dans la religion de

il DIANE DE LANGY

mon cœur, rêver de vous a toute heure, votre souvenir m'aurait accompagné partout, sur les pics des montagnes où ne parviennent que les brûlantes caresses de la foudre et le pied des chamois, au fond des vallées où , dans le milieu du jour, il fait si bon s'asseoir a l'ombre d'un arbre pour y revoir en rêve cet être mystérieux, ange, femme ou fée, qui vous est apparu un soir de tristesse... Mais vous êtes la marquise de la Saulcière, c'est-a-dire une femme que je devrais haïr de toutes les forces de mon âme, la femme de notre ennemi, de celui qui nous a dépouillés, qui possède

nos domaines, chasse nos cerfs et nos

daims et boit le vin de nos vignes

Vous êtes liée à cet homme exécré, a ce misérable qui a payé des estafiers pour nous assassiner, et dont la vie nous appartient puisqu'il nous insulte et attente a la nôtre... Et pourtant, continua ie jeune Faucon avec une exaltation terrible, pourtant je vous aime, je le sens bien; ma vie me semble enchaînée a la vôtre, je voudrais être métamorphosé en chien pour vous suivre a tout heure, devenir ce brin de gazon, celte bande de verdure qui lèche les allées de votre parc et sur laquelle vous marchez. Si

t't diam: uj lavcv

l'on me demandait le saerilice de ma vie pour être aimé de vous une heure, je donnerais ma vie et mourrais en souriant; — mais vous êtes sa femme? — c'est-à-dire que je ne puis, moi qui vous aime, vous le dire devant lui, car vous êtes son bien, sa propriété, a cet homme qui n'a que des hieus usurpés et des propriétés volées a l'aide de l'intrigue et de la faveur... Je ne puis, je ne dois pas vous regarder, car il est une loi humaine qui enchaîne parfois le vice a la vertu, la noblesse à l'infamie, la beauté a la laidur, et leur forge un lien que la mort seule a le droit de rompre! corn-

prenez-vous, s'écria Jean de Terraz en faisant un pas encore, pourquoi vous avez mal fait de venir a moi et de me tromper?

Madame de la Saulcière avait écouté haletante cette voix empreinte d'une ironie sauvage, ces paroles où le désespoir et la colère s'unissaient en une poésie âpre et rugueuse, — elle tremblait et défaillait devant cet homme dont la main convulsive serrait le pommeau de ses pistolets; et, à mesure que son effroi augmentait, elle se sentait attirée vers lui d'une manière irrésistible, son

cœur battait à rompre, et son amour parlait si haut qu'elle était sur le point de se jeter à ses genoux et de lui dire :

— Je t'aime, pardonne-moi... va-t'en!

— Fh bien ! reprit Jean de Terraz dont l'œil étincela dans l'ombre d'une fauve lueur, eh bien, puisque vous avez failli malheur de ma vie entière, je veux me venger, je veux à mon tour faire une victime de ma colère, et vous arracher violemment à cet homme placé entre vous et moi comme une barrière d'airain.

La marquise recula encore et se tut, dominée par l'effroi.

— Tenez, dit le jeune Faucon en allant vers la fenêtre demeurée ouverte, il neige, n'est-ce pas, lèvent déracine les chênes et les sapins, le temps est affreux, on dirait que les hommes, vassaux et châtelains, nobles et bûcherons, enfermés chez eux, prient avec ferveur pour les voyageurs attardés, et n'osent s'exposer à la colère du ciel; — eh bien! vous vous trompez, madame, et à cette heure les Faucons de la montagne, ces rudes chasseurs, ces paysans sombres et silencieux, que les gens de la plaine voient passer en tremblant et faisant un

18 DIANE r>K umv

signe de croix, ces hommes descendent des collines et des gorges profondes des Alpes, ils marchent sous la conduite de mon vieux père, le haron de Terraz, ils me suivent de près, et dans une heure ils seront ici !

-^- Mon Dieu! fit la marquise d'une voix éteinte, que viennent-ils donc faire ?

— Ils viennent brûler, égorger, et tout cela par mes ordres , car cet homme qui vous possède, ce lâche qui soudoie des assassins, a osé nous défier aujourd'hui même, et nous menacer de la colère du roi si nous remettons les pieds sur ces terres qu'il prétend lui apparie-

nif ! Et il y a longtemps que nous attendons, longtemps que nous rugissons dans nos montagnes contre les voleurs de la plaine, et que nous souhaitons l'occasion de laver dans des flots de sang les malheurs de notre race et les affronts faits à nos pères. — Ils viennent, madame, vous les verrez bientôt, à la lueur de leurs carabines, parcourir comme des démons les salles et les galeries de ce château que vous croyez être à vous ! avant le point du jour le Virol sera brûlé, cet homme aura cessé de vivre, et nous ferons un feu de joie avec les dentelles et les habits brodés d'or de ces beaux seigneurs que vous

avez amenés de Paris et qui nous traitent de voleurs et de bandits !

La marquise se laissa tomber à genoux et joignit les mains avec angoisse.

— Ah ! ricana le jeune Faucon au comble de l'exaspération et du délire, ah ! vous avez peur, ah ! vous priez, madame, ah ! vous suppliez ! Vous l'aimez donc, cet homme pour qui vous implorez grâce et tremblez ! Eh bien ! tremblez et priez, que m'importe ! quand cet homme sera mort, au moins j'aurai le droit de vous aimer...

La marquise se releva lentement, une fière énergie brillait dans son regard, un courage subit venait de succéder à

l'accablement et à la terreur auxquels naguère elle était en proie. Au lieu de reculer encore devant Jean de Terraz, elle marcha vers lui, et, le regardant en face :

— Monsieur , lui dit-elle, j'ignore quels torts M. de la Saulcière a vis-à-vis de vous et de votre famille, quels griefs alimentent la haine de vos vassaux pour les siens, je ne sais si M. de la Saulcière est indigne ou non de la qualité de gentilhomme et si son immense fortune a pour origine la source impure que vous lui assignez ; — mais ce que je sais, c'est que vous vous êtes introduit chez moi violemment, au mépris de tous les

^2 DIANE DE LANGY

égards dus à une femme; c'est que vous venez de m'insulter, moi que vous dites aimer, me faisant un crime d'avoir voulu vous sauver, de m'être exposée à mille dangers, d'avoir compromis ma réputation, mon honneur, en allant, moi, seule, moi, la femme d'un autre, chez vous, au milieu de la nuit.

La marquise parlait sévèrement, mais sa voix n'avait rien perdu de son timbre enchanteur, et l'amour perçait dans ces reproches que Jean de Terra/ écoulait la sueur au front et les yeux baissés. Tout à coup il s'écria :

— Mais pourquoi vouliez-vous me sauver, moi que vous ne connaissiez

pas, pourquoi vous exposer à tous ces périls pour un homme qui devait vous être au moins indifférent s'il ne vous était odieux; car, je le sais bien, on nous traite avec mépris et dédain, nous, les Faucons de la montagne, les gentilshommes aux habits de bure et

au manteau troué; dites, madame, murmura-t-il avec un accent plus doux, pourquoi cette sollicitude ?...

La marquise appuya la main sur son cœur.

— Vous me faites bien mal, monsieur, dit-elle avec une douleur infinie.

Jean se mit à genoux, il lui prit la main, et elle ne songea pas à la retirer.

— Êtes-vous donc, reprit-il, — et, cette fois, sa voix tremblait! comme les feuilles des bouleaux sous l'apréventde l'automne, — êtes-vous donc aussi bonne que vous êtes belle, aussi noble que cet homme dont vous portez le nom est lâche et pervers, aussi généreuse, aussi pure qu'il est souillé et maudit?

— Taisez -vous! murmura-t-elle, au nom du ciel, taisez-vous!

— Oh ! continua-t-il, laissez-moi parler, de grâce, laissez-moi vous dire toutes les tortures de mon âme et tous les rêves brûlants de mon cœur, il est impossible que vous l'aimiez cet homme, et ce doit être par quelque té*

nébreuse infamie qu'il a enchaîné sa vie à la vôtre... Eh bien! ce lien va se briser, cet homme est condamné, il va mourir, et vous serez libre. Dites, voulez-vous que je vous aime, voulez-vous unir votre destinée à la mienne, voulezvous que je devienne votre esclave, un chien qui vous suivra en tous lieux et qui vivra de vos sourires? voulez-vous, avant que les flammes ne fassent leur proie de cette demeure souillée, voulezvous me suivre dans nos montagnes, venir habiter ces gorges inexplorées par d'autres que par nous, où Dieu veille sur ceux qui l'aiment, où la liberté est grande comme sa puissance, où

l'air qui passe sur nos têtes chante un hymne de gloire, de poésie et d'amour? vous serez la reine de cette population de soldats et de chasseurs qu'on nomme des bandits parce qu'ils refusent l'impôt au roi et ne s'inclinent devant personne; nos âpres forêts se couvriront de feuillage au milieu de l'hiver, pour vous abriter sous leur dôme mouvant ; nos chiens qui luttent avec les ours et étranglent les gens de la plaine se coucheront à vos pieds et lécheront vos petites mains blanches; mon vieux père, cet homme terrible et sombre qu'on nomme le Veneur Rouge, s'inclinera

devant vous... dites, madame, le voulez-vous? le voulez-vous?

Au son de cette voix remplie d'une sauvage harmonie, la marquise frissonnait d'amour et de terreur à la fois . En ce moment, cet homme lui paraissait si grand et si fort, il lui semblait si fier et si noble sous ses vêtements grossiers qu'elle ressentit un mépris souverain, un dédain profond pour le marquis de la Saulcière, ce cauteleux et morose époux auquel on l'avait presque vendue, en échange de sa fortune, et dont elle venait, en quelques heures, de deviner et d'apprendre les turpitudes et les lâches instincts. Mais si elle aimait, a n'en plus

douter, le jeune Faucon, de toute la puissance de son âme, si elle était entraînée vers lui par un de ces élans irrésistibles qu'un premier amour a seul le pouvoir de faire naître, - elle avait, en partage, cette haute raison, cette conscience, cette religion sacrée du devoir qui est l'égide des femmes contre toutes leurs passions.

— Monsieur, dit-elle, je ne devrais point écouter l'étrange langage que vous venez de me tenir; et cependant, l'exaspération où vous êtes, votre état d'exaltation nie touchent, et je veux bien être

indulgente. Vous m'offrez de vous suivre, mais, en admettant que je foule aux

 pieds tous mes devoirs, faut-il au raius que je vous aime? et vous ne me l'avez pas même demandé...

 Jean de Terraz n'avait point vécu a Versailles, il ignorait les roueries de la galanterie et ces réponses spirituelles et fines qu'un don Juan de qualité trouve toujours aux questions embarrassantes; — mais il avait un fond de naïveté qui, en cette circonstance, suppléa a la science qui lui faisait défaut :

 — Il me semble, dit- il, que, si vous ne m'aimiez pas, vous ne seriez point venue au Nid de faucons pour me sauver, puisque, vous en convenez, je courais

 un danger réel.

D1AM< DE LAM

La marquise n'avait point prévu cet argument, elle rougit, pâlit tour a tour et se tut pendant quelques minutes.

 Le jeune Faucon, de son côté, ne chercha point a rompre le silence ; mais Un bruit confus et lointain encore se fit au dehors, et, par la fenêtre ouverte, madame de la Saulcière put apercevoir Un groupe noir et compacte, une sorte de couleuvre gigantesque déroulant ses anneaux sombres sur le sol couvert de neige et s'avancant lestement vers le château. .

 (l'était la troupe des Faucons qui venait répondre a coups de fusil a la bravade impertinente du marquis, lequel

avait, le matin même, fait signifier au baron de Terraz la défense expresse de passer l'Isère et de mettre le pied sur ses terres.

La marquise poussa un cri et regarda Jean.

Jean se tut et détourna la tête.

— Mais, monsieur, lui dit-elle, c'est impossible, vous vous opposerez à cette attaque, vous ne la permettrez pas ?

- — Il faut qu'il meure ! murmura-t-il.

— Mais c'est mon mari !

— Ah ! ricana-t-il, je le sais, madame.

— Monsieur, dit-elle avec calme, si

ma main était libre, peut-être vous autoriserais-je à me parler de votre amour; mais je ne m'appartiens pas, et si vous égorgez mon mari...

— Alors, dit-il d'un air sombre, vous m'appartiendrez.

— Moins que jamais, monsieur. Pensez-vous que son assassin...

— Oh ! rassurez-vous, dit-il avec ironie, je suis gentilhomme, il prétend l'être, nous portons une épée tous deux, nous nous battons loyalement. Ces gens qui suivent mon père n'ont d'autre mission que de tenir tête à votre valetaille et aux soldats venus de Grenoble pour nous exterminer.

DIANE DE LANCI «K»

— Vous êtes fou, monsieur, murmura froidement la marquise, et je me repens amèrement d'avoir éprouvé la moindre pitié pour

vous. Que vous assassiniez ou parveniez à tuer loyalement M. de Ja Saulcière, vous n'en aurez pas moins du sang sur les mains et vous n'aurez point la lâcheté, je suppose, de prétendre toucher la mienne. Pillez, brûlez, assassinez, je suis à votre merci, commencez par moi, mais ne venez point me parler d'amour, je vous le défends!

Et l'accent de la marquise devint si impérieux que le jeune Faucon tressaillit profondément et fit un pas en arrière.

«W DIAXE DE LÀNÇt

— Allons, monsieur, continua -l-elle avec un dédain suprême, vous vous êtes introduit chez moi d'une façon assez hardie pour qu'il vous soit aisé de ne reculer devant rien. Vous avez des armes sur vous, nous sommes seuls, assassinez-moi! vous aurez moins de re-

mords ensuite à vous venger de M. de la Saulcière.

A ces derniers mots un nuage passa sur le front du jeune Faucon, sa pâleur augmenta, il se prit à trembler et finit par tomber à genoux :

— Si nous saviez combien je vous aime! murmura-t-il.

*. UIASE DE LANCY 55

— Vous avez une singulière manière de nie le prouver, il me semble.

— Oh! pardonnez-moi, je deviens fou! tenez, moi qui n'ai jamais ni tremblé, ni pâli, moi qui suis la terreur de la plaine, qui pourrais vous prendre dans mes bras robustes et vous emporter dans mes montagnes comme l'aigle dans son aire, eh bien ! je

tremble, et j'ai peur parce que vous me parlez durement; il me semble, tant vos reproches me font mal, que mon cœur est broyé dans un étau et que le sol va s'effondrer sous mes pieds chancelants. Pardonnez-moi, madame, pardonnez-moi... car je vous aime et, je le sens, j'en mourrai...

5G DIANE DE L'AINCY

Et le jeune Faucon se mit à genoux.

— Eh bien ! dit la marquise avec douceur, mais d'une voix où perçait l'anxiété la plus vive, si vous m'aimez, arrêtez donc ces fanatiques, prévenez la collision sanglante qui va s'engager! il y a ici des troupes, des serviteurs, des armes, une douzaine de gentilshommes énergiques, jeunes et braves, qui vendront chèrement leur vie. Au nom du ciel, monsieur, si vous m'aimez.. «

Une détonation interrompit brusquement la marquise, puis une autre lui succéda, et une balle vint ricocher au plafond de la chambre et brisa une glace.

— Il n'est plus temps, dit le jeune Faucon tandis que la marquise se jetait au fond de son alcôve.

Jean de Terraz avait raison, il n'était plus temps! car soudain un grand tumulte se fit dans le château, les croisées s'ouvrirent violemment et livrèrent passage à des canons de mousquet, et la fusillade commença des deux parts.

Des croisées du château, les gentilshommes et le marquis, réveillés en sursaut et demi-nus, criaient : feu ! sur les bandits; feu !

Les montagnards, entourant le Veneur rouge, leur vieux châtelain qu'on portait à bras et qui, l'épée à la main,

donnait des ordres avec le sangfroid d'un général consommé , les montagnards, disons-nous, envahissaient les jardins et commençaient à escalader la terrasse à l'aide de laquelle Jean de Terraz avait pénétré chez M. de la Saulcière.

Et tout cela se passait sous la neige fondue et le vent, par cette nuit d'enfer dans laquelle, aux hurlements de l'orage, se mêlaient les imprécations et les cris du mort des Faucons.

La marquise, voyant escalader les balcons, perdit la tête, et comme, aux heures périlleuses, les êtres faibles se nTou«rirnl toujours dai.s Ips bras des

êtres forts, et oubliaient toute considération personnelle et toute fierté, — elle crut être déjà à la merci de cette horde furieuse, et elle se précipita vers Jean de Terraz en lui disant :

Sauvez-moi ! sauvez-moi! par pitié, sauvez-moi !...

Le jeune Faucon était déjà dans un état d'exaltation très grand, les cris de cette femme, l'odeur de la poudre, le fracas de la fusillade achevèrent de l'étourdir : il prit la marquise éperdue dans ses bras, sauta sur la terrasse, passa sur le corps des Faucons qui escaladaient toujours et dont quelques-uns roulaient déjà sanglants éf meurtri? sur le sol, et

il s'élança dans les jardins en criant : place ! place ! Les balles sifflaient autour do lui. la marquise épouvantée l'enlaçait de ses bras avec l'énergie de la terreur, le, délire le gagna, et abandonnant le champ de bataille, oubliant son père, ses vassaux, tout ce qu'il aimait jusque là et qui, en ce moment, était en péril de mort, il prit sa course à travers champs, dans la direction du Nid de

Faucons, sans s'apercevoir que, pendant cette course insensée, la marquise s'était évanouie.

Il courut ainsi pendant une heure, il gagna l'Isère, trouva la barque de Petit- Jacques, s'y jeta et traversa la rivière,

DIANE DÉ LAXCY 41

serrant toujours dans ses bras madame de la Saulcière évanouie.

Puis, arrivé sur l'autre rive, il prit, en courant, l'ardu sentier qui conduisait au manoir, le gravit tout d'une haleine, entra dans la cour déserte où les chiens n'étaient plus, traversa les corridors abandonnés, et ne s'arrêta que dans sa propre chambre, où il jeta la jeune femme sur son lit en s'écriant avec une joie sauvage :

— Elle est à moi ! elle est à moi ! et je ne la rendrai pas !

Ce fut alors que Jean de Ierraz s'aperçut que madame de la Saulcière avait perdu l'usage de ses sens ; la situa-

tion de la jeune femme lui rendit instantanément une partie de sa présence d'esprit et calma son délire.

U n'avait sous la main ni sels, ni vinaigre, rii eau fraîche, mais à défaut de tous ces moyens il avait les lèvres brûlantes et son amour ; il se pencha sur la tête pâle de la marquise et la couvrit de baisers; puis il lui prit les mains et l'appela des noms les plus doux; sa voix, ses caresses, son désespoir réussirent à rendre la vie à la jeune femme et bientôt elle ouvrit les yeux, jetant autour d'elle un regard clonno/JLa vue du jeune I aucon lui expliqua tout:elle \$ë souvint de ce qui venait! nV s'accomplir : puis,

reconnaissant la chambre où la veille elle avait passé une heure, elle poussa un cri et la terreur la reprit :

— Chez lui! murmura-t-elle...

Un moment, le plus affreux des soupçons traversa sa pensée, l'incarnat delà honte et de la pudeur colora son visage naguère pâli par l'effroi ; — mais elle vit Jean à genoux, les mains jointes, les yeux pleins de larmes, Jean confus et repentant, la sueur de l'angoisse au front et tremblant de tous ses membres, lui le robuste et le hardi, — et alors elle comprit que cet homme avait pour elle un amour trop ardent pour avoir abusé de son étrange situation.

14 DJANE DE LANCY

Elle sauta à terre, courut à la croisée, l'ouvrit brusquement et plongea son

regard dans la nuit.

La fusillade retentissait à l'horizon ;

une fauve lueur naissait et grandissait

rapidement dans la plaine ; en quelques minutes cette lueur prit des proportions gigantesques, et la marquise haletante, sans forces, les bras tendus vers cette lueur, comprit que le Virol brûlait.

Alors elle retrouva une partie de son courage, un peu de cette énergie avec laquelle elle avait parlé au jeune Faucon une heure auparavant, et, revenant à lui :

— Vous êtes un lâche ! lui dit-elle

avec colère, vous avez tué mon mari !

JeandeTerraz ne répondit pas. La lueur grandissait toujours, éclairant an loin le ciel et la plaine.

— S'il est mort, reprit-elle avec une anxiété suprême, s'il est mort, il y aura entre nous un abîme de sang que rien ne pourra combler, et la haine que je vous vouerai...

Un geste désespéré du jeune Faucon l'arrêta.

— Ne me haïssez pas ! ne me haïssez pas!

La lueur devenait éclatante : la marquise attacha sur elle un œil éperdu, et

'& dia.m: di: lanty

revenant à Jean de Terra/, elle se mit a genoux à son tour :

— Monsieur, lui dit-elle, si vous m'aimez, écoutez-moi! je vous en supplie...

Il la releva.

— Parlez, madame, murmura-t-il, que voulez-vous de moi ?

— Sauvez mon mari !

— Sauver votre mari! exclama-l-il avec fureur. Mais c'est renoncer a vous ?

— Et si.pourpmdesou salut, repritelle d'une voix caressante, je vous disais un jour, en vous tendant mon front: la fatalité est terrible el sans pitié, puisqu'elle!! pare; mais s'il est à pn amour brisé une consolation suprême,

si la souffrance partagée devient plus légère, s'il y a quelque bonheur à songer que la femme qu'on aime et dont on est à jamais séparé vous aime, elle aussi, dans le silence et la religion de son âme, qu'elle pense à vous a toute heure, prie pour vous tous les soirs et sent battre son cœur quand on prononce votre nom à son oreille... soyez heureux!

— Mon Dieu ! murmura Jean haletant, vous me diriez cela ?

— . Oui, fit-elle en lui tendant la main, oui, si vous aviez assez de courage, assez de grandeur d'âme pour renoncer à moi pour toujours, en relevant le bar-

rière placée entre nous et que la fatalité semble vouloir renverser.

— Pour toujours! soupira t— il avec accablement.

— Qui sait? murmura-t-elle en lui tendant la main, Dieu tout-puissant!

Il prit cette main, se mit à genoux a son tour et la baisa.

Puis il se releva calme, fort, résolu .- * — Adieu, madame, dit-il, votre mari vivra, s'il n'est mort à celle heure.

Et il s'élança hors de la chambre, gagna la cour, sauta sur un cheval tout sellé et s'élança au galop dans la direction du Virol, tandis que la marquise, halelante et sans voix, demeurerait, les

bras tendus et le front baigné d'une sueur glacée, a cette fenêtre, d'où elle voyait flamboyer les murs croulants de son bâtiment.

Pendant que le jeune Faucon emportait la marquise évanouie au manoir de la montagne et en revenait au galop de son cheval , il se passait d'étranges choses au Virol.

Le Virol, nous l'avons dit, était une construction du dernier siècle, dépourvue de ces fossés profonds, de ces créneaux altiers et de ces tours massives qui faisaient la force des vieilles demeures féodales.

Des troupes considérables, bien or-

50 DIAM? J)L UM.V

ganiséeset munies d'artillerie, auraient pu seules tenir pendant longtemps contre des assiégeants aussi hardis et surtout aussi exaltés que les montagnards du Veneur-Rouge,

Malheureusement le Virol ne possédait d'autre garnison que les deux cents soldats venus de Grenoble, sur la demande du marquis, et les quelques gentilshommes qu'il avait amenés de Paris.

Il y avait bien encore les nombreux vasseaux de la plaine, sur lesquels on aurait pu compter en toute autre circonstance et qui, presque tous, avaient chez eux des fusils et de vieilles arquebuses

datant des guerres de religion ; mais en vain sonna-t-on le tocsin du beffroi à toute volée, pas un ne bougea. Le seul nom des Faucons les faisait trembler.

Aussi le château fut-il escaladé en peu de temps par les terrasses, les toits des communs, les fenêtres des étages inférieurs. Les Faucons se précipitèrent de tous côtés, vociférant, proférant

de terribles menaces contre le marquis, tuant et brisant sur leur passage. /

Alors l'action s'engagea en Ire les gentiilhommes et les troupes du roi d'une part et les Faucons de l'autre, de salle en salle, de corridor en corridor, et par-

tout le sang coula, partout on brisa les glaces de Venise et les meubles de prix. On eût dit que les montagnards voulaient anéantir la trace de la possession du marquis.

Celui-ci, tant que le succès du combat fut douteux, tant qu'il espéra que les Faucons seraient repoussés, se montra ça et là aux fenêtres, donnant des ordres, parlant au nom du roi, dont il invoquait vainement la protection ; — mais quand le château eut été envahi, lorsqu'il comprit que tout était perdu, la terreur le prit, il disparut et s'alla blottir dans les combles, tandis que ses

amis et les soldats se faisaient bravement tuer pour lui.

Les Faucons, habilement dirigés par leur vieux général, tendaient à resserrer le théâtre de l'action ; chaque galerie, chaque salon était pris d'assaut successivement, et les assiégés, reculant toujours, se trouvèrent bloqués enfin dans une cour intérieure assez étroite et dominée par les trois ailes du bâtiment, des fenêtres duquel les Faucons, maîtres de la place partout, avaient ouvert sur eux un feu très meurtrier.

Mais le baron de Terraz, tout ivre de vengeance qu'il pût être, avait la générosité du soldat et du gentilhomme ; il

ordonna de cesser le feu à la vue de cette troupe décimée, épuisée, à peine vêtue, car elle avait été surprise durant son sommeil ; et il envoya un parlementaire à l'officier qui commandait

les débris de son détachement. Ce parlementaire proposait une capitulation honorable, la vie sauve et la liberté pour tous, si l'on voulait livrer le marquis.

On chercha le marquis des yeux, on l'appela, on s'assura qu'il n'était point parmi les morts, et, lorsqu'il eût été constaté que cet homme, pour lequel tant d'hommes venaient de tomber, avait eu la lâcheté de fuir, l'indignation de tous fut telle, que' soldats et gentils-

hommes mirent bas les armes aussitôt.

Les femmes qui se trouvaient au château, a l'exception de la marquise dont on ignorait le sort, s'étaient réfugiées dans une salle basse, et leur retraite avait été respectée.

Quand le feu eut cessé, lorsque la trêve, ou pour mieux dire la paix, eut été consentie entre les deux camps, le vieux baron, qu'on avait cessé déporter, à la lueur des torches dont le vent de Forage courbait les flammes bleuâtres, le baron, disons-nous, remit l'épée au fourreau et commanda le silence d'une voix impérieuse :

~- Messieurs, dit-il aux gentilhommes

dont la plupart survivaient, le marquis de la Saulcière a volé mon bien, il a fait plus, il a voulu me faire assassiner et m'a constamment insulté et bravé.

J'étais dans mon droit en l'attaquant, et je suis vivement peiné d'avoir été forcé de croiser le fer avec vous, contre qui je n'ai aucun motif de haine. Recevez mes excuses et mes regrets. Il y a autour du château des fermes et des maisons où vous pourrez

passer la nuit avec les dames et les femmes qui se trouvaient ici, et où tous les blessés vont être transportés.

Et Je baron ordonna que le château fût évacué; des sentinelles furent pla-

cées a toutes les portes, on garda toutes les issues, et le Virol se trouva désert en moins d'une heure.

Alors on chercha le marquis.

Le marquis fut trouvé ivre de peur sous le lit d'un domestique. Il avait à la main deux pistolets chargés et amorcés ; mais il ne songea point a s'en servir, et se laissa prendre et désarmer sans résistance.

Ses dents claquaient, et il était si pâle, que lorsqu'il passa devant ses amis et ses défenseurs, encore réunis dans la cour du château, le chevalier de Ralsens, qui s'était battu comme un lion et

avait le bras en écharpe, s'approcha et lui dit avec un sourire de mépris :

— C'est grand dommage vraiment, monsieur, qu'il se soit versé depuis deux heures le sang de tant de braves gens pour un lâche tel que vous.

On s'était battu la nuit^à la lueur des flambeaux, sous les âpres baisers du vent et de la pluie ; on n'avait pu, au milieu du tumulte, compter les morts et constater la disparition de la marquise, dont l'appartement, du resle, avait été respecté. Ce ne fut qu'a la ferme, où les gentilshommes et les dames s'étaient retirés,

guidés par le vieux baron, redevenu gentilhomme courtois et sentant

DIANE DE LAXCY 59

son monde, qu'on s'aperçut de son absence et de celle du jeune Faucon.

Qu'étaient-ils devenus tous les deux?

— Nul ne put le dire.

Il était bien avéré cependant qu'ils n'étaient ni parmi les morts, ni dans le château.

Heureusement Petit-Jacques arriva, Petit-Jacques raconta brièvement l'amour de son frère de lait pour la marquise, et dès-lors on sut à quoi s'en tenir. Le jeune Faucon avait sauvé celle qu'il aimait, c'était tout simple.

Dans la cuisine de la ferme, distante de quelques centaines de pas du Virol, les gentilshommes, les dames, les offi-

60 DIANE DE LANCT

ciers du détachement d'infanterie, s'étaient groupés pêle-mêle autour d'un feu allumé à la hâte. Dans un coin, le marquis de la Saulcière, toujours pâle et défaillant, promenait autour de lui un regard hébété.

À l'angle de la cheminée, le Veneur - Rouge, silencieux et sombre de nouveau, attachait sur lui un regard de dédain et de farouche ironie — tandis qu'on pensait les rares blessés, car la balle des Faucons tuait raide ordinairement, et qu'on enlevait du

château les valises, les habits et le linge appartenant aux étrangers.

Quand ce fut fait, le baron de Terraz

se leva avec peine, alla au marquis et lui dit :

— Monsieur, sous les Valois, lorsque les biens d'un gentilhomme étaient offerts par le roi à un autre gentilhomme, celui-ci les refusait.

Sous Louis XIII, le cardinal de Richelieu ne put trouver, en France, un seul noble qui voulût d'un château confisqué à un protestant. Vous avez été moins scrupuleux, vous, monsieur, on vous a donné tous mes biens, et vous les avez pris. Vous m'avez volé, mais je me suis tu, car c'était la volonté du roi. Après, lorsque dans cette demeure, qui était mienne et que mes pères ont

DIANii DE L\M\\

bâtie, vous avez clé installé; quand mes vassaux sont devenus les vôtres; lorsque je n'ai plus été qu'un pauvre châtelain relégué dans un manoir croulant, au milieu de terres incultes, vous avez insulté à ma pénurie, vous m'avez traité avec dédain en m'appelant mendiant et bandit. Je me suis tu encore.

Plus tard vous avez payé un misérable pour m'assassiner, et je me suis tu toujours.

Mais hier, vous avez mis le comble ■ à vos insolents outrages, vous m'avez délié, monsieur, et j'ai relevé le déli. J'ai repris d'assaut ce château que vous m'avez volé, et ce château, acheva le

diaxi; de lancy G3

baron avec une sombre joie, le roi ne le confisquera point une seconde fois pour vous le rendre, car le soleil se lèvera aujourd'hui sur ses décombres.

Puis, quand il eût ainsi parlé, le vieux Terraz fit un sistrne, cent torches s'allumèrent une a une au brasier de la ferme et se dirigèrent vers le château aux quatre coins duquel on mit le feu.

D'abord une colonne de fumée noire s'échappa par mille ouvertures, puis celle colonne se déchira, les flammes apparurent, et la plaine, la montagne, la vallée entière parurent s'illuminer, les cimes neigeuses des Alpes étincelèrent, et le baron, assis sur le seuil de

04 DIANE DE LANCI

la ferme, une main sur le pommeau de son épée, suivit silencieusement les progrès de ce grandiose incendie.

Et lorsque tourelles, terrasses, corps de logis et arbres du parc se trouvèrent en flammes, lorsque la toiture calcinée s'écroula avec un bruit lugubre, le vieux châtelain se leva de son siège et dit avec un sourire de satisfaction :

— Ainsi doivent périr les demeures souillées.

Et il retourna au marquis, lequel avait aussi, d'un œil hagard , suivi la marche dévorante du feu :

— Monsieur, lui dit-il encore, vous êtes en mon pouvoir, je puis vous faire

fusiller, en usant du droit de la guerre; mais je veux vous tuer de ma main et je n'assassine personne, moi. Vous avez encore au

côté une épée a peu près vierge, je suis vieux, mes jambes me soutiennent à peine, et vous êtes jeune

encore, vous, les chances du combat

sont en votre faveur. Défendez-vous

donc, monsieur, et flamberge au vent, s'il vous plaît ?

Une anxiété poignante régnait parmi les spectateurs de cette scène. Le marquis était pâle et chancelant; le baron, malgré son grand âge, s'était redressé en une fière attitude et, son épée à la main, il avait un terrible aspect.

Les anciens amis du marquis, les femmes elle-mêmes, indignés de la lâcheté de celui-ci, se sentaient entraînés par une sympathie irrésistible vers ce vieillard qui voulait clore une sanglante bataille par un combat chevaleresque.

Les Faucons, eux, rugissaient d'enthousiasme.

— Je vous attends, monsieur, cria le baron après une minute de silence, dégainez donc, je vous en prie.

Mais le marquis, dont les dents claquaient toujours, le marquis ne songea pas même à porter la main à son épée, il recula tandis que le vieux gentil-

D1AXE DE LAXCV G7

homme faisait un pas vers lui, et alors il s'éleva un murmure de sourde indignation de tous les points de la salle, et l'épithète de lâche courut de bouche en

bouche.

— Allons, monsieur, dépêchez-vous donc! reprit le baron impatienté et faisant un pas de plus.

Le marquis ne répondit rien et recula encore.

On ne murmura plus dans la salle, mais un sourire de mépris glissa sur toutes les lèvres.

— Décidément, fit le baron avec dédain et remettant son épée au fourreau, cet homme ne mérite pas l'honneur de

croiser le fer avec un galant homme.

Ça, mes drôles, continua-t-il en se tournant vers Gérard le tueur d'ours et Jeannot l'oiseleur, qui avaient trouvé le marquis sous le lit de son valet et l'avaient amené, prenez-moi donc une bonne corde de chanvre, la plus neuve que vous trouverez dans la ferme, et pendez-le moi à l'arbre le plus proche. Ce coquin ne vaut pas la hache du bourreau et encore moins la potence de la place de Grève.

On frissonna à l'entourdu baron dont l'accent était calme et bref, mais pas une voix ne s'éleva, pas un geste ne se

DIANE dT: lancy 09

fit en faveur du marquis attéré et déjà à demi mort.

Les Faucons rugirent de joie, et Gérard, prenant le marquis dans ses bras nerveux — ces bras qui étouffaient un ourson à l'occasion — le chargea sur ses épaules comme il l'eût fait d'un daim ou d'un sanglier, tandis que Jeannot se mettait en quête d'une corde filée en bon et solide chanvre.

Mais, en ce moment, le galop d'un cheval se fit entendre, la monture du jeune Faucon s'arrêla ruisselante au seuil, et ce dernier entra pâle et tremblant d'émotion, jetant autour de lui un hagard et rapide coup d'œil.

Soudain il aperçut le marquis et poussa un cri dejoh' :

— J'arrive a temps, murmura-t-il.

El il alla a Gérard le tueur d'ours :

— Que vas-tu faire de cet homme?

— Le pendre, répondit Gérard.

— Qui te l'a ordonné?

— Votre père.

Le jeune Faucon éprouva une violente émotion, il regarda le baron, puis le marquis, et trouva l'un si hideux de laideur et d'effroi, l'autre si résolu, si froid, si hautain qu'il en tressaillit.

La mort de M. de la Saulcière n'étaitelle point irrévocablement décidée ?

Mais Jean avail promis, Jean aimait,

et pour ceux que l'amour iruide et enthousiasme, rien n'est impossible, si ce n'est, parfois, les choses faciles et raisonnables.

Il alla donc à son père et lui dit :

— Mon père, cet homme doit vivre.

Le baron haussa les épaules et ne répondit pas.

— 11 faut que cet homme vive, reprit le jeune Faucon d'une voix où le respect Glial se nuançait d'un accent impérieux.

— Mon fils, -dit sévèrement le baron, je vous trouve bien hardi d'élever la voix en ma présence.

— On n'est jamais hardi quand on v demande la vie d'un homme.

72 DIANE DE LANCT

— Alors, il me paraît étrange que vous imploriez pour le plus #mortei ennemi de votre race, l'homme qui nous a dépouillés, quia voulu assassiner votre père, l'homme qui...

— Assez ! mon père, interrompit Jean de Terraz, et veuillez m'écouter. Cet homme est désarmé, il est en notre pouvoir, a notre merci; est-il généreux et noble d'user de notre droit?

— Il a refusé de se battre avec moi...

— liaison de plus, un lâche ne vaut paq ia corde qu'on lui passe au col.

— La potence n'a jamais été dressée pour des gens de cœur.

— Kt les gens de cœur n'ont jamais

fait l'office du bourreau. Si vous voulez punir cet homme, envoyez donc quérir M. de Grenoble, et jugez-le avant de le faire exécuter.

Le baron tressaillit, son fils venait de toucher une corde sensible chez lui.

Jean s'en aperçut et continua avec feu :

— Que vouliez-vous en attaquant le Virol ? humilier cet homme , n'est-ce pas ? lui rendre dédain pour dédain et leçons pour outrages? Eh bien! vous devez être satisfait, mon père, car cet homme tremble devant vous, car vous l'avez défié et il n'a osé relever le défi, car ses amis, ses serviteurs sont témoins

de sa honte et l'accablent de leur mépris, car enfin sa demeure, ce château qu'il nous a volé, s'écroule pierre à pierre sous ses yeux! que vous faut-il de plus, mon père?

Et Jean de Terraz osa regarder le vieux gentilhomme en face

Celui-ci se tut un moment, et puis il leva un clair regard sur son lils, un regard interrogateur et lui dit :

— Je vous trouve bien désintéressé et bien généreux dans vos haines.

— Je ne fais point à cet homme l'honneur de le haïr, répondit fièrement Jean de Terraz ; mais s'il esl besoin de vous expliquer ma conduite, je le ferai.

Un mouvement de curiosité se manifesta parmi les assistants, et le châtelain de la montagne, se rasseyant gravement, parut attendre que son fils parlât.

— Mon père, dit alors le jeune Faucon d'une voix légèrement émue, mais fortement accentuée, quand on a fait le mal il faut avoir le courage de l'avouer. Il y a trois jours, j'ai rencontré madame de la Saulcière dans la foret, je ne la connaissais pas, j'ignorais qu'elle fût la châtelaine du Virol. La marquise est belle, je l'ai aimée.

— Ah ! dit froidement le baron.

— La nuit dernière, reprit Jean de Terraz, la marquise est venue au JSid de

Faucons, seuLe, a cheval, malgré le froid, pour m'avertir que son mari devait me faire assassiner si j'allais chasser dans la plaine.

Un murmure d'élonnement se produisit à celte révélation inattendue.

— Et, reprit Jean, mon amour s'est accru de toute la grandeur de ce dévoûment; ce soir j'ai pénétré chez elle brutalement, en bandit, je l'ai prise dans mes bras, et je l'ai emportée, ivre de fureur et d'amour, jusqu'au NU de Faucons. Alors, cette femme, qui est belle et noble entre toutes, cette femme qui pardonne toutes les injures, s'est jetée à mes pieds et m'a demandé la vie de cet

DIANE DK LANXY 77

homme... comprenez-vous, mon père?

Le baron se taisait encore.

— Mon père, reprit Jean de Terraz avec une froide énergie, vous commandez à tous ici, et a moi avant tous, mon devoir est de vous obéir, et si vous le voulez, cet homme mourra ; cependant, songez bien a ceci, c'est que j'ai engagé % a madame de la Saulcière ma parole de gentilhomme que son mari serait sauvé si, à mon arrivée, il vivait encore. .

— Ah ! fit le vieux baron en fro/içant le sourcil.

— Et il lient a vous que je sois le premier Terraz qui aura vainement engagé

78 1MAX1- im l,ÀNCY

sa parole, acheva le jeune Faucon avec calme.

Le baron n'hésita plus.

— Lâchez cet homme, dit-il à Gérard et à Jeannot, l'oiseleur.

Puis il ajouta en s'adressant directement au marquis, lequel ne voyait et n'entendait plus rien de ce qui se passait autour de lui, tant il était dominé par le délire de la peur.

— Vous êtes libre, monsieur, libre de vous en aller où bon vous semblera ; mais ne vous trouvez jamais sur la route d'un Terraz, à l'avenir, il pourrait vous en arriver malheur.

Comme il achevait l'une ombre se des-

1)1 AN li DE LANCY 79

sina sur le seuil de la porte, et la marquise elle-même, la marquise qui avait suivi de près le jeune Faucon, se montra aux regards étonnés des montagnards, des gentilshommes et des soldats.

Madame de la Saulcière était blanche et froide comme une statue, un feu étrange brillait dans ses yeux et elle enveloppait le marquis d'un regard écrasant; elle avait tout deviné, l'infamie et la lâcheté de cet homme, au silence plein de mépris que gardaient tous ceux qui, la veille, étaient ses amis et ses hôtes.

Elle le contempla un moment avec

80 DIANE Dis LANCY

une sorte de colère mêlée de dégoût, puis elle alla vers lui.

— Monsieur, dit-elle, nous allons retourner a Paris, ou j'irai me jeter au* pieds du roi pour qu'il m'autorise a me séparer de vous pour toujours. Vous êtes lâche et vil et je rougis de votre nom.

Le marquis ne répondit point.

— Mais auparavant, continua-t-elle, vous allez demander une plume et restituer, par un acte authentique, cette fortune, ces terres, ces bois, que vous avez volés au baron deTerraz.

— Madame, interrompit froidement le vieux baron, j'ai vécu pauvre pen-

dant trente années, et je mourrai pauvre sans regrets. Gardez ces biens que vous me voulez rendre ; — le roi m'en a privé, respectons la volonté du roi.

— Mais, monsieur... voulut dire la marquise.

— Seulement, fit le baron avec calme, il est une chose que je crois pouvoir vous demander, madame, sans humiliation ni bassesse...

— Oh! parlez, monsieur, parlez! s'écria la marquise.

— M. de la Saulcière avait le droit de

me défendre l'accès de ses bois et de ses

terres, puisque chacun est maître chez

soi et qu'il était chez lui par la volonté iy 6

du roi ; — mais il y a huit cents ans que les Terraz chassent dans la plaine, ce fut leur droit pendant huit siècles, et aujourd'-

hui ils n'y peuvent plus venir qu'en braconniers... Voulez- vous m'accorder le droit de chasse sur vos terres ? acheva le baron: ma meute est perdue, mes piqueurs sont vieux, mais, Dieu aidant, nous aurons bientôt jeunes piqueurs et vaillants chiens!

Le lendemain de ce jour sanglant et a jamais mémorable dans les fastes de la vallée, la marquise de la Saulcière, qui avait passé la nuit précédente au Nid de Faucons, sortit du manoir, a cheval, es-

cortée par un seul domestique et accompagnée de Jean de Terraz.

Une valise bouclée a l'arçon de la selle disait suffisamment que la marquise partait, non point pour un laissercourre ou une excursion agreste, mais bien pour un voyage.

Jean, pâle et sombre, son fusil sur l'épaule, cheminait a sa gauche, appuyant une de ses mains sur l'encolure de son cheval.

Ils descendirent lentement le sentier rocailleux qui conduisait de la montagne à la plaine; — la marquise, pâle et émue ; Jean, le front nuageux et sombre.

tS4 DIANE DE LANCY

Lorsqu'ils eurent atteint la berge de l'Isère, Jean démarra la barque, y fit entrer les chevaux, puis la marquise, qui avait mil pied à terre, et il lui dit :

— Le rêve est donc brisé, et la fée qu'il y a trois jours je conduisais ici est donc à jamais perdue pour moi !

La voix, du jeune Faucon était triste et navrée, le désespoir était dans son regard, son cœur battait faiblement, comme si les

pulsations dernières de l'agonie l'eussent, seules, agité.

A l'heure des séparations suprêmes, a cette heure poignante des adieux où l'âme se brise, les femmes sont plus fortes que nous, elles trouvent des sou-

rires divins qui consolent et des mots d'espoir qui raniment.

L'espérance, cette fée invisible, ce sylphe qui bruit doucement, tantôt dans l'eau, dans l'air qu'on respire, tantôt dans la feuillée des grands saules, à l'ombre desquels on pleure souvent le cœur gros, l'espérance chante tout bas aux femmes des mélodies suaves et voilées qu'elles traduisent si bien, qu'on se prend à les écouter et à croire, au fort de la tempête, que le port est prochain et qu'un rayon de soleil va venir.

— Mon ami, dit la marquise, rien ne se brise et rien ne meurt dans la nature ; la chrysalide devient un papillon-.

le brin d'herbe s'épanouit et forme une fleur, et l'homme a une vie future dans laquelle se dénouent les liens de cette terre. L'espérance est le premier des biens, le baume universel, et ceux a qui elle reste n'ont rien perdu.

— Igis-je espérer, n'êtes-vous pas...

— Oui, dit-elle, je suis la marquise de la Saulcière, c'est-à-dire que ma main est à un autre ; mais mon cœur m'appartient, et, si l'amour ne m'est plus permis, j'ai au fond de l'âme une amitié sans bornes, une affection de sœur a vous offrir; n'est-ce point déjà quelque chose?

Jean secoua tristement la tête :

— Et cependant, murmura-t-il, cet homme que vous méprisez et dont vous avez horreur à présent, vous lui appartenez, il est votre maître!

— Vous vous trompez, mon ami, je l'ai vu hier pour la dernière fois. Il est parti, il est retourné à Paris ensevelir sa honte; j'y retourne, moi aussi, mais pour y prendre la route d'Allemagne, oii je trouverai un refuge dans un couvent.

— Un couvent ? vous iriez, vous jeune, helle, riche, entourée, finir vos jours au fond d'un cloître?

La marquise eut un pâle sourire et répondit :

88 DIANE DE LANCT

— Il est, au bord du Rhin, dans un pays charmant, dont les vertes montagnes et les vallons perdus rappellent votre Dauphiné, il est une retraite solitaire, une maison blanche et coquette sans griffes ni verroux, sans murs épais et noirs ; de grands arbres inclinent au vent leurs panaches sur son toit de briques et encadrent ses croisées, une prairie est sa ceinture, les fleurs couvrent les platesbandes de son jardin. Là, point de règle austère et de ces macérations qui châtient la chair sans rendre l'âme meilleure ; — point de veilles nocturnes passées sur les dalles humides des chapelle*,,,

C'est un refuge pour ceux qui ont souffert, l'air y est doux, le soleil tiède; on n'y oublie point, mais la douleur y perd sa rugueuse âcreté. C'est là que je vivrai en songeant à vous, à toute heure, et chaque fois que mon regard se tournera vers les montagnes qui me déroberont les derniers pics des Alpes, effacés et perdus dans la brume, mon cœur suivra mon regard et vous ira

chercher. Dites, mon ami, ce souvenir, cette pensée, qui traversent l'espace et vont joindre l'homme aimé, n'est-ce point déjà un commencement d'espoir?

Jean «Voûtait la marquise, et \\ sen-

taît, au son de cette voix perlée et fraîche, sa sombre humeur, son morne désespoir, se changer en une pieuse mélancolie.

— Mais vous , mon ami , reprit la marquise, vous que je laisse avec l'espérance que vous ne m'oublierez point, vous laisserez-vous abattre par cette première douleur? La vie est bonne et belle, mon ami, quand on a vingt-cinq ans, lorsqu'on porte un vieux nom et un jeune et noble cœur. La fumée des batailles, les enivrements de la gloire, consolent bien souvent des tristesses de cœur, l'ambition est un âpre remède dont les effets sont salutaires. Croyez-

DIANE DE LANGY §\

moi, renoncez a votre existence de chasseur, qui n'est utile ni a votre pays ni a votre roi. Reprenez l'épée de vos pères. Mon souvenir, mes vœux vous suivront pendant les nuits de bivouac et les jours de combat. Tenez, il y a au ciel une étoile, belle entre toutes, qui commence a briller a l'heure où les dernières lueurs du crépuscule s'éteignent et que le silence descend sur les plaines et les vallons. Ptegardez-la, je la contemplerai, moi aussi, et elle nous parlera à tous deux. Elle réunira à travers l'espace, comme le plus mystérieux des liens, la pensée du soldat qui veille et celle de la religieuse qui prie.

no

En parlant ainsi, la marquise pressait doucement la main que le jeune Faucon avait de libre ; car, de l'autre, il manœuvrait Tunisique aviron, nommé godilla, qui sert à diriger les embarcations sur le Rhône, l'Isère et quelques cours d'eau de l'intérieur de la France.

Hélas ! la barque toucha la rive opposée; c'était la que Jean allait quitter la jeune femme ; il sauta tristement sur la berge, amarra, puis donna la main à la marquise, tandis que le valet faisait sortir les deux chevaux.

— Adieu, mon ami, lui dit-elle; ne prolongeons point inutilement et le plaisir l'heure cruelle de la séparation,

Quittons-nous, il le faut Peut-être

nous reverrons-nous.

Jean tremblait et ses jambes fléchissaient sous lui.

La marquise passa ses deux bras de neige au cou du chasseur, l'enlaça étroitement, lui mit un baiser sur le front et, se dégageant ensuite, sauta lestement en selle, en lui faisant de la main un dernier signe d'adieu.

Jean était pétrifié, muet, insensible ; il la vit s'éloigner sans qu'un cri pût jaillir de sa poitrine, sans que ses jambes pussent le servir pour courir après elle...

11 la suivit d'un œil hagard, à travers

les sinuosités du sentier qui longeait d'abord l'Isère avant de s'enfoncer sous une coulée de sapins et de châtaigniers ; et lorsqu'elle eut disparu, lorsque le pas des chevaux eut cessé de résonner sur le sol, quand le vent ne lui apporta plus aucun son, il

sembla que le charme se rompait, que l'usage de ses jambes et de sa voix lui était rendu, et il s'élança dans la barque en disant :

— Oh! il faudra bien que je la revoie!

Le soir, le jeune Faucon, soucieux et sombre, se leva au milieu du repas, alla vers son père et lui dit :

— Seigneur châtelain, mon prie,

quand le nom du roi est prononcé ici, vous exigez que tous les fronts se découvrent, n'est-ce pas?

— Cela se doit, répondit le vieux veneur.

— Et vous aimez le roi ?

— Comme un vieux gentilhomme le doit aimer.

— Vous l'avez servi.

Le vieux veneur tressaillit.

— Oui, dit-il.

— Eh bien ! moi, ût Jean de Terraz d'une voix ferme, je le veux servir a mon tour.

— Tu me quitteras donc? demanda le vieillard, qui s'attendrit soudain, car,

si forts que soient les hommes, ils deviennent faibles lorsqu'ils sont pères.

N'es- tu point heureux, ici? noire fière pauvreté, notre liberté sans limites dans la montagne et dans la plaine, les ours, les chamois des ravins, les daims et les

cerfs des forêts, nos vieux chiens et les vieux, serviteurs de notre race ne suffisent-ils plus a te rendre heureux ?

— Je suis gentilhomme , répondit fièrement Jean de Terraz.

Le veneur s'inclina et se tut, il essuya une larme silencieuse qui roula sur sa joue amaigrie, et puis il se tourna vers Gérard, le tueur d'ours, qui remplissait, au manoir, les fonctions d'intendant.

— Tu chercheras dans nos coffres, dit-il, il y doit avoir quelque part une sacoche pleine de pièces d'or; tu iras ensuite a Grenoble, au premier marché, et tu vendras cinquante têtes de bétail. Il ne faut pas qu'un Terraz fasse piteuse figure à la cour !

Huit jours après, le jeune Faucon s'était envolé de son nid.

CHAPITRE DEUXIÈME

Un soir, l'orage grondait sur le Rhin, un peu au-dessus de Mance. C'était en été, au mois de juillet, vers cinq ou six heures*

Le ciel, naguère d'une limpidité par-

faite, s'était chargé tout a coup de nuages couleur de plomb, un sourd murmure causé par le vent venait de passer sur les forêts qui avoisinent le fleuve et d'en courber les cimes.

Bientôt les ruines féodales, a travers lesquelles on voit le jour, furent enveloppées une a une dans un manteau de brume terne et opaque que déchirait parfois un éclair; les flots du Rhin grisonnèrent et priant, sous l'aspect de proportions de petites vagues, et sur ces vagues parut se jouer, insoucieuse comme une mouette en plein Océan, une petite embarcation grée

d'une voile latine et montée par deux hommes, un officier et un batelier.

Le vent gonflait la voile et la faisait tourner avec une rapidité effrayante, chaque fois que le pilote, pour couper le courant et éviter sa violence, tirait des bordées vers Tune ou l'autre rive.

Tantôt la barque rasait les rochers qui surplombent le fleuve, comme une hirondelle qui cherche à suspendre son nid, tantôt on l'apercevait au milieu du courant, dessinant encore sa mâture blanche sur le brouillard gris allongé sur l'eau ; — parfois une rafale courbant le mât la couchait sur le flanc, et alors un flot d'écume montait sur le bordage

et mouillait les pieds des passagers, jusqu'à ce qu'un coup de barre vigoureux, lui imprimant une direction opposée, le redressât sur sa quille.

La pluie tombait, le tonnerre grondait, le vent était si fort qu'il fallait, à chaque instant, serrer un peu de toile pour ne point chavirer... La barque courait toujours, se jouant de l'orage, du vent, des éclairs et des écueils. Deux hommes, nous l'avons dit, étaient dans la barque. Le premier, celui qui la dirigeait, une main à l'écoute et l'autre à la barre, était un homme d'environ cinquante ans, vêtu comme les mariniers des bords du Rhin et appartenant à leur

rude population , bien certainement.

L'habileté, le sangfroid qu'il déployait dans cette périlleuse traversée, disaient assez qu'il était batelier par métier et depuis longtemps. Le second, qui portait, a une époque où les uniformes n'existaient point encore chez les troupes européennes, qui portait, disons-nous, une épaulette d'or sur son justaucorps de velours vert et une dragonne a la poignée de son épée, avait à peu près le même âge.

11 était grand, maigre, grisonnant ; un œil fauve brillait sous sa paupière clignotante, un sourire moins bienveillant qu'astucieux plissait ses lèvres minces *

10G DIANF DE LANCY

et il paraissait en proie à une sorte d'impatience.

Un long manteau l'enveloppait ; auprès de lui, dans la barque, un lévrier était paisiblement allongé sur ses pattes; le banc sur lequel il était assis supportait une trompe de chasse et un mousquet.

-«- Voici la nuit, disait en allemand l'officier, les nuages ont si bien enveloppé les montagnes que nous ne retrouverons jamais le signal que nous avons aperçu, il y a une heure, aux derniers rayons du soleil.

— Que Votre Seigneurie se tranquillise, répondit le batelier en changeant «a voile, je connais les deux rives du

Rhin comme les rues de Mayence, et je vous conduirais les yeux fermés au pied (le la vieille tour au-dessus de laquelle vous

avez remarqué le mouchoir bjanç qui flottait.

— Sais-tu, batelier de malheur, dit l'officier d'un ton dur, que nous devons faire le bois à minuit?

— Ça fait beau pour chasser, ricana le batelier choqué de l'épithète; il faut avoir le diable au corps et saint Hubert k ses trousses pour aller à un rendez^ vous de chasse par un temps pareil.

— m? Tu ne sais pas la bête que nous çojUrons, répondit durement le gentil- Jiotnpie; fais ton métier, et ne cherche

pointa savoir ce qui ne te regarde pas.

— Oh ! dit silencieusement le batelier, vous avez raison, et peu m'importe, après tout, que vous chassiez avec saint Hubert en personne ou avec le diable en os brûlés et en soufre liquide. Vous m'avez payé assez bien, le reste m'est indifférent.

Un coup de vent prit la voile et coucha la barque sur le flanc.

— Tâche de ne point nous chavirer!

s'écria l'officier, je n'ai pas le temps de me sauver a la nage.

— N'ayez crainte, Votre Seigneurie arrivera en bon porl, je le lui promets. Un gentilhomme qui donne cinq louis

d'or ne peut pas se noyer comme un mendiant. Dans une heure nous serons arrivés.

Le gentilhomme, car l'officier était un gentilhomme, ne répondit point, et il sembla s'abîmer en une rêverie profonde qui n'eut de terme que lorsque le batelier, carguant tout a coup sa voile, eut repris l'aviron pour quitter le courant et pousser à la berge.

La barque toucha la rive et le batelier jeta le grappin. Il était alors nuit complète, la pluie tombait avec violence, les éclairs se succédaient, et, déchirant rapidement les nuées, montraient ça et là les roches tourmentées sur lesquelles

140 DIANE t)K LAMY

lé moyeti'âge avait assis ses flères demeures.

A la lueur dé l'un d'eux, le gentilhomme aperçut la tour en ruines, au sommet de laquelle il avait vu flotter un pavillon blanc aux dernières clartés du Jour.

— Nous sommes arrivés, dit le batelier eii nouant solidement a un tronc d'arbre la chaîne de sa barque, si Votre Seigneurie veut sauter sur la berge...

Le gentilhomme ne se fit point répéter l'injonction , il s'élança lestement

sur le talus glissant formé par les roches que ronge le Rhin a fleur d'eau, et il dit au batelier :

Df\NE DE IANCY i 11

— Te charges-tu de me conduire ?

— Certainement, si Votre Seigneurie veut ajouter quelque chose.

— Bien, ditnégligemment l'officier en lui mettant deux pièces d'or dans là main. Et il prit sa trompe et en tira les premières notes d'une fanfare.

A cejson, que répétèrent les échos environnants, une autre fanfare répondit presque aussitôt, et une torche, brillant dans la

nuît, indiqua aux deux voyageurs la tour branlante qui était le but de leur course.

L'officier s'enveloppa dans son manteau, cacha sous ses vastes plis les batteries de son mousquet pour les garantir

de la pluie, siffla son lévrier et prit, sur les bras de son guide, un petit sentier tortueux bordé de genévriers rabougris et de quartiers de roches, qui s'élevait, à travers les taillis et les futaies et par des rampes assez brusques, jusqu'à la tour.

Le batelier entonna alors une monotone chanson allemande qui disait les douceurs de la pipe à tuyau de jonc et de la gourde de genièvre.

Quant à l'officier, il retomba dans sa rêverie sombre et taciturne, et il se mit à cingler de son fouet les bruyères et les broussailles du sentier, comme naguères il cinglait la tige plissée de ses bottes.

11 fallait environ une heure pour monter à la tour d'un pas modéré : le gentilhomme et son guide franchirent cette distance en vingt minutes, tant l'un était pressé d'arriver et l'autre stimulé par une nouvelle promesse.

Lorsqu'ils eurent atteint le has du rocher sur lequel était établie l'assise de la tour, rentrée tout à coup dans les ténèbres, et dont la porte béante s'ouvrait sur une plate-forme de quelques pieds de largeur, le gentilhomme se tourna brusquement vers son guide, lui jeta sa bourse et lui dit :

— Va-t'en, et pas un mot.

Le batelier s'en alla en saluant jusiv \$

qu'k terre, tandis que le gentilhomme, avant de commencer sa dernière ascension, reprenait sa trompe et sonnait un nouvel air de chasse auquel on répondit soudain des profondeurs de la tour.

— Les veneurs sont exacts, se dit-il alors avec une satisfaction marquée; nous allons pouvoir courre notre singulière bête de chasse.

L'intérieur de la touroffraitunélrage et curieux spectacle.

Les plafonds des divers étages s'étaient écroulés sous le poids des siècles, et le ciel avait définitivement remplacé la toiture; mais un escalier était resté debout, qui tournait en spirale le long

des murs, et Conduisait, par des marches branlantes et vermoulues, jusqu'au faite de la tour, où un fragment de plateforme demeurait intact.

C'était en ce lieu que le veneur, du fond de la barque, avait aperçu la torche

qui servait de signal de ralliement, et

de ce lieu encore qu'on avait sonné la

fanfare.

Dans l'intérieur delà tour flambait un grand feu de branches d'arbres et de broussailles ; autour du feu étaient groupés une vingtaine de gentilshommes, dont les costumes militaires étaient mitigés par les guêtres montantes, la

trompe en sautoir, le fouet et la casquette a large visière des veneurs.

Dans un coin de la tour, on avait relégué une trentaine de chiens de haute taille, bien coiffés, de beau pelage, vaillantes bêtes couplées avec soin et qui promettaient de faire merveille, si l'on s'en fiait à leurs hurlements d'impatience, que le fouet des piqueurs réprimait à grand'peine.

Point de chevaux, du reste, dans les flancs de la tour ; mais leur absence paraissait parfaitement justifiée par les accidents sans nombre du pays environnant et le voisinage des montagnes de la Forêt-Noire, dont les précipices et

les ravins sans nombre rendaient impossible toute chasse à cheval.

Les veneurs réunis causaient bruyamment entre eux en langue allemande, et

leurs uniformes blancs ou gros bleu disaient suffisamment qu'ils appartenaient au corps d'armée du prince Eugène, qui opérait sur les bords du Rhin, et venait de refouler les armées françaises en-deçà de ce fleuve, à l'exception d'une forteresse unique, réputée imprenable et qu'elles conservaient encore sur la

rive droite.

Cette forteresse, rasée aujourd'hui, était bâtie sur un rocher qui dominait le fleuve et commandait le pays environ-

nant, fermant l'entrée des provinces suisses et gênant les opérations des impériaux, à ce point que le prince Eugène avait promis, trois mois auparavant, une somme énorme et le grade de mestre-de-camp à l'officier assez habile stratège, qui parviendrait à s'en emparer, soit en la prenant d'assaut, soit en se ménageant des intelligences dans la place.

Cette forteresse avait nom Schloss- Markgraff, le château du Margrave.

A l'apparition du nouveau-venu les veneurs allemands interrompirent aussitôt leur conversation et répondirent a son salut, mais sans empressement et

même avec une sorte de politesse dédaigneuse qui fit passer un nuage sur son front.

Vous le voyez, messieurs, leur dit-il en bon allemand, je suis exact au rendez-vous que je vous ai donné.

Ils s'inclinèrent, aucun ne répondit.

L'officier français jeta un coup d'œil a l'équipage, examina avec une sorte de joie féroce, la haute taille, les fortes mâchoires et les yeux sanglants des chiens, et reprit :

— Voila d'excellentes bêtes qui promettent de se conduire vaillamment.

Merci, messieurs, d'avoir fait un pareil choix.

Tandis qu'il parlait avec une sorte de volubilité, les veneurs l'examinait froidement, et cette inspection dédaigneuse parut le mettre mal à Taise, car il leur dit aussitôt :

— Quel est, messieurs, celui de vous qui se nomme le comte d'Ebberstein- Bourg?

Un jeune homme sortit du rang des veneurs. A son uniforme couvert de broderies, on devinait qu'il avait un rang supérieur à ses compagnons, malgré sa jeunesse.

— Monsieur, dit-il au nouveau-venu, je comprends qu'avant de chasser vous désiriez avoir une explication avec moi,

ne fût-ce que pour réapprendre quelle bête nous devons courir. Veuillez donc me suivre dans cet angle de la tour où nous pourrions causer à Taise.

L'officier français s'inclina, tous deux se mirent à l'écart du groupe qui entourait le feu, et le comte reprit :

— Je suis en effet, monsieur, le comte d'Ebberstein-Bourg, colonel du régiment autrichien qui occupe le bas-duché de Bade, et c'est bien à moi que vous avez envoyé hier un messenger avec cette lettre.

Et le comte tira de son pourpoint un billet sans signature ainsi conçu :

« Un officier français, de la garnison

i~2 DIANE DE LANCY

> du fort de Schloss-Margraff, qui a de » graves motifs de ressentiments envers » le roi de France, offre au comte d'Eb- » berstein-Bourg de lui livrer le fort

* aux conditions suivantes : Le comte

* d'Ebberstein-Bourg, une fois maître » de la place, assurera à cet officier un » passeport et les moyens convenables » pour le faire passer en Italie ou en

> Hollande, à son choix; en outre, et » avant que le fort lui soit livré, le comte » d'Ebberstein-Bourg se trouvera dans » la soirée du 15 mars courant, à la

» tour de en costume de chasse, avec

» une vingtaine de veneurs et un équi- » page des chiens les plus grands, les

» plus forts , les plus féroces qu'on puisse trouver au bord du Rhin ; ces » veneurs et ces chiens devant forcer > une bête de chasse de nouvelle es- » pèce que l'officier se réserve d'indi- » quer lui-même en faisant faire le bois » sous ses yeux et dirigeant, au besoin, » le rapporteur et les limiers. Le comte » d'Eberstein-Bourg s'engagera , en » outre, a laisser courre la bête, en » quelque lieu qu'elle se réfugie, fût-ce » dans un couvent. Si le comte accepte » ces clause bizarres, il répondra un d simple oui au messenger et l'officier se » trouvera au rendez-vous le 15 mars » de neuf heures du soir à minuit. *

124 D1AxNK DE LANC1

— Est-ce bien vous, monsieur, qui m'avez écrit ces lignes? demanda le comte.

— Oui, monsieur, répondit l'officier.

— Il me paraît au moins étrange que, pour des intérêts si faibles, du moins en apparence , vous vous décidiez à une trahison. Et d'abord, monsieur, quelle est celte bête de chasse que vous prétendez courre.

— Un homme, comte, répondit l'officier avec un accent de haine si violent que le jeune colonel en tressaillit.

— Un homme!

— Un gentilhomme, comte.

— Êtes-vous fou, monsieur.

— Pas le moins du monde. Il y a, caché dans les bois, à une lieue d'ici, oh ! je suis bien informé, un gentilhomme français qui est mon plus mortel ennemi ; la fantaisie m'a pris de le courre et de le forcer ni plus ni moins qu'un marcassin ou un chevreuil. Et il, faut bien, vous en conviendrez, que cette fantaisie soit tenace chez moi, puisqu'elle me décide à une trahison.

— Monsieur, dit gravement le comte, votre haine doit être bien forte, en effet, puisqu'elle vous pousse à commettre l'action d'un misérable.

— Ce gentilhomme est l'amant de ma femme, monsieur.

Le comte tressaillit :

— Vous êtes une bête fauve, murmura-t-il, et je ne sais si vous êtes plus digne de mépris que de pitié. Ce que vous voulez faire est le comble de la démence et jamais je ne me prêterai...

— Comme vous voudrez, dit froidement l'officier français; mais alors Schloss-Margraïd demeurera à la France, — et vous savez, cependant si le bâton de mestre-de-camp irait bien à votre jeunesse et si vous deviendriez l'homme à la mode des salons de Vienne lorsqu'on apprendra! que vous êtes devenu maître de la dernière forteresse que le

roi Louis XIV possédait encore sur la rive droite du Rhin.

Le comte hésitait.

— Mais enfin, monsieur, dit-il, je ne puis cependant me faire assassin et camper une halle à un homme que mes chiens coucheront.

— Oh .'quant a cela, rassurez-vous, monsieur, je ne compte point vous obliger à pareille besogne, et je prétends même ne pas tirer sur la bête. Je la réserve à la dent des chiens.

— Mes chiens ne mangent pas de chair humaine.

— Soit, je garderai la forteresse dont je suis, moi, le gouverneur.

Le comte regarda l'officier avec étonnement.

— Êtes-vous donc le marquis de la Saulcière?

— Un italien de fort mauvaise réputation, poursuivit le comte avec dédain.

— Que vous importe! allons, monsieur, décidez -vous : il faut ou courre, dès le point du jour, la bête que je vous

indique, la traquer de bois en bois, de vallon en vallon jusqu'à ce qu'elle tombe épuisée et se laisse prendre et décbirer par les chiens, avec cette condition que, si elle pénètre dans le couvent de Gerstein, ou elle a des intelligences, vous m'y laisserez entrer "a mon tour

avec la meute, — ou renoncer à la forteresse de Schloss-Margraff.

— Pardon, monsieur, interrompit le comte; mais quel est ce gentilhomme français ? et comment se fait-il que le pays entier étant battu par mes troupes.. .

— Monsieur, répondit le marquis, il

n'y a que six mois que vous nous avez

repris le Palatinat; j'ai commandé uu
corps de troupes précisément dans le
pays même que vous occupez a présent,
et ce pays m'est parfaitement connu.
J'y ai chassé partout, et je connais une
sorte de grotte perdue au milieu des
bois où le gentilhomme dont je parle se
cache depuis trois mois; quelquefois, a iv t

150 DUNK DE LANCY

la faveur d'une nuit obscure, il se glisse jusqu'au couvent de Gerstein où ma femme s'est réfugiée pour m'échapper, et il y est reçu et caché, si, par hasard, vos soldats battent la campagne. Mes espions sont bien informés.

— Mais enfin, monsieur, demanda le comte, ce gentilhomme est donc officier au service de la France et craint d'être traité comme ennemi, qu'il se cache au lieu de solliciter un permis de séjour,

chose que nous accordons, du reste,
assez facilement?

-Ce gentilhomme, dit le marquis
avec un hideux sourire, sait bien qu'il
serait fusillé s'il venait a tomber entre

vos mains, car il a fait plus de mal aux armées du prince Eugène que tous nos maréchaux réunis. Le prince, il y a un an, avait mis sa tête a prix.

— Le colonel rouge? exclama vivement le comte.

— Oui, ce colonel rouge, ce jeune homme de taille herculéenne qui commandait un régiment de Suisses des montagnes, qui s'embusquait dans les bois et tomba si souvent sur vos derrières avec sa troupe de tirailleurs qu'on avait surnommé la légion invisible, tant elle arrivait a l'improviste, semant la mort autour d'elle, pour disparaître ensuite, dispersée, dans les fourrés et

\\l DIANE DE LANct

les ravins, — ce colonel qu'on avait surnommé le rouge, à cause de ce manteau héréditaire qu'il portait au combat, — cet homme enfin qui vous a fait tant de mal qu'il n'est pas un soldat allemand qui ne prononce son nom avec des imprécations, de mère ou de veuve qui ne maudisse sa mémoire, tant il est tombé d'époux ou de fds sous les balles de ses tirailleurs. On le croit mort, il est vivant...

— C'est impossible! s'écria vivement le comte, on a retrouvé son manteau dans un étang après l'affaire de Gérolsau, et plus loin , un mois après, un cadavre rendu méconnaissable, il est

vrai, par sou séjour dans l'eau, mais qu'à sa taille...

— On s'est trompé, comte, le colonel rouge est vivant. Blessé a la retraite de Gérolsau, il tomba dans l'étang, plongea et ne repa-rut point. On le crut mort.

Mais il y avait a l'extrémité de l'étang une touffe de joncs dans laquelle il demeura blotti jusqu'à la nuit; — et quand la nuit fut venue, sanglant, épuisé, il se traîna jusqu'au couvent de Gerstein où lès religieuses eurent pitié de lui, le cachèrent et le soignèrent.

Parmi les dames nobles réfugiées au couvent, ^e trouvait la marquise de la

Saulcière, rua femme, dont il csl l'amant...

— Assez, monsieur, dit le comte.

Puis, se tournant vers les veneurs

qui avaient saisi quelques lambeaux de la conversation :

— Messieurs, leur dit-il, que penseriez-vous d'une chasse à l'homme?

Un murmure d'étonnement accueillit ces paroles.

— Surtout, continua-t-il , si cet homme était ce fameux colonel rouge qui nous a si bien traités tous?

— Il est mort! dit-on de toutes parts.

— 11 vit! répondit Je marquis d'une voix ferme.

DIANE DE IANCY 13g

— Reste a savoir si les chiens voudront prendre le pied et suivre la voie ? observa l'un des veneurs.

— Infailliblement, dit le comte; au moyen-âge, en Bretagne, par exemple, au temps des guerres anglaises, plusieurs seigneurs traquèrent des soldats réfugiés dans les Landes.

— Alors, s'écria-t-on en chœur, la chasse sera merveilleuse, hurrah pour le colonel rouge ! le prince Eugène sera content!

— Messieurs, reprit le comte, il est trois heures du matin et monsieur que voilà se charge de faire le bois.

— Un pressentiment me dit que la

156 DIANE DE IANCY

bête est sur pied, repartit le marquis; en chasse, messieurs !

Le comte prit le marquis a part :

— A propos, lui dit-il, quand et comment comptez-vous...

— Vous livrer la forteresse? demain soir, au coucher du soleil, il vous sera facultatif de vous introduire dans la place par un boyau souterrain qui correspond avec la plate-forme et dont l'orifice se trouve perdu au milieu des broussailles, a une lieue d'ici. Une fois dans la place, vous vous arrangerez

comme vous l'entendrez avec la gar-

nison, le reste ne me regarde plus.

— Mais, où est cet oriûce ?

DIANE DE LANGÿ 137

— Prenons la bête d'abord, jer vous l'indiquerai ensuite.

— Et si vous nous trompez ?

— Vous pourrez me faire fusiller.

— Très bien, dit le comte.

Puis il ajouta avec un indicible accent de mépris :

— Nous, monsieur, nous usons de notre droit en profitant de votre trahison et en traquant un homme qui nous a tué plus de monde avec ses embuscades, qu'un corps d'armée tout entier; — mais vous qui, pour assouvir une rancune particulière, livrez une forteresse et dénoncez la retraite d'un compatriote, vous êtes un misérable !

!">& DUNE DE LANGY

— Je veux me venger! murmura cyniquement la marquise de la Saulcière.

Le comte prit sa trompe :

— Ça, dit-il, il ne pleut plus, en chasse! messieurs.

Pendant que les veneurs sorlaient de la tour, le marquis passait, avec une sombre joie, sa main sur la croupe des chiens et leur disait :

— Tout beau! mes louveteaux, il faudra mordre à belles dents, au moins.

CHAPITRE TROISIÈME

Une heure ou deux avant les événements que nous venons de rapporter, un homme de haute taille cheminait malgré l'orage, d'un pas insouciant, dans un petit sentier à peine tracé à travers bois.

Cet homme était jeune, il portait la tête haute, malgré la simplicité de ses vêtements qui étaient ceux des paysans allemands des bords du Rhin, et qu'un long usage, aidé sans doute par les buissons et les ronces des taillis, avait presque mis en lambeaux.

Il était précédé par un grand limier de race écossaise, ces magnifiques animaux qui possèdent à la fois les formes élancées et correctes du lévrier et la fourrure bouclées des épagueux.

La vaillante bête marchait devant son maître le nez au vent, la queue basse, entr'ouverte, silencieuse et prête à tout

comme un brave qui dédaigne le bruit et les cris

L'homme portait, pour toute arme, une carabine tyrolienne à canons superposés, dont il préservait les batteries, à l'aide de ses deux mains, de la pluie qui tombait en abondance.

L'orage était alors dans toute sa furie, les éclairs, les coups de tonnerre se succédaient avec rapidité. Le jeune homme n'y prenait garde. Il s'avancait d'un pas alerte dans l'étroit sentier qui courait à travers les rochers, au flanc d'une montagne couverte de sapins et bordant un torrent dont les eaux bouillonnaient sur un lit caillouteux avec un

144 DIANE DK LANCY

fracas assourdissant, — il avançait malgré la nuit sombre, posant un pied sur la lèvre de l'abîme et souriant, dans les ténèbres, à son lévrier qui, de temps à autre, aspirait l'air bruyamment, puis se retournait à demi comme s'il eût voulu dire à son maître : la route est bonne, nous pouvons marcher, nous ne ferons aucune mauvaise rencontre.

Au bout d'une heure de marche, le paysage changea d'aspect, le ravin s'élargît, une petite plaine succéda au torrent, et dans celte plaine le hardi voyageur vit blanchir les murs d'un édifice imposant qu'il était facile de reconnaître pour un monastère.

DIANE DK LANCY 145

Au milieu de l'édifice, une petite lueur, celle d'une lampe tardive, brûlait. doucement. La vue de cette lueur arracha un cri de joie au voyageur, il doubla le pas et se trouva bientôt sous les murs du couvent.

La lumière qu'il apercevait brillait à une fenêtre du rez-de-chaussée ouvrant sur le jardin, et aux murs du jardin, on avait pratiqué une brèche, par laquelle le jeune Faucon entra.

Il traversa rapidement le jardin,
frappa deux coups légers aux vitres de
la croisée, qui s'ouvrit presque aussitôt
sous la main d'une femme. Cette femme,
c'était madame de la Saulcière.

iv 10

146 DIANfi DE LANCY

Le jeune Faucon enijamba le balcon, sauta dans la chambre et se trouva aux pieds de la marquise qui était très pâle.

** Me suis-je fait attendre ? demandant

— Je ne sais, mais je tremblais bien fort.

— Pourquoi trembler?

— Ah! dit-elle, depuis hier je souffre mille angoisses.

Il la regarda avec étonnement :

— Mon pauvre ami, dit-elle, hier, après votre départ, j'ai cru voir errer au bout du jardin cet homme que déjà j'ai aperçu.

— Vision, chère belle.

. — Oh! non, je vous jure...

— Vous vous trompez, a coup sûr.

Et d'ailleurs nie voila, je suis sain et sauf, nul ne m'a suivi, je suis près de vous, soyons heureux.

La jolie recluse prit dans ses mains blanches les mains mouillées du jeune homme et chercha a les réchauffer.

— Mon Dieu! lui dit-elle, vous êtes

glacé, l'eau ruiselle de vos vêtements.

Vous vous tuerez à ce jeu, mon pauvre

ami.

11 secoua la tête avec un fier sourire : — Vous savez bien, madame, fit-il en

posant un baiser respectueux sur ces

belles mains qui enserraient la sienne,

vous savez bien que je ne crains pas la pluie, ne suis-je point montagnard?

— Mais celle course si longue de chaque nuit?

— Bagatelle ! pour un chasseur.

— Fou que vous êtes! ignorez-vous donc les dangers qui vous environnent? avez-vous oublié que vos ennemis...

— Ils me croient mort.

— Ils ne vous feraient aucun quartier, s'ils parvenaient à vous découvrir...

— Bah! ma retraite est sûre.

— Ah! tenez, Jean, dil la marquise, ne parlez donc point ainsi, ne vous fiez

pas au hasard aussi aveuglément, la fortune a des trahisons cruelles... et si j'en crois une voix secrète...

— Bon! encore vos pressentiments!

quelle folie !

— Oh! je vois toujours cet inconnu rôder furtivement autour du couvent et examiner avec attention cette brèche de mur par laquelle vous vous introduisez pour ne point vicfler les lois du couvent, qui en interdisent la porte a un homme.

— Mon amie, répondit le jeune homme en souriant, peut-être y a-t-il ici quelque jeune tille éplorée que des parents rigoureux, u

ioO DIANE DE LANCY

-r Non, non, vous essayez en vain de me persuader, Jean, je le sens, je le devine, on sait que vous venez ici, que, si austère qu'elle soit, la règle de ce cloître s'est laissée fléchir en faveur . d'un fugitif, et que la religion s'est effacée devant l'humanité, pour donner un abri et du pain a celui qui n'a plus de foyer et qui vit en pays hostile.

— Mais qui peut avoir intérêt ?

— Ile! le sais-je? Êtes-vous sûr, d'ailleurs, que voire mort n'a point trouvé d'incrédules, que ce manteau et ce cadavre sont des preuves su (fi santés? Le prince Eugrne n'avail-il point mis votre lu le a prix ?

DIANE DE LANCY 151

— A moins qu'ils ne me surprennent ici... je les défie...

— Est-ce impossible? Tenez, Jean, tenez, mon ami, au nom de la pureté de notre amour, au nom du roi, qui a besoin encore de vos services, au nom de votre père, dont vous êtes le seul rejeton, ne vous exposez pas davantage à une mort tôt ou tard certaine, si vous n'y prenez garde, partez! L'abbesse vous a offel un moyen sûr de vous faire gagner le Pihin sous le déguisement d'un jardinier du couvent; vous trouverez par ses soins une barque qui vous portera sur l'autre rive, et vous gagnerez la France en une nuit.

152 DIANE DE LANCY

— Je ne puis, dit Jean avec fermeté, il faut que je demeure auprès de vous.

— Vous êtes fou !

— Je vous aime.

— Eh bien ! si vous m'aimez, ne me faites donc point mourir ainsi chaque jour de terreur et d'angoisse ! car vous ne savez pas, enfant, ajouta- 1— elle en jouant de ses jolis doigts avec les boucles brunes de la chevelure du jeune Faucon, vous ne savez pas ce que je souffre, a l'heure où vous devez venir, a l'heure où vous partez! le moindre bruit lointain m'épouvante, le coup de feu d'un chasseur glace mon sang, il me

semble qu'une balle homicide vient de vous frapper.

— Chère belle ! murmura Jean, la regardant avec enthousiasme.

— Et puis, reprit-elle, vous oubliez donc, cher fou, que notre amour, si pur qu'il soit, est un crime, que nous offensois Dieu chaque jour en faisant de sa maison un lieu de rendez-vous ? Je ne m'appartiens point, mon ami, je suis la marquise de la Saulcière.

— Ah ! fit Jean avec colère, ne prononcez point ce nom maudit, madame, oubliez-le, par pitié !

— La marquise soupira :

Il m'a fait bien du mal, dit-elle

tout bas; mais je lui pardonne, la ou gît le mépris la haine ne saurait pousser.

Elle demeura pensive un moment — un moment ils se regardèrent tous deux, muets, mornes, opprimés ; — ce nom qui venait d'être prononcé c'était leur commune torture, l'ombre de la fatalité se dressant devant eux comme une infranchissable bar-

rière, le souvenir d'un être hideux, un monstre d'astuce, de lâcheté et d'hypocrisie se plaçant entre deux jeunes gens, cœurs Joyaux et bons, pour leur dire : la loi est pour moi, et je ne veux pas que vous soyez heureux !

Madame de la Saulcière attira à elle enfin la tête pâle du jeune Faucon et y mit un baiser.

— Croyez-vous pas, lui dit-elle, que

le bonheur n'a nul besoin du regard in-

discret des hommes? et pensez-vous que le nôtre serait plus grand si nous étions unis et que nous fussions en Dauphiné, dans notre vieu* manoir, au lieu de nous trouver ici, au milieu de ces grands bois, dans une cellule de ce couvent paisible ? Ne nous voyons-nous point chaque soir? ne placez-vous pas votre main dans la mienne toutes les nuits, n'ayant d'autres témoins de nos charmants entretiens que ce fidèle ani-

i5(5 DIANE DE LANCY

mal qui attache sur nous son tendre et doux, regard? Dites, ami, n'éprouvez-vous pas une grande joie en franchissant cette brèche qu'on a faite tout exprès pour vous, lorsque derrière ma persienne ma lampe tardive vous apparaît comme le phare qui guide les marins? Quand je prends vos mains glacées dans les miennes, n'éprouvent-elles point une douce chaleur? Lorsque mes lèvres effleurent votre front, le tressaillement qu'elles vous arrachent n'est-ce point du bonheur encore?

Il l'interrompt d'un ^este :

— Et cependant, dit-il en souriant, vous voulez* pour obéir a de vaines ter<

DIANE DE LANCY 157

reurs, renoncer a ce bonheur qu'ont su se faire une recluse et un fugitif. Ne désiriez-vous point que je parte, tout à l'heure ? Vous voyez bien que vous êtes folle, madame.,.

Elle tressaillit :

— C'est juste, dit-elle avec effroi, il vaut mieux, je le sens, vaut mieux que vous partiez. Vous ne pouvez...

— Je ne partirai pas, chère belle; pourquoi donc me prier inutilement ainsi? vous savez bien...

— Jean, je vous en supplie oubliez mes paroles insensées, ne vous endormez point. Partez, partez, de

grâce...

— Parti*! fil-il avec dédain; parler quand un danger me menace! vous n'y songez certes pas, madame...

— Vous êtes fou...

— Soit. Si je partais, je serais lâche!

— Mais je vous aime, moi! dit elle avec passion et douleur; je ne veux pas qu'on vous tue... je ne veux pas...

— Madame, répondit-il gravement, je suis montagnard, par tant un peu fataliste, je suis fermement convaincu que les jours de l'homme sont comptés, que celui de leur mort eslarrêté

d'avance dans le livre de leur destinée et qu'ils n'y peuvent rien.
Si je dois mourir prochainement si une halle doit me frapper,

DLAXE DE LANCY 1 59

elle m'atteindra aussi bien dans les eaux du Rhin qu'au milieu
du bois.

Elle lui prit les mains de nouveau :

— Eh bien! soit, dit-elle; vous ne partirez pas... mais vous
viendrez moins souvent... toutes les deux nuits... vous emporte-
rez des provisions pour deux journées.

— Nullement ; pourquoi ne viendraisje pas chaque soir?

— Je ne veux pas que vous vous aventuriez ainsi par l'orage et
le froid.

Tenez, vous êtes glacé vous avez le

frisson... et puis les chemins sont peu sûrs quand il pleut, le
roc est glissant, les torrents débordent...

JGO DIANET DE LANCY

Elle parlait d'un ton caressant, elle

suppliait avec un doux sourire Ils

causèrent ainsi pendant deux heures , Jes mains dans les
mains, se querellant comme des enfants, se donnant un rapide
baiser pour se quereller après encore.

Pendant ce temps l'orage s'apaisa peu a peu, les nuages qui ra-
saient la terre s'élevaient graduellement, et une petite horloge

d'Allemagne, de celles qu'on fabrique sous le nom de coucous,
dans la

foret Noire, se fit entendre et sonna deux

heures du matin.

Les deux amants se regardèrent avec

tristesse :

— Il faut nous quitter, mon ami, dit la marquise avec fermeté.
Vous avez deux grandes heures de marche d'ici a votre retraite, et
il ne faut pas que le jour vous surprenne en route.

Le jeune Faucon se leva résigné.

— A demain, lui dit-elle, tandis

qu'elle remplissait sa carnassière de ces provisions succu-
lentes dont abonde l'office d'un couvent de nonnes*

— Demain ? fit-il ; c'est bien loin.

— Et si demain le temps est mauvais, vous ne viendrez pas.

— Ah!

— Je vous le défends.

Ils allaient se quereller encore, si iv "

162 DIANE DE LAXCY

le jeune Faucon n'eût eu l'idée de s'approcher de la croisée et
d'examiner le ciel :

— Demain, dit-il en riant, il fera un temps superbe ; je ne me trompe jamais aux astres.

Il fit un signe à son lévrier, qui sauta dans le jardin, (taira l'air et remua la queue, semblant dire a son maître : — Nous pouvons aller !

Les deux amants se donnèrent un long baiser d'adieu, puis le jeune Faucon sauta dans le jardin, arma prudemment sa carabine, se retourna pour saluer encore de la main la marquise penchée a la croisée, et disparut enlin par

6'iXne de vmiS 163

ia brèche qu'on avait faite au mû* tout exprès pour lui.

Le lévrier cheminait à dix pas, le nez au vent, la queue droite, sautant en l'air.

Pendant vingt minutes le noble animal parut témoigner une quiétude parfaite a son maître, qui le suivait de près ; mais tout à coup il s'arrêta brusquement, pointa les oreilles et fit entendre un grognement sourd et bref.

Le jeune Faucon s'arrêta pareillement et dit au lévrier :

— Tout beau! Love, cherchez!

Et, sa carabine à la main, le doigl sur la détente, il attendit que l'intelligent

lévrier écossais, après avoir flairé l'air en tous sens, se fût remis paisiblement en route.

Love avait eu une fausse alerte, car il ne tarda point a continuer sa marche devant son maître, qui se reprit a le suivre.

— C'est quelque bûcheron qui va a son travail, pensa Jean de Terraz, et maître Love est vraiment bien pointilleux.

Le jeune Faucon se trompait, car peu a peu Love s'arrêta encore, mais celle fois sans grogner. On eût dit que le brave chien craignait de se méprendre et d'effrayer à tort son maître. .

DIANE DE LAXCY 1 G5

Ce deuxième temps d'arrêt fut court, du reste ; le lévrier repartit bientôt et Jean le suivit tout pensif. Il se préoccupait peu des dangers plus ou moins imaginaires que Love semblait pressentir; d'autres pensées l'absorbaient; Qu'importent a l'homme qui vient de quitter la femme qu'il aime, l'imminence d'un péril ou le sifflement de la balle d'un braconnier ?

Il songeait a la marquise, a cette fée d'autrefois devant laquelle il s'était proslerné, à cet ange d'aujourd'hui sur les genoux duquel, plus d'une fois, il avait reposé son front lassé et pâli.

A vingt-cinq ans, quand on est brave

H G DIANI: DE LANCY

et qu'on aime, les périls matériels ne sont rien. Le jeune Faucon se souciait peu de l'inquiétude de Love, qui s'arrêta bientôt une troisième fois et témoigna une sorte d'irritation.

— Décidément, se dit Jean de Terraz, Love a la berlue. Pousse donc, imbécille !

Et il fit un signe impérieux au chien.

Le chien ne bougea.

Tout au contraire, il revint a son maître, tourna sur ses talons et parut vouloir retourner au couvent.

L'insinuation du chien était une forte tentation pour le maître; — retourner au couvent, c'était la revoir, et Jean hé-

sita et fut sur le point d'obéir a l'injonction de l'intelligent animal.

Mais, revenir sur ses pas, c'était aussi reculer, et, reculer, c'était manquer de

courage...

Le jeune Faucon y songea, et, dès lors, il n'hésita plus, il poussa Love du pied, et lui dit avec colère :

— Marche donc, maître !

Le chien obéit en grognant, se serra près de lui, comme pour lui faire un rempart de son corps, et il reprit sa marche , la queue basse , les oreilles droites, montrant, au travers de ses lèvres, qu'une légère écume, signe d'irri-

108 DIAXE DE LANCY

tation, bordait déjà ses longues dents

aiguës et blanches.

Dès-lors, le chien ne s'arrêta plus, il ne laissa plus échapper de sourds murmures; mais, a mesure qu'il avança, il se serra de plus en plus contre son maître, décidé a mourir avant qu'on arrivât jusqu'à lui.

Le jeune Faucon quitta bientôt le sentier escarpé qui courait au bord des torrents pour entrer sous le couvert d'une forêt de sapins, au travers de laquelle il se fraya aisément un passage malgré l'épaisseur de la nuit, les broussailles qui jonchaient le sol et les blocs de ro-

chers qui surgissaient ça et là parmi les arbres.

Cette route lui paraissait familière.

Love ne grognait plus et paraissait même rassuré lorsque, soudain, il se raidit sur ses pieds et se plaça en travers du sentier, comme s'il eut voulu empêcher le jeune Faucon de passer outre. .

En même temps, celui-ci crut entendre un bruit éloigné de pas et de voix. Ces pas et ces voix, se rapprochaient insensiblement — et comme la bravoure n'exclut point la prudence, Jean pensa qu'il était sage de se coucher à terre de façon à se trouver au-dessous du vent⁵et

d'attendre que les bruits qui lui arrivaient fussent assez distincts pour qu'il sût à quoi s'en tenir sur le danger qu'il courait.

Love s'allongea à ses pieds et écouta comme lui.

Bientôt les voix et les pas se rapprochèrent de plus en plus, et le jeune Faucon entendit distinctivement ces paroles prononcées en langue allemande :

— La bête est sur pied encore, c'est probable; mais elle sera gâtée avant peu.

Une autre voix répondit :

— Il faut que vous soyez bien sûr de

votre fait pour vous exprimer avec une telle assurance.

— J'ai l'habitude de faire le bois.

Un éclat de rire accueillit ces mots, et le jeune Faucon se demanda où il avait entendu cette voix.

— Si nous découplions les chiens?

reprit-on.

— Gardez-vous-en bien, ils feraient un tapage inutile qui donnerait l'éveil à notre bête et occasionnerait une refuite fâcheuse. Nous avons affaire à un animal de chasse plus rusé qu'un loup.

-- Voilà des veneurs, pensa le jeune Faucon, qui veulent sonner à tout prix

MI DIANE DE LANCY

] hallali et qui prennent leurs précautions en conséquence.

Les voix et les pas approchaient toujours, bientôt ils résonnèrent sous le couvert, et Love, les oreilles pointées,

aiguïsa silencieusement ses dents blanches.

— Tout beau! lui dit Jean en se glissant sous une broussaille où le chien le suivit, n'allez point bavarder comme un chien de cour, maître Love, laissons ces gens-là chasser en paix. Lorsqu'ils seront passés, nous rentrerons chez nous pour dormir à l'aise, et ils ne viendront pas nous y chercher, je vous jure.

L'homme et le chien, ainsi blottis,

demeurèrent immobiles, retenant à l'envi leur haleine, et peu après, les veneurs passèrent auprès d'eux, précédés de la meute que les piqueurs tenaient en laisse deux par deux.

Si les chiens avaient eu le nez par terre, bien certainement ils eussent éventé le jeune Faucon et son lévrier; — mais ils étaient couplés, et les vaillants animaux ont une telle habitude de s'en reposer sur leurs piqueurs du moment où il sera besoin d'eux, qu'ils ne daignent jamais flairer une broussaille jusqu'à l'heure où on les découple.

— Nous allons avoir un beau laisser-courre, dit en passant près de la retraite

174 niANK DE LATyCY

de Jean de Terra z, celui des veneurs

dont la voix l'avait frappé. Je vous

assure, messieurs, que vous n'en aurez

jamais vu de pareil sur les bords du Rhin.

— Tirerons-nous la bête? demanda celui qui le suivait,

— Allons donc! ricana-t-il, vous savez bien qu'en principe la noble science de la vénerie interdit de tuer le cerf ou le chevreuil, à moins que les chiens ne soient sur les dents. On ne tire que le loup qui, vous le savez, n'a jamais pu être forcé.

— C'est que nous n'avons affaire ni à un cerf ni à un chevreuil.

UiÄÏVE DE LANCY 175

— Non plus qu'un loup, messieurs.

— Quel nom donnez-vous alors a la bête ?

— C'est un ragot, répondit le premier veneur avec un accent de raillerie qui força le jeune Faucon a se répéter mentalement sa question :

— Où diable ai -je entendu cette voix?

Les veneurs s'éloignèrent, Jean de Terraz attendit que le bruit de leurs pas et de leurs voix se fût affaibli, puis il se leva et poussa du pied maître Love.

— Allons donc, lui dit-il, vous êtes fou et poltron aujourd'hui, monsieur.

De braves Allemands qui vont courre

un sanglier vous occasionnent de singulières terreurs. En roule!

La broussaille où il s'était blotti était peu distante de la grotte que le jeune Faucon avait choisie depuis plusieurs mois. On y arrivait par un sentier impraticable à tout autre qu'un chasseur. Ce sentier, après avoir couru sous de hautes bruyères, s'enfonçait en mille détours au milieu d'un banc de rochers et s'arrêtait devant une touffe épaisse de genévriers.

Le jeune Faucon écarta les branches de cette touffe, se glissa en rampant parmi elles et se trouva tout à coup au milieu d'une salle spacieuse que la na-

ture avait pris soin de creuser dans le roc. .

Dans un coin se trouvait une couche de bruyères séchées qui servaient de lit à l'hôte de cette étrange demeure, une peau d'ours

les couvrait, Love avait pénétré dans la grotte en même temps que son maître et il recommençait à grogner sourdement.

— Tais-toi donc, bavard ! murmura le jeune Faucon impatienté.

Les branches de la touffe, écartées un
moment pour laisser passer l'homme et
le chien, s'étaient rejointes et réunies;

— et du dehors, même en plein jour, il iv 12
eut été difficile de soupçonner qu'elles masquaient une
excavation.

Le jeune Faucon gagna son lit dans les ténèbres, s'y allongea,
rêva à elle encore pendant quelques minutes, tandis que Love se
couchait à l'entrée de

la grotte et dardait dans l'obscurité ses
grands yeux brillants.

Le jeune Faucon était las, il ne tarda point à s'endormir, en
dépit de la tradition qui veut que les amoureux soient éternelle-
ment privés de sommeil.

Mais il avait ii peine les yeux Termes que Love, bondissant sur
ses pieds, courut à lui et, saisissant avec les dents

DIANE DE LA Ni i i~\)

la peau qui le couvrait, l'écarta violemment.

Jean de Terraz, éveillé en sursaut et voyant briller dans l'ombre les yeux, du lévrier, comprit qu'un nouveau danger le menaçait.

— Qu'est-ce encore ? dit-il d'un ton de mauvaise humeur et comme si l'animal eût pu saisir le sens exact de ses paroles.

Le lévrier lâcha la peau, saisit son maître par ses vêtements et l'attira doucement jusqu'à l'entrée de la grotte.

Jean prêta l'oreille et entendit distinctement les chiens des veneurs qui, naguères, avaient passé près de lui et qui

180 DIANK 1>E LANC\

donnaient de la voix à intervalles saccadés et sans ensemble, ce qui indiquait qu'ils étaient sur la brisée mais non sur la voie et que la bête n'était point lancée.

Jean écouta attentivement, en veneur expérimenté :

— Ces maudits chiens, murmura-t-il, vont passer par ici; s'ils m'éventent, j'aurai maille à partir avec les veneurs. Au diable leur malencontreuse fantaisie

de venir courre un ragot dans mes en-

virons!

11 regarda Love ; — Love était immobile et calme, attachant ses yeux ar-

DIANE DE LANGY 181

dents sur la broussaille qui protégeait leur retraite.

Le jeune Faucon alla prendre sa carabine, Tanna, revint près de son chien et s'assit à l'entrée de la grotte, collant son oreille à terre pour écouter plus facilement.

Les chiens approchaient et donnaient de la voix en dessous des rochers.

— Ces animaux-fa ont bien mauvais nez, pensa Jean de Ter-raz, ils prennent ma brisée pour celle d'un sanglier, car, s'il y en avait un par ici, je l'aurais inévitablement rencontré.

A ce moment où il achevait cette réflexion mentale, les deux chiens qui te-

liaient la tête de la meute sautèrent sur l'étroite plate forme de rochers qui servait d'esplanade à la grotte, et le jeune Faucon put les apercevoir à travers la broussaïlle et à l'aide des premières et tremblotantes clartés du jour naissant.

La situation du fugitif devenait critique : à l'été il signalé pas les chiens, il était contraint de se montrer à des Allemands; en pays ennemi, c'était se trahir.

Il mit le doigt sur la détente de sa carabine et épaula; mais l'intelligent lévrier laissa échapper un sourd grognement, et la crosse de l'arme retoucha la terre aussitôt. Love se montrait

si bien à la hauteur des circonstances que son maître résolut de s'en fier à lui.

Les deux chiens arrivés les premiers furent bientôt suivis par toute la meute; en même temps les veneurs, qui suivaient de près, entonnèrent un vigoureux bien-aller qui semblait leur dire : Vous ne vous trompez pas, c'est bien là.

L'un d'eux, après avoir tâtonné quelques secondes à l'en tour de la broussaille, finit par pousser un hurlement significatif, se précipita au milieu des branches qui s'ouvrirent et disparut aussitôt.

Le chien, en pénétrant dans la grotte, saisi par la brusque transition de la lumière aux ténèbres, s'arrêta un moment et parut hésiter avant de songer à aller plus loin. Ce moment suffit à Love pour bondir jusqu'à lui, le saisira la gorge, l'étreindre une seconde avec sa robuste mâchoire et le rejeter aux pieds du jeune Faucon.

L'exemple du premier chien fut suivi
par un second, puis par un troisième;
les deux moururent sous la dent du
Lévrier sans avoir le temps d'exhaler un
hurlement de douleur.

Pendant cette lutte renouvelée des
temps héroïques chantés par Homère,

les veneurs allemands, guidés par le marquis de la Saulcière, étaient parvenus en bas des rochers. Tous avaient embouché la trompe, et le bien-aller, devenu général, portait à son comble l'animation de la meute, qui déjà avait perdu trois des siens.

— Monsieur, dit alors le comte d'Eggerstein au marquis de la Saulcière, je crois que nous sommes en défaut. Les chiens attaquent un sanglier et non pas un homme.

— Je suis persuadé du contraire, monsieur.

— Pensez-vous qu'une meute puisse mettre un acharnement pareil à pour-

suivre un homme? ceci me paraît difficile.

— Ah ! dit le marquis, c'est que cet homme n'est pas seul; j'avais oublié de vous dire qu'il avait avec lui un de ces lévriers qui sont, de génération en génération, les ennemis des chiens courants. Nous allons bien voir, du reste.

Et le marquis monta sur la plateforme ou la meute, dont quelques membres encore avaient pénétré dans la grotte pour n'en plus ressortir, commençait à hésiter, malgré les exhortations de la trompe, et reculait instinctivement devant cette terreur de l'inconnu

DIANE DÉL'ANCY 487

qui domine les animaux aussi bien que les hommes.

Cinq ou six des Veneurs, et le comte parmi eux, suivirent M. de la Saulcière qui, voyant l'hésitation de la meute décimée déjà, comprit à moitié ce qui venait de se passer, et, couchant en joue

la broussaille, mit le doigt sur la détente

de son arme et (it feu.

Le comte d'Ebberstein, par un brusque mouvement, détourna le bras et la balle se perdit dans les rochers.

— Vous êtes fou, monsieur, lui dit-il avec dédain, chassons-nous à tir ou à coudre? n'est il pas convenu que nous forcerons?

li>8 DIANE DE LANCY

— Vous avez raison, répondit le marquis; mais que voulez-vous! je n'ai pu me défendre d'un mouvement de passion... et...

Le marquis n'acheva pas, la broussaille s'entr'ouvrit et le lévrier bondit aux pieds des veneurs, puis, derrière lui, le jeune Faucon, et cette apparition, quelque attendue qu'elle pût être, fut si terrible que les veneurs et les chiens reculèrent et que nul des compagnons du comte d'Ebberstein ne songea même à épauler sa carabine et à faire feu.

Le jeune Faucon et son vaillant défenseur passèrent au milieu des veneurs et des chiens avec la fanta-

stique rapidité d'un songe, d'un bond agile ils se trouvèrent en bas des rochers, en trois sauts ils se furent placés hors de la portée de la balle, et alors Jean de Terraz cria d'une voix puissante au marquis :

— Je te reconnais Sa, traître et lâche, misérable dont la vie fut jadis en mes mains et que j'épargnai, je te reconnais! Ah ! messieurs les veneurs, vous voulez une chasse à l'homme, eh bien ! j'accepte le défi et je me prête au rôle de bête de chasse. Gare aux boutoirs!

En prononçant ces mots, le jeune Faucon fit quelques pas en avant, ajusta un des veneurs qui se trouvait encore à

1Q0 Di a m; p jg i,am:\

sa portée, et tira ; le veneur tomba raide mort.

— Je suis le coionel rouge! s'écria Jean, sonnez donc, mes maîtres, sonnez fort ! la bête est sur pied.

Et il disparut sous la futaie, suivi du lévrier.

Au premier moment de stupéfaction, causé par la brusque sortie du jeune Faucon et la mort de l'un des veneurs, succéda bientôt chez les autres une colère terrible.

— À mort! à mort! cria-l-on de partout.

— Non pas, dit froidement le marquis, ne venez-vous pas de me dire, monsieur

DIANE DE LANCY 191

le comte, que nous chassions à courre et non pas à tir.

Et le marquis mit les chiens sur la voie.

Les chiens, un moment épouvantés^ s'élancèrent en hurlant sur la brisée de l'homme et du chien, et les veneurs les

suivirent de loin, car aucun d'eux n'était assez agile pour imiter Jean de Terraz qui, déjà, était loin.

La futaie était haute, broussailleuse, encombrée de rochers qui retardaient les chiens, semée à peine ça et là d'une clairière à travers de laquelle les veneurs apercevaient le jeune Faucon et son lévrier, tenant la meute à distance.

IM DIANE DE LANCY

Quelquefois l'homme éprouvait le besoin de se reposer deux minutes. Alors le lévrier se plaçait devant lui, attendait de pied ferme le chien de tête, s'élançait vers lui, l'étranglait et, d'un bond, revenait à son maître, qui reprenait sa course.

Pendant une heure, le jeune Faucon erra sous la futaie de droite et de gauche, cherchant à mettre les chiens en défaut, — puis il arriva hors des taillis et regagna la plaine.

Alors les veneurs qui, de loin, assistaient aux étranges péripéties de chasse, sonnèrent le débucher.

Cependant, les dents du lévrier con-

DIANE DE LANF/ï 195

tinuaient à décimer la meute ; des vingtquatre chiens qui la composaient au lancer, huit avaient péri dans la grotte et sous la futaie, — quatre autres tombèrent encore dans la petite plaine accidentée qui séparait la première forêt d'une seconde. Le jeune Faucon songea, alors, à venir en aide à son fidèle Love. Il avait sur lui quelques cartouches, — il rechargé sa carabine en courant, se retourna, lit feu, étendit un chien à ses pieds, recommença plusieurs fois le même manège et réduisit la meute à six têtes.

Mais les derniers chiens, loin d'être

intimidés par les coups de feu et le ter- IV 13

194 DIANE Dis LANCY

rible lévrier, n'en continuaient leur course qu'avec plus d'acharnement, excités par la trompe des veneurs. — Cependant ils commençaient à ralentir le pas, vaincus par la longueur de la trotte, car le jarret du jeune Faucon était infatigable; — et déjà ce dernier, atteignant la lisière d'une autre forêt, espérait leur échapper, lorsque, tout à coup, deux, piqueurs apparurent, tenant en laisse un relais de chiens frais.

Les veneurs, alors, rompirent les premiers, mirent ceux-ci sur la voie, découplèrent et sonnèrent le changement de forêt.

DIANE DE LANCY 1

Et Jean n'avait plus de cartouches, et son lévrier était las!

Le jeune Faucon sentit qu'il était perdu s'il ne parvenait à gagner quelque refuge inexpugnable, quelque lieu d'asile ou nul n'osât le venir chercher.

Il prit, courant toujours, le chemin du couvent qui, heureusement, n'était plus très éloigné, et de rocher en rocher, de précipice en précipice, il atteignit la brèche faite au mur du jardin, escalada la fenêtre de la cellule habitée par la marquise de la Saulcière, et vint tomber épuisé au pied du lit de la jeune femme, qui s'éveilla en sursaut et le regarda d'un air effaré :

— Vous! dit-elle, vous ici! a cette heure ?

— On me poursuit !

— Qui ? comment ?

— 'Ecoutez...

Et du geste il montra la fenêtre; et elle entendit distinctement les sons du cor et les cris de la meute.

— Mais c'est une chasse... dit-elle en se levant a la hâte.

— C'est moi qu'on courre, répondit-il d'une voix mourante.

Et il s'évanouit.

La marquise se précipita vers la fe-

nêtre, et là elle fut témoin d'un héroïque et sanglant spectacle.

Love tenait tête aux chiens ; la noble

bête, acculée a la brèche, se défendait avec l'énergie du désespoir et faisait chèrement payer à la meute sa prochaine victoire. Seul contre tous, il s'était environné de plusieurs cadavres en quelques secondes. Dans le lointain, accourant, la marquise aperçut les veneurs, à leur tête elle reconnut son mari et comprit tout.

— Tayaut ! tayaut ! criait le marquis,

pousse ! hurrah ! mes braves bêtes, hurrah ! Et d'abord , tuons ce maudit

lévrier»

K)8 dia]e de lama

Il ajusta Love, puis, se ravisant tout à coup et s'adressait à celui des officiers allemands qui se trouvait le plus près de lui :

— A vous la bête, monsieur, lui dit-il; moi, j'ai besoin de ma balle pour une autre besogne, si les chiens ont les dents plus mauvaises que les jambes; — et je n'ai pas le temps de recharger.

Mais Love, grâce a son merveilleux instinct, devina tout, et d'un bond il franchit la brèche et la croisée, et avant que le veneur eût épaulé, il se trouva dans la cellule de madame de la Saulrière et vint se placer auprès de son maître, qu'il couvrit de son corps, dé-

cidé à mourir avant qu'on arrivât jusqu'à lui.

À la vue de son mari, la marquise s'était rejetée, éperdue, en arrière ; puis, courant à la porte de sa cellule, elle s'était mise à pousser de grands cris, appelant au secours:

En quelques secondes, tout le couvent, éveillé déjà par les hurlements de la meute, se trouva sur pied, son abbesse en tête, et les religieuses emplirent la cellule, et entourèrent le jeune Faucon évanoui, et sur le corps duquel Love s'était allongé, l'œil sanglant, les lèvres retroussées.

Mais pendant ce temps aussi, le mar-

200 DUNF DE LANCY

quis avait commandé l'attaque avec la froide précision d'un général.

La fenêtre de la cellule était trop élevée pour que les chiens pussent imiter l'exemple de Love et l'y suivre. Force leur était, s'ils voulaient rejoindre la bête de chasse, d'entrer par la porte du couvent que les religieuses avaient soi-

gneusement barricadée.

Le marquis se tourna alors vers le comte d'Ebberstein, qui arrivait, en ce moment, au pied du mur :

— Monsieur, lui dit-il, j'ai votre parole.

— Qu'est-ce à dire, monsieur ?

— Que nous devons forcer la bête à tout prix.

— Eh bien ?

— Même dans les murs d'un couvent.

— La bête est forcée, il me semble.

— Mais non prise, monsieur.

Le comte hésita :

— Monsieur, dit-il, franchir les murs d'un cloître est chose grave.

— Je le sais.

— Et vous devez comprendre...

— Pardon, interrompit le marquis, livrer à l'ennemi la citadelle qu'on commande est chose grave.

— Je n'en disconviens pas.

■ — Plus grave que la violation des murs de cinquante béguines. N'est-ce point votre avis, monsieur le comte?

— Vous avez raison, dit le jeune officier que l'ambition domina et qui cessa d'hésiter à la pensée que la possession de la dernière citadelle française, sur la rive droite du Rhin, lui ferait un beau renom aux yeux de la cour d'Autriche; qui promet, tient.

Le marquis n'en voulut point entendre davantage, il courut à la porte et l'entama d'un coup de crosse.

La porte était solidement ferrée, elle résista ; le marquis et plusieurs veneurs continuèrent à la battre en brèche.

Presque aussitôt une croisée s'ouvrit et l'abbesse parut.

C'était une femme âgée, d'un visage sévère et digne; elle interpella les veneurs et leur dit :

— Qui êtes-vous?

— Des veneurs, répondit le marquis.

— Que voulez-vous?

— Entrer.

— Les hommes n'entrent point ici, retirez-vous !

— Alors livrez-nous notre bête de chasse.

— De quelle bête parlez-vous?

— De celle que nous courons.

— Il n'est entré ici d'autre bête qu'un chieu.

— Pardon, il y en a une autre.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Alors, sus ! à la porte. Nous voulons notre bête de chasse, le colonel rouge.

— Si vous vous servez d'un pareil terme pour désigner un proscrit , dit l'abbesse d'une voix majestueuse et ferme, vous pouvez vous retirer, nous ne céderons qu'à la violence, car, de tout temps, notre maison fut un lieu d'asile.

► Et l'abbesse se retira.

Les veneurs attaquèrent la porte avec furie et parvinrent à l'ébranler.

DIANT DE LANCY 205

Ils étaient jeunes pour la plupart, la résistance les animait, le comte, lui, se montrait des plus ardents; — la porte céda enfin et

les chiens se précipitèrent a l'intérieur du- couvent.

Mais, a cette époque, un cloître avait quelque analogie avec une forteresse ; les portes se multipliaient a l'intérieur, toutes fermées, toutes en chêne massif.

Le marquis comprit que plusieurs heures s'écouleraient avant qu'il parvint jusqu'à sa victime, — et, dans sa soif de vengeance, il ressortit et escalada la fenêtre de la cellule.

L'apparition d'un homme armé arracha un cri d'épouvante aux religieuses

200 DUNE DE LANCY

qui entouraient Jean de Terraz et lui prodiguaient leurs soins; elles se réfugièrent dans un angle de la cellule, abandonnant le malheureux jeune homme, qui venait de reprendre ses sens, a la garde de Love.

Seule, la marquise eut assez de courage et d'énergie pour lui faire un rempart de son corps.

La vue de sa femme acheva d'exaspérer le marquis, il épaula et fit feu, la balle elileura le col de la jeune femme qui tomba en jetant un cri, — mais n'atteignit point Jean de Terraz, qui s'était levé lo il d'une pièce et reçut la marquise dans ses bras.

DLANK DE Ĭ.ANCY 207

Le marquis était lâche quand il n'était point dominé par la colère ; la vue de son adversaire debout lui donna le vertige et il recula d'un pas. Ce temps suffit à Love pour lui sauter a la gorge, — et alors ce fut un nouveau combat, une nouvelle lutte, entre l'homme et le chien; — lutte désespérée à la fin de laquelle

l'homme eût succombé s'il n'eut eu assez de présence d'esprit pour dégainer son couteau de chasse et le plonger dans le ventre du lévrier jusqu'au manche.

La mâchoire du lévrier, qui étreignait la gorge du marquis se détendit aussi-

208 DIANK DU LANCY

tôt, — et ce dernier demeura seul debout, son couteau fumant a la main.

Puis, après un moment d'hésitation, il marcha droil au jeune Faucon.

Aveuglé par la colère, le marquis marchait droit au jeune Faucon qui, sans armes, tenant la marquise dans ses bras, ne pouvait opposer qu'une résistance inutile ; mais en ce moment, atta-

iv h

210 DIANE DK LANCY

quée vigoureusement a coups de hache, la dernière porte s'ouvrit sous les efforts des veneurs, et les chiens s'élancèrent dans la chambre a l'angle de laquelle les nonnes tremblaient d'effroi et dans laquelle aussi le jeune Faucon paraissait être arrivé a sa dernière heure.

En ce moment encore, le comte d'Ebberstein entra par la fenêtre dans la cellule, et se trouvait ainsi venir au devant de la meute.

Le corn le était pâle et son œil étincelait de colère; il avait assisté a la scène poignante qui venait d'avoir lieu; il avait vu le

chien lutter avec l'homme, l'homme triompher, puis marcher a sa

DIANE DE LANCI 211

victime; et, pris d'un remords subit, honteux d'avoir, dans un but d'ambition, prêté les mains a une chasse aussi infâme, saisi de dégoût pour ce misérable qui se jouait ainsi de la vie d'un malheureux désarmé et hors de combat, il s'était élancé pour intervenir enfin et lui arracher sa proie.

L'arrivée subite des chiens fit frissonner le comte.

Qu'allait-il pouvoir contre une meute en furie, enivrée par les bien-aller des veneurs et la mort de plusieurs chiens laissés en route sur la voie?

Heureusement il arriva, en cette circonstance, ce qui arrive quelquefois ,

c'est que les chiens firent littéralement défaut, et, éblouis, saisis d'étonnement à l'aspect des nonnes vêtues de blanc, se jetèrent sur le corps du lévrier, au lieu d'attaquer l'homme.

Pendant les cinq minutes qu'ils passèrent a le déchirer, une diversion plus inattendue encore s'opéra.

A la vue des chiens, le marquis recula d'un pas; lorsqu'ils se jetèrent sur le cadavre sanglant de Love, il recula de deux pas encore.

Ces trois pas en arrière, accomplis lentement, suffirent au jeune Faucon pour lui rendre sa présence d'esprit et toute sa sauvagerie énergie. Il enleva la

marquise dans ses bras robustes et la jeta sur son lit ; puis, a son tour, tout désarmé qu'il était, il fit un pas en avant et alla au marquis disposé a passer sur le corps des chiensr

La cellule, assez spacieuse d'ailleurs, présentait alors un étrange et gracieux spectacle ; les chiens au milieu, s'acharnant sur le lévrier mort, le marquis entre les chiens et la croisée ouverte, le jeune Faucon entre la marquise et les chiens, Je comle d'Ebberstein à leur droite, les religieuses a leur gauche.

C'était un quadrilatère dont la meute formait le point central.

M. de la Saulcière était un de ces

214 DIANiv DE LANCY

hommes, nos lecteurs le savent, à qui une aveugle colère donne un instant du courage et de la résolution, mais dont la lâcheté naturelle revient au galop, aussitôt que les événements, cessant de se précipiter, les forcent à réfléchir et leur permettent d'hésiter.

Sans l'apparition subite des chiens, tout était fini, — le jeune Faucon était mort; mais, à leur vue, le marquis recula, puis recula encore, — et son ennemi eut le temps de respirer, tandis que lui-même sentit ce frisson inexplicable, qui s'était emparé de lui lorsqu'il se trouva en face du Veneur rouge, le reprendre et i'élreindra la gorge.

DIANF. DE LANCY v215

En reculant, il se trouva adossé a la fenêtre, — et comme le regard de Jean de Terraz, ce regard que le ressentiment et le déses-

poir rendaient terrible, s'appuyait sur lui, il laissa échapper son couteau de chasse et enjamba la croisée.

Mais, si prompt qu'eût été ce mouvement, les chiens le remarquèrent ; deux d'entre eux, voyant un homme fuir, prirent le change et bondirent vers lui, abandonnant les lambeaux pantalans du lévrier : la dent de l'un d'eux s'enfonça dans la cuisse du marquis et lui arracha un cri de douleur, le clouant sur la croisée.

Alors le comte d'Ebberstein abandonna son rôle de spectateur :

— Morbleu! murmura-t-il, ce coquin mérite bien un laisser-courre a son tour.

Et il cingla le chien d'un coup de fouet.

Le chien lâcha prise, l'homme dégringola et disparut, les chiens hurlèrent et s'élancèrent pêle-mêle par la croisée, sur ses traces.

Le jeune Faucon, stupéfait, s'arrêta dans la chambre, tandis que les veneurs, qui avaient suivi les chiens jusque-la, demeuraient anéantis et muets sur le seuil de la cellule*

— Messieurs, dit alors le comte d'Ebberstein, une minute de silence et écoutez-moi : Nous avons été les instruments d'un supplice barbare, — ce misérable nous avait fascinés. Nous avons failli déshonorer notre blason, en lui livrant un homme en échange d'une forteresse et poussant la complaisance jusqu'à violer le droit d'asile d'un couvent. Je vous propose une réparation, courons ce traître a son tour, puisque nos chiens sont en défaut et prennent le change sur la voie.

Le comte était le maître, il commandait, on devait lui obéir.

Cependant quelques murmures se

firent entendre; la haine que le colonel rouge avait assumée sur sa tête pendant une campagne meurtrière allait éclater de nouveau, si le comte, étendant lui-même son épée, n'avait dit d'une voix retentissante :

— La vie de cet homme est sacrée, messieurs.

Puis, comme la voix des chiens, qui s'étaient remis à donner avec ensemble, se faisait entendre dans le jardin, que le marquis, à demi-fou, traversait en courant, le comte embouchait sa trompe et sonna un bien-aller vigoureux qui coupa court à toutes les hésitations.

Lés officiers allemands étaient ve-

neurs avant d'être militaires, ils oublièrent le jeune Faucon et sautèrent dans le jardin sur les derrières de la meute.

Mais le comte ne l'oublia point, et, lui frappant sur l'épaule :

— Allons, monsieur, dit-il, la bête est changée, mais la chasse est la même, Suivez-nous, si cela peut vous plaire.

S'il eût été de sangfroid, Jean de Terraz eût reculé, sans doute, à une proposition pareille ; 'mais, à son tour, il était ivre de colère et le besoin de vengeance montait, comme un flot de fiel, de son cœur à sa tête.

Il poussa un cri de joie, ramassa le couteau de chasse que le marquis avait

laissé échapper, et il suivit le comte, laissant la marquise évanouie aux mains des religieuses un peu revenues de leur terreur.

Pendant ce temps, le marquis fuyait à toutes jambes autant le regard du jeune Faucon que la dent des chiens, qui bondissaient derrière lui et dont l'haleine brûlante arrivait à son visage.

Il avait franchi la brèche, il courait en pleine campagne; il atteignit les premiers taillis avec une rapidité fantastique ; ce fut en ce moment que lui arrivèrent les premières notes du cor des veneurs, et il acheva de perdre la tête.

— Corbieu! murmura le comte, cet homme a beau courir, il n'est point de la force du colonel rouge, les chiens l'auront pris en dix minutes, et vraiment ce n'était pas la peine de se remettre en chasse. Ce drôle-la mérite une plus longue agonie. Ça! qu'on rompe les chiens!

Le marquis avait fait un circuit, tournoyant à l'entour d'un banc de rochers et les chiens le suivaient ; le comte prit en droite ligne, tomba sur leurs derrières et les rompit à grands coups de fouet.

M. de la* Saulcière se crut délivré d'eux, il se retourna une seconde, aper-

çut le comte et, pris d'un nouveau vertige, il reprit sa course sous la futaie où il ne tarda point à disparaître.

— Il faut lui donner le temps de prendre un peu d'avance, dit le comte avec un sangfroid qui témoignait de la subite adversion que le marquis lui avait inspirée :

— Monsieur, dit alors le jeune Faucon, dans le cœur loyal duquel une réaction commençait à se faire, ne pensez pas que celle plaisanterie, donl U* premier chapilre m'a été réservé, u'en devrait point avoir un second?

Le comte regarda Jean de Terraz avec étggnement :

— Ce lâche vous inspirerait-il quel* que pitié? demanda-t-il d'un ton dédaigneux.

— Non, s'il doit mourir de ma main et de mon épée, lorsqu'une autre épée aura été placée dans la sienne; oui, s'il doit terminer sa honteuse existence sous la dent de quelques chiens furieux,

— Je vous jure, mon cher monsieur, répondit le comte en riant, qu'il ne vous aurait fait nul quartier.

— Je n'en disconviens pas.

— El que, s'il avait pu vous acculer en quelque cul-de-sac hien fermé, il aurait sonné la mort a pleins poumons jusqu'à ce que le plus chétif de vos mera-

bres eût été déchiqueté et réduit a l'état d'une dentelle de Malines.

— Monsieur, dit Jean de Terraz avec calme, j'ignore par quelle complication infernale d'événements ma vie a ainsi servi de jouet, mais...

— Pardon, interrompit le comte, je vais vous rapprendre, et le ferai d'autant plus volontiers que j'ai hâte de me laver, moi-même, de la honte que j'ai assumée sur mon honneur en me faisant l'instrument passif de ce misérable.

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

— Connaissiez-vous cet homme, oui,

n'est-ce pas?

— Si je le connais! c'est mon plus mortel ennemi.

— Je m'en suis douté à sa façon de vous courre, répondit le comte en souriant. Pourriez-vous me donner sur lui quelques éclaircissements; je vous conterai ensuite par quel enchaînement de circonstances je suis devenu son confrère en saint Hubert.

— Cet homme est le marquis de la Saulcière.

— Je le sais.

— C'est un Italien a qui le roi de France a donné les biens dont il a dépouillé ma race.

— Très bien.

210 DIANI-. 1)K LÂtftft

— Non content de posséder nos terres, cet homme a eu l'audace de nous interdire le droit de chasse.

— Bon! dit le comte, je commence a comprendre d'où vient la haine.

— Comme nous ne tenions nul compte de sa défense, il a payé des bandits pour

assassiner mon père; et puis...

— N'est-ce pas tout, encore?

— Oh! attendez, dit Jean avec un amer sourire. Les assassins manquèrent de cœur, mon père leur échappa. Alors cet homme surprit la bonne foi du gouverneur de notre province, il nous dépeignit comme des voleurs et des rebelles, on lui donna des soldats, et no-

tre ruine fut décidée. Un ange nous sauva. Sa femme, la marquise de la Saulcière, une sainte et noble créature, partit au milieu de la nuit, par la neige et le froid, vint à notre dernier manoir et nous prévint. Or, il arriva que ceux qui devaient être assiégés se convertirent en assaillants, que son château fut pris d'assaut, qu'il tomba en notre pouvoir et fut à notre merci.

— Et qu'advint-il alors? demanda le comte que ce récit commença à intéresser vivement.

— Il advint que mon père, tout vieux, tout infirme qu'il était, lui présenta une épée et le somma de lui rendre

m21H DIANE DE LANCY

raison. Mais cet homme est aussi lâche qu'infâme, il demanda grâce, et nous lui laissâmes la vie pour l'amour de cet ange qui nous avait sauvés et que je me

pris à aimer ardemment...

— Ah! ah! dit le comte, serait-ce donc cette belle recluse auprès de laquelle vous avez cherché un asile.

— Monsieur, dit fièrement le jeune Faucon, madame de la Saulcière est aussi pure et aussi noble qu'elle est belle : dès ce jour, nous nous séparâmes, et je ne devais la revoir que long-

temps après. Je pris du service, je devins ce colonel rouge que vos soldats ont en horreur, et, un soir de bataille,

après avoir, mourant et couvert de sang-, passé la nuit dans un marais, j'allai frapper a la porte d'un monastère, celui où elle était allée ensevelir l'infamie du nom qu'elle portait.

On me donna un abri dans ce couvent, on pansa mes blessures, me disant que tous ceux qui souffraient avaient droit à être soulagés dans la maison du Seigneur. Quand je fus a peu près rétabli, je gaguai les bois, j'y trouvai cette retraite d'où les chiens m'ont débusqué ce matin, j'y passais la journée entière avec mon fidèle chien que ce misérable m'a tué : — la nuit, je descendais au couvent où je passais de

longues heures à causer avec madame de la Saulcière et j'en revenais avec des vivres.

— Et vous dites que madame de la Saulcière...

— La marquise, fit le jeune Faucon avec un calme qui attestait la vérité de ces paroles, la marquise est pour moi une sœur et un bon ange. Rien de plus!

— Eh bien! son mari n'en croit pas un mot, je vous jure, car il a fait de bien grands sacrifices pour ce laissercourre qui tourne si mal pour lui.

— Ah ! dit Jean avec indifférence.

— Mon Dieu! oui, jugez-en plutôt, reprit le comle. Vous savez qu'il com-

mande une forteresse, celle de Schloss- Margraff, sur le bord du Rhin, la seule que possède encore l'armée française sur cette

rive.

— Cet homme est courtisan habile; nous l'avons déshonoré vainement devant trente gentilshommes de la cour de France; vainement jouit-il dans l'armée d'une réputation de lâcheté et d'infamie qui suffirait à faire expulser un officier subalterne, il n'en a pas moins la faveur tout entière du roi, et son crédit est inébranlable, le dernier de ses soldats le méprise, tout général ou mestre-decamp le ménage.

- Pensez-vous que le roi serait aise

12%2 DIANE DE LANGY

d'apprendre qu'il a voulu livrer sa dernière forteresse à l'ennemi?

— Que me dites-vous là? s'écria Jean de Terraz, indigné d'entendre sonner le mot de trahison à propos d'un officier français.

— Rien n'est plus vrai, monsieur. Ce matin même un pacte a été conclu entre nous. Le marquis devait me livrer la nuit prochaine Schloss-Margraff à la condition que je lui prêterais mes chiens et que je le voudrais bien aider à vous courre comme un véritable chevreuil.

— Ah ! fit le jeune Faucon avec accablement, qu'il me haïsse, qu'il me fasse assassiner, qu'il me courre comme une

DIANE DE IANCY 235

bête fauve, soit ! ceci ne déshonore que lui; mais livrer un fort du roi! Vous ne savez donc pas, monsieur, que l'armée française tout entière serait responsable et solidaire d'une pareille félonie?

— Je le sais, monsieur, dit le comte avec un certain embarras, et cependant je me suis laissé aveugler par l'ambition. J'ai vu dans la possession du Schloss-Margraff le premier échelon d'une brillante fortune militaire; et puis il s'agissait de vous de vous dont nos soldats ne prononcent le nom qu'avec terreur, de vous dont les tirailleurs ont semé le deuil dans l'armée entière, et vous comprenez...

23 i DIANE T)K LANCY

L'attitude du comte exprimait le regret et le repentir, — le jeune Faucon en fut louché, il lui tendit cordialement la main et lui dit :

— Ne parlons plus de cela, monsieur, je vous en prie. Mais vous n'accepterez point, n'est-ce pas, les propositions de ce misérable?

— Non, certes, puisque j'ai eu honte et remords de mon action et que je veux, maintenant, punir ce coquin avec ses propres armes.

— Je préférerais croiser le fer avec lui.

— C'est un lâche, il reculera!.

— Croyez-vous, monsieur, que nous

délivrer ainsi de lui serait une action chevaleresque.

— Non pas, mais il est toujours bon de se débarrasser d'une bête veni^e meuse et nuisible. Tenez, il me vient une idée qui conciliera vos scrupules.

Le jeune Faucon attendit que le comte, qui se prit à réfléchir, développât son idée.

— Je connais parfaitement cette forêt, reprit M. d'Ebberstein ; le marquis la connaît aussi bien que moi, j'en ai jugé à sa façon de faire le bois. En le poussant au-delà de cette grotte où nous vous avons surpris, nous le conduirons forcément à un cul de-sac i'or-

mé par des rochers et où il lui sera impossible d'aller plus loin, à moins qu'il ne tente de les escalader, et les chiens ne lui en laisseront point le temps. Il est trop effrayé pour s'y rendre autrement que par la voie ordinaire, et d'ailleurs il est peu probable qu'il ait connaissance d'un raccourci qui conduit au cul-de-sac et par lequel nous gagnerons dix minutes sur lui, si bien qu'il nous y trouvera assis sur les rochers et lui fermant la retraite. Alors nous romprons les chiens, et les chiens rompus nous lui mettrons une épée dans la main. S'il refuse de s'en servir, eh bien...

DIANE DE LANCY 2~n

Le comte s'arrêta et sourit.

— Eh bien? demande Jean avec anxiété.

— Les chiens en feront leur affaire, ce sera la première fois, depuis quelques siècles, que la peine du talion aura été appliquée dans toute sa rigueur.

— Soit, dit Jean avec répugnance.

Pendant ce colloque, le comte et le

jeune Faucon s'étaient assis sur le tronc renversé d'un chêne, tandis que le gros des veneurs demeurait avec la meute à vingt pas en arrière.

Le comte se leva, prit sa trompe, et

leur dit :

— Ça, messieurs, découplez les

chiens, la bête doit avoir gagné du terrain. En chasse.

Et il emboucha sa trompe en sonnant un requêté.

Les chiens bondirent sous la futaie, cherchèrent la voie pendant dix minutes, la reprirent avec ardeur, et donnèrent bientôt d'une façon assez significative pour que le comte dût au jeune Faucon :

— La bête est sur pied de nouveau , allons !

— Messieurs, ajouta-t-il s'adressant aux veneurs, vous allez suivre les chiens pas à pas; quand vous apercevrez l'homme qu'ils chassent, vous

les arrêterez pour le laisser reposer^ puis vous recommencerez jusqu'à ce que vous arriviez avec votre proie à un cul-de-sac de rochers, alors vous attendrez mes ordres.

Ces dispositions prises, le comte fit Un signe au jeune Faucon ; ils quittèrent la brisée et s'enfoncèrent tous deux dans un petit sentier qui conduisait à la plateforme des rochers d'où l'on dominait le cul-de-sac.

Ce lieu avait nom la Souricière, parmi les bûcherons et les veneurs des contrées environnantes.

Le sentier tortueux, embarrassé a chaque pas par des broussailles et des

arbres déracinés couchés en travers , s'élevait graduellement sur une succession de mamelons, de telle sorte qu'on

dominait bien lot, a travers des éclair-

cies, la forêt au milieu de laquelle les chiens exécutaient une merveilleuse et discordante symphonie.

Chaque fois que la chasse débouchait dans une clairière, le comte et son compagnon s'arrêtait, et le premier éprouvait un certain plaisir a voir le marquis harcelé par les chiens, dont les veneurs modéraient savamment l'ardeur et la vitesse, tandis que Jean de Terraz assistait à ce spectacle avec une répugnance visible.

DIANE DE LANCY 24 i

Puis, quand la meute et l'homme étaient rentrés sous le couvert, tous deux continuaient leur chemin.

Cette scène étrange d'un homme couru presque à vue par des chiens se renouvela plusieurs fois pendant le trajet; plusieurs fois les veneurs, qui le voyaient sur le point d'être pris, coupèrent et rompirent la meute ardente.

Alors, dans ces courts intervalles de répit, le marquis se blottissait dans une broussaille, tremblant, éperdu, retenant son haleine, espérant toujours échapper à la meute infernale ; — mais les chiens lâchés de nouveau , arrivaient après quelques tâtonnements, fouillaient la

ikrl DIANE DE LANCY

broussaille, et le marquis, débusqué, était obligé de repartir.

Ce jeu cruel dura pendant une demiheure ; — enfin il atteignit Je cul-de-sac au moment où, parvenant à mettre la meute en défaut, il gagnait cinq minutes sur elle.

Pendant ce temps, le comte et le jeune Faucon étaient parvenus sur la plate-forme.

— Asseyons-nous là, dit M. d'Ebberslein à son compagnon, nous allons voir débûcher la bête. Si les chiens la serrent de trop près, je ferai un signe et on les rompra aussitôt. Sinon nous nous laisserons couler le long de ce tronc de

sapin et nous la prendrons sur ces devants.

Ils se placèrent tous deux au pied d'un arbre qui croissait dans une crevasse des rochers, et attendirent.

Le marquis ne tarda point à arriver seul, profitant de son avance sur la meute; — il était loin de se douter que les deux veneurs l'observaient.

Il s'arrêta quelques secondes pour respirer, examina ensuite le lieu où il se trouvait, s'aperçut que la retraite lui était coupée par cette muraille naturelle, assez difficile à escalader pour que, pendant ce temps, les chiens regagnassent l'avance qu'ils avaient perdue.

'244 DIANE Î)K LANCV

Un sapin gigantesque élevait audessus des rochers son panache sombre, tandis que son pied surgissait de terre.

C'était celui dont le comte avait fait choix pour descendre dans la Souricière.

Ce sapin fut un trait de lumière, une corde de sauvetage pour le marquis, il l'enlaça de ses bras et de ses genoux , meurtrissant et ensanglantant ses mains, achevant ainsi de mettre en lambeaux ses vêtements, déjà déchirés par les broussailles, et, la peur lui donnant des forces, il parvint a se hisser jusqu'à l'extrémité de l'arbre,

sans apercevoir le comte et le jeune Faucon qui le contemplaient immobiles.

En ce moment arrivèrent les chiens qui tombèrent de nouveau a bout de voie, ne pouvant soupçonner la présence du marquis dans les branches touffues du sapin.

Celui-ci songea alors a demeurer tranquille dans sa retraite improvisée;

mais une branche cassa sous lui , ce

bruit attira l'attention d'un vieux limier qui flairait aux portées , et , dans le mouvement qu'il fit pour se rattrapper a une nouvelle branche et ne point rouler dans le cul-de-sac, le marquis se montra.

Les chiens se reprirent alors à hurler de plus belle, les plus vaillants grimpèrent bravement sur un roc en saillie pour se rapprocher de leur proie et s'y tinrent en observation, tandis que les autres cherchaient un sentier praticable pour gagner la plateforme.

— Vous allez voir, dit alors tout bas le comte au jeune Faucon,
— car tous deux assistaient silencieux à cette scène, que le hasard va nous fournir un curieux épisode de vénerie.

Le jeune Faucon sourit. Si dramatique qu'elle pût être, la situation devenait burlesque.

- C'est la première fois, à coup sûr,

depuis la création du monde, depuis que saint Hubert est le plus grand saint du paradis, et la vénération le plus noble des arts, c'est la première fois, dis-je, que la bête de chasse se sera branchée.

Cependant le marquis, tout a l'abri qu'il pût être momentanément de la dent des chiens, voyait, d'un œil éperdu, arriver les veneurs; il croyait le jeune Faucon parmi eux et, péril pour péril, il préférerait encore la mâchoire bordée d'écume des mâtins à la balle de son ennemi.

Il hésita quelques secondes ; puis, espérant encore se sauver, il prit son élan

et du haut du sapin il sauta sur la plateforme.

Ce fut alors seulement qu'il aperçut le comte et le jeune Faucon !

La position du marquis devint plus critique que jamais. .

Les chiens hurlaient en bas des rochers, cherchaient à les escalader et ne devaient point larder à y parvenir, les veneurs arrivaient derrière eux et il avait en face de lui le jeune Faucon qui notait levé et le contemplait avec ce regard froid et assuré d'un homme qui sait bien qu'on ne peut lui échapper.

La retraite lui était coupée de tous côtés; il crut sa dernière heure arrivée.

Le comte alla droit a lui et lui mit la main sur l'épaule :

— Vous êtes un lâche et un traître, lui dit-il; monsieur que voilà, — et il montrait le jeune Faucon, — m'a tout appris durant la course que nous venons de faire, et je rougis d'avoir pu servir un seul instant votre infamie.

Le marquis ne répondit pas, il regardait Jean de Terraz avec cette expression de terreur hébétée qu'a l'oiseau fasciné en face du serpent qui le charme.

— Monsieur, continua le comte avec dédain, d'ordinaire on ne se bat point avec un misérable tel que vous. C'est

lui faire un honneur qu'il ne mérite point; et je trouve que c'est déjà en agir sans façons que de mettre de braves chiens comme ceux qui vous traquent aux trousses d'un gentilhomme qui trahit son roi et son pays.

Le marquis ne sourcilla point. Le jeune Faucon le pétrifiait.

— Cependant, l'homme que vous avez dépouillé, celui dont vous avez mis la tête a prix et dont vous aviez fait le but de cette étrange chasse que vous venez d'essayer à vos dépens, veut bien vous demander raison loyalement et jouer sa vie contre la vôtre. Nous n'avons pas d'épée ici, mais voici votre couteau de

chasse, je vais prêter le mien a votre adversaire et ordonner de coupler les chiens.

Le marquis était immobile et muet, il tremblait de tous ses membres et une sueur glacée perlait sur ses tempes.

Jean de Terraz déboucla son couteau de chasse, le tira du fourreau, le lui jeta aux pieds.

Puis il prit celui que lui tendait le comte et il attendit.

Mais le marquis ne ramassa point son arme, il continuait à regarder le jeune Faucon d'un œil atone, si bien que le comte, qui s'était avancé sur le bord des rochers pour faire rompre les

252 DIANE DK LANCY

chiens, s'arrêta et n'eut point l'ordre.

— Allons! monsieur, dit Jean de Terraz au marquis, dépêchez-vous donc, s'il vous plaît ? j'attends...

Le marquis ne bougea pas.

— Ne vous ai-je pas dit que cet homme était un lâche, dit le comte avec dédain. Laissons faire les chiens, c'est le plus simple et le plus court.

Les chiens montaient en hurlant, l'un d'eux parut sur la plateforme et s'arrêta indécis. Une fois encore la vue de plusieurs personnes, la ou il était naturel de n'en rencontrer qu'une, allait dérouter la meute.

DIANE DE LANCT 253

Mais le marquis coupa court à cette indécision en faisant en avant un brusque mouvement de retraite, mouvement qui étonna si fort le jeune Faucon qu'il se rangea involontairement.

M. de la Saulcière, trouvant le passage libre, reprit sa course, fuyant à la fois les chiens et son ennemi, — et, tandis que la

meute repartait sur ses traces, le comte, éclatant de rire, disait à Jean de Terraz.

— Vous voyez bien que ce faquin a été de mon avis, 11 préfère la dent de mes mâtins à une bonne lame de couteau de chasse; à chacun son goût; je ne vois plus d'inconvénient à ce qu'il

25 ï DIAMS DU LANCY

, Hous amuse pendant dix minutes encore. "Ça, messieurs, un vigoureux bien-aller, et en avant! Il est inutile désormais de rompre les chiens, il faut absolument en finir avec cet homme.

Une fanfare générale accueillit les paroles du comte d'Ebbenstein, puis les veneurs s'élancèrent après les chiens qui serraient de près le marquis, et le laisser-courre recommença.

De l'autre côté des rochers que la meute elles veneurs avaient gravis avec peine, le paysage changeait d'aspect :

La haute futaie disparaissait pour faire place à des taillis de jeune venue, rabougris et couverts de brandes épaisses

et de broussailles qui embarrassaient la marche à chaque pas.

Au-delà de ces taillis, dont le terrain était accidenté, s'étendait ensuite un vaste plateau à peu près dénudé d'arbres, mais chargé d'une herbe haute et drue qui la faisait ressembler de loin à une vaste savane.

Un torrent bornait ce plateau ; —mais il en fallait connaître l'existence pour deviner son voisinage, car des lianes épaisses, des buissons entrelacés à des vignes sauvages , s'étendaient comme une voûte impénétrable d'une de ses rives à l'autre et étouffaient assez bien le bruit de l'eau, roulant à une grande

profondeur sur les cailloux et les rochers , pour que l'oreille indécise se demandât d'où provenaient .ces sons étranges.

Le torrent coupait la ligne extrême du plateau en ligne droite parallèle a l'horizon, de telle sorte qu'à moins de faire un détour énorme il était impossible d'aller plus loin.

C'était pour cela que le comte avait défendu de rompre les chiens désormais, espérant que le marquis, a bout de forces et hors d'haleine, se ferait prendre dans les herbes en débouchant du bois.

Mais ce dernier semblait puiser dans sa terreur une vigueur et une souplesse

DIANE DE LANCY 257

de jarret nouvelles. Sa haute taille, ses longues jambes, le favorisait dans les taillis, et lui donnaient un avantage marqué sur les chiens que les broussailles arrêtaient sans cesse.

Ses vêtements en lambeaux s'en allaient pièce à pièce accrochés aux buissons, peu lui importait ! il courait deminu, il courait sans relâche, et les veneurs étonnés, en le suivant du regard, se demandaient si, en route, il n'avait pas fait quelque pacte mystérieux avec le diable, lequel allait, certainement, le tirer de ce pas dangereux.

— Je n'aurais jamais cru? murmura le comte en riant, qu'un homme fût un

2)^ DIANE DI< LANCY

animal aussi difficile a prendre. Le voilà hors des taillis, il disparaît dans les hautes herbes, et, si les chiens ne l'arrêtent, il ira

tomber dans le torrent.

— Cela sera une chasse manquée, grommela piteusement un veneur.

— Vous pouvez être assurés cependant qu'il n'en reviendra pas. Le saut sera bon et les rochers qui sont en bas ont des arêtes aiguës qui ne forment que médiocrement le bourrelet.

— J'aime encore mieux cette fin pour lui, dit le jeune Faucon, que de le voir dévorer vivant.

Les chiens, cependant, hurlaient que c'était merveille; on ne les voyait plus,

car l'herbe était haute; mais on apercevait sur cette plaiue verte une ondulation qui se prolongeait en ligne droite et ressemblait a ce sillon que les boas et les constrictors creusent dans les vastes prairies d'Amérique. De temps en temps, en un endroit où l'herbe était plus courte, on voyait reparaître le marquis bondissant avec l'agilité d'un cerf; puis l'herbe croissait de nouveau et on n'entendait plus que la voix criarde de la meute, également hors d'haleine.

Les veneurs suivaient de loin et, à mesure qu'on approchait du torrent, son fracas sourd étouffait peu a peu les autres bruits, notes du cor et aboiements

âOO DUNE DE LANCY

des chiens ; mais soudain un cri strident, le cri d'effroi suprême d'un homme sous les pieds duquel la terre vient a manquer, retentit et domina tout.

Le marquis venait de poser le pied sur les broussailles qui masquaient le torrent; les broussailles s'étaient ouvertes sous lui, puis s'étaient refermées et il avait roulé au fond de l'abîme.

— Le saut est fait ! dit froidement le comte prêtant l'oreille aux chiens qui, plus prudents, hurlaient au bord du précipice.

— On ne sonnera pas l'hallali? murmurèrent plusieurs veneurs.

— Pourquoi cela ? dit le comte, la bête

n'est-elle pas prise, bien qu'heureusement la curée manque à la fête?

Devisant ainsi, ils arrivèrent à la le- \redu gouffre et trouvèrent sans peine l'endroit où le marquis avait disparu.

Quelques parcelles de son pourpoint adhéraient encore aux buissons, et des tiges brisées en plusieurs endroits témoignaient du passage d'un objet volumineux et lourd.

— Pensez-vous qu'il soit mort? demanda le jeune Faucon avec émotion; car, si habitué qu'il fût à des scènes de ce genre, le brave gentilhomme ne pouvait se défendre d'un certain remords en songeant que l'homme qui venait de

2G2 DIANE DE IANCY

périr était le mari de celle qu'il aimait.

— Écoutez plutôt, répondit le comte.

Le torrent grondait avec un bruit

uniforme sur son lit de rochers ; mais aucune plainte humaine ne s'exhalait du fond de l'abîme.

Jean de Terraz détourna la tête :

— Que Dieu fasse paix à son âme, murmura-t-il.

— Allons, dit à son tour le comte, il faut avouer que vous avez de la sensibilité a foison, mon gentilhomme. Vous pouvez être assuré que ce coquin aurait sonné l'hallali a pleins poumons s'il n'eût pris votre place. Il mérite les honneurs funèbres, je vais les lui rendre.

Lecomte emboucha sa trompe et sonna la mort ; la trompe des autres veneurs lit chorus.

Seul, le jeune Faucon demeura silencieux et recueilli, a l'écart, comme un homme qui craint d'avoir commis une mauvaise action.

Enfin il s'approcha du comte :

— Monsieur, lui dit-il, je fais un appel à votre loyauté. |

— Parlez, monsieur.

— Témoignerez-vous que je ne vous ai suivi qu'avec répugnance?

— Je suis prêt a le certifier.

— Et que j'ai voulu me battre loyalement avec M. de la Saulcière.

— Certainement.

— Si j'avais besoin que vous le répétiez...

— A qui , interrompit le comte en riant, à sa veuve?

— Oui, monsieur,

— Oh ! de grand cœur, d'autant que, je le comprends, votre situation devient délicate.

Jean se tut.

— On ne peut trop épouser la femme dont on a tué le mari, continua le comte, je comprends cela à merveille. Mais, rassurez-vous, la mort du marquis ne peut, en conscience, vous être imputée; et il est même fort heureux que ce duel,

que vous demandiez, n'ait eu aucune suite. Vous voyez que j'ai fait vos affaires à merveille.

— Eh bien ! monsieur, dit Jean de Terraz, venez, en ce cas, jusqu'au couvent et veuillez...

— Soyez tranquille, monsieur, la

marquise n'aura aucune raison valable,

après que j'aurai causé avec elle, pour

vous refuser sa main. Je suis prêt à vous accompagner.

Lecomie rejeta sa trompe et se tourna

vers les veneurs.

— Messieurs, leur dit-il, vous pouvez retourner au camp, je n'ai plus besoin de vous, et je vous rejoindrai ce soir ou

demain. — Venez, mon gentilhomme.

11 salua de la main, et partit avec le jeune Faucon, prenant la route du couvent.

La blessure de la marquise était heureusement sans gravité.

Entourée de soins, pansée par les mains délicates de ses compagnes de réclusion, la jeune femme n'avait point

c2()8 DIANE DE L\NCY

tardé a revenir de son évanouissement.

Elle demanda alors des explications sur ce qui s'était passé, et joignit les mains en signe de reconnaissance lorsqu'elle apprit qu'i/ était sauvé.

Les nonnes avaient vu fuir le marquis, les chiens le harceler, les veneurs exciter leur zèle a son de trompe, le jeune Faucon suivre la chasse ainsi déroutée... C'était tout cequ'on savait.

Plusieurs heures s'écoulèrent, pour la marquise, dans une anxiété facile a comprendre. Si odieux que lui fût le misérable dont elle portait le nom, elle ne pouvait songer sans frissonner au sort qui l'attendait, et l'issue de cette

DIANE DE LAXCi c2oi)

nouvelle chasse ne pouvait être douteuse.

Le jardinier du couvent, envoyé a la découverte, perdit les traces des veneurs et revint sans nouvelles. — Enfin, le comte et le jeune Faucon arrivèrent.

Le comte jugea prudent d'entrer seul dans la chambre de la marquise.

— Madame, lui dit-il, le gentilhomme que vous aimez est sain et sauf.

— Et lui ? demanda-t-elle.

Le comte baissa la voix.

— La terre est purgée, murmura-t-il, vous êtes veuve.

La marquise inclina la tête et le rouge de la pudeur monta à son front.

270 DIANE DE LAXCY

— Mon Dieu, dit-elle, je suis la plus malheureuse des femmes.

— Rassurez-vous, madame...

La marquise releva la tête et respira.

— Le marquis, poursuivit M.d'Ebberstein, est tombé dans un précipice où il s'est tué. Le colonel rouge n'est pour rien dans ce trépas.

• — Dites-vous vrai, monsieur?

— Sur mon honneur.

— Alors, expliquez-moi... dites-moi...

Le comte raconta succinctement à la

marquise les événements de la nuit et de la matinée, la conduite odieuse de M. de la Saulcière et la générosité de son rival; —et, lorsqu'il eut terminé,

tandis que la jeune femme, cédant à une violente émotion , fondait en larmes, il ouvrit la porte et appela le jeune Faucon qui attendait, le cœur rempli d'anxiété, l'issue de cet entretien qu'il avait provoqué lui-même.

Jean entra le front baissé, dans l'attitude d'un coupable qui implore sa grâce.

La marquise lui tendit la main sans proférer un mot, il y mit un baiser et s'agenouilla.

Alors, le comte d'Ebberstein reprit la parole.

— Madame la marquise, dit-il, vous pouvez retourner en France pour y

finir votre deuil, j'ai une escorte a vos ordres. Quant a M. de Terraz...

Jean leva la tête et regarda le comte.

— Quant a vous, mon cher ami, dit ce dernier avec enjouement, comme il n'est point convenable que vous accompagniez une veuve en grand deuil, vous me rendrez votre épée, je vous fais mon prisonnier. Je viens de faire mon devoir d'ami — notre amitié, il est vrai, est de fraîche date, mais elle repose sur l'estime que j'ai pour vous et vous pouvez y compter; — souffrez, maintenant, que je fasse mon devoir d'officier. Je ne puis pas, comme gentilhonimeau service

de l'empereur, laisser le colonel rouge en liberté. Mais, rassurez-vous, la captivité vous sera douce chez moi , ajouta le comte en souriant ; j'ai du vieux, vin en mon manoir d'Ebberstein, et de vaillants chiens qui coiffent le sanglier a ravir. Nous mènerons

joyeuse vie durant les entr'actes de la guerre qui, je le crois, touche à son terme ; quand on ne se battra pas, nous boirons et chasserons ; quand on se battra, vous boirez et chasserez seul. Ceci durera, acheva le comte, jusqu'à l'époque où le deuil de madame sera fini; alors, seulement, je vous échangerai contre quelque prisonnier allemand de distinction, et vous relour-

nerez en France restaurer votre manoir où j'espère bien vous rendre visite, un jour ou l'autre, lorsque la paix sera définitivement conclue !

Mars s'en allait au souffle des dernières bises aiguës de l'hiver j'avril venait de naître, précédé par un beau soleil de printemps. Les premiers bourgeons poussaient aux tiges des arbres

w27(i DIANE DE LANCY

dans les prés jaunis commençaient à poindre le perce-neige et les primevères; — les Alpes se dépouillaient, peu à peu, de leur manteau blanc, et, dans la vallée de l'Isère, les moulins, qui s'étaient tus tout l'hiver, se reprenaient à dire leur uniforme et monotone chanson.

À cette place même où s'élevait jadis le Virol, une maison blanche et coquette, un petit castel svelte et gracieux, avait surgi comme sous la baguette féconde d'une fée. Un beau jardin l'entourait, une terrasse chargée d'arbustes rares décrivait une ellipse de ses tourelles du nord à celles du midi. Ce n'était plus un manoir, ce n'était pas non

plus la maison d'un bourgeois ou d'un juge au parlement, mais quelque chose d'élégant et de joli, qui ressemblait à cette habita-

tion moderne qu'on devait deux siècles plus tard , nommer une villa des champs.

Or. ce soir-là, caria journée tirait à sa (in, — ce soir-la, disons-nous, l'air était si tiède et si doux, le soleil couchant était si radieux et si beau que les fenêtres du petit castel étaient grandes ouvertes, et que, sur la terrasse, une femme vêtue de ces habits de couleur demi-sombre qui annoncent un deuil a son déclin se promenait, tête nue, au bras d'un gentilhomme mis avec cette

rigoureuse élégance qui sent un courtisan de bonne souche.

— Marquise, disait-il, quel âge avezvous?

— Vingt-cinq ans, chevalier.

— Déjà !

— Hélas!

— Vous n'en portez pas dix-huit.

— Il y en a sept que vous me répétez la même chose.

— Et depuis quand êtes-vous veuve?

— Il y aura un an demain.

— Ah! soupira le gentilhomme qui n'était autre que le chevalier de Ralsens que nous avons entrevu dans la pre-

mière partie de cette histoire. Ce pauvre marquis ! quel âge avait-il bien ?

— Quarante-sept ans.

— Il est mort tristement, d'une chute faite a la chasse, dans un torrent, je crois, et on n'a jamais pu retrouver son corps, rn'avez-vous dit?

— C'est vrai.

— Vous quitterez donc le deuil demain ? reprit M. de Ralsens après une minute de rêverie.

— Oui, chevalier.

— Demain est bien loin, marquise.

— Quelle plaisanterie!

— Du tout, je sais ce que je dis.

— Le pourrais-je apprendre?

— Au fait! dit le chevalier et comme se parlant a lui-même, nous sommes à la campagne et non à la ville. La campagne implique un certain négligé des cérémonies et des convenances banales, je vais prendre une avance de douze heures.

— Savez-vous que vous m'effrayez,
chevalier?

— - Attendez, marquise. Vous avez vingt-cinq ans, dites-vous?

— Révolus, chevalier.

— Vous êtes bien jeune, marquise.

— Vous êtes flatteur, chevalier.

— Du tout. A vingt-cinq ana, un**

veuve dont le deuil est expiré ne peut vivre a la campagne toujours...

— Elle peut y passer l'été...

— D'accord, mais l'hiver...

— L'hiver elle habitera Paris ou Versailles.

— C'était la que je voulais vous amener.

— Ah ! Eh bien ?

— Or, une femme de vingt-cinq ans, veuve et belle comme vous l'êtes, ma chère marquise...

— Merci, chevalier.

— Fait un pont d'or à la médisance.

— Et puis? dit la marquise.

— Les abbés qui courent \eê ruelleg

282 BTANE DE LANCY

et les pages qui n'en bougent jasant soir et matin.

— Vous croyez ?

— La Maintenon en parle au roi...

— En vérité !

— Le roi en parle a ses ministres.

— Grand Dieu!

— Jusqu'au confesseur de Sa Majesté tout le monde en est instruit.

— Que de tapage pour une pauvre veuve !

— Tout autant, marquise.

— Et que faire pour arrêter tant de langues étourdies.

— Dame! fit humblement le cheva-

lier, puisque vous me demandez un remède...

— C'est que je reconnais effectivement le mal. Parlez, chevalier.

— Vous l'exigez ?

— Très certainement.

— Dans un cas pareil, marquise, on se remarie.

La marquise ne répondit pas , mais elle attacha sur le chevalier ce regard clair, perçant, rempli d'une coquetterie investigatrice particulier a la femme qui voit poindre une déclaration dans le langage entortillé et confit d'humilité d'un soupirant quelconque.

— Vous savez, marquise, reprit le chevalier, que je suis votre cousin.

— Éloigné, chevalier.

— Soit, mais je le suis.

— Je m'en trouve ravie, chevalier.

— J'ai trente-cinq ans environ.

— Pas davantage? demanda madame de la Saulcière ; car c'était bien elle que nous retrouvons en Dauphiné.

— Méchante ! ... je suis assez riche.

— Tant mieux, chevalier.

— Bien en cour...

— Je le sais ; le roi ne vous refuse rien.

— Je suis de bonne noblesse.

— Autant que moi, puisque nous sommes un peu cousins.

— Je vous ai chaperonnée durant votre deuil.

— C'est un bon office dont je vous suis très reconnaissante.

— Et vous connaissez certain proverbe...

— Lequel? il y en a tant...

— Toute peine...

— Mérite salaire, n'est-ce pas?

— Précisément, marquise.

— Eh bien ! demandez votre salaire, s'il est dans la mesure des récompenses honnêtes...

%S(j DIANE DE LANCY

— Me donneriez -vous bien une de ces mains blanches ?

— Toutes deux a baiser si cela vous peut plaire.

— Non pas, une seule.

— Impossible, chevalier.

Le chevalier s'était mis à genoux. A ce dernier mot il se leva stupéfait et regarda la marquise.

— Vous voulez donc rester veuve ?

— Ai-je dit cela?

— Dame î puisque...

— Existe-t-il un arrêt du Parlement ou un édit royal qui me force a vous épouser, chevalier, dans le cas où il me plairait de me remarier?

— Non, certes, marquise; mais cependant...

Le chevalier s'arrêta.

— Je vous écoute, dit madame de la Saulcière avec calme.

— Voyons, entre nous, suis-je à dédaigner.

Et le chevalier retroussa sa moustache et se cambra pour faire valoir toute l'élégance de sa tournure.

— Dieu me garde d'y penser!

— Et voyez-vous autour de vous gentilhomme plus convenable de tous points que celui qui est a vos pieds ?

Le chevalier mit de nouveau un genou en terre.

La marquise se prit à rire :

— Je sais bien, mon cher chevalier, dit-elle, que ne vous point épouser est folie de ma part...

«— Je le crois, marquise.

— D'autant que vous êtes mon plus ancien adorateur, vous souvenez-vous?

— Il y a dix ans que je vous aime!

— C'est trop, cette pensée me vieillit et me ferait pousser des cheveux blancs.

— Mais vous en aimez donc un autre?

— Peut-être...

— Ah ! fit le chevalier suffoqué.

Puis il reprit d'un ton léger :

— Conte-moi donc l'histoire de cet amour...

— Chevalier, dit la marquise en souriant, vous voyez bien que vous ne m'aimez pas, puisque vous demandez un pareil récit .

— Je suis philosophe, marquise.

— Alors donnez-moi votre bras et rentrons. L'air du soir est frais, allons-nous asseoir au salon.

Le chevalier offrit son bras avec la galanterie d'un homme qui se résigne de bonne grâce à être sacrifié, et ils allèrent s'installer tous deux sur un sofa dans un salon coquet qui ouvrait sur la vallée et d'où l'on apercevait à une lieue au nord les tours grises et les créneaux du vieux Nid de Faucons.

2!)o DIANE DE LAXCY

La marquise rappela alors au chevalier les événements accomplis au Virol et au manoir de la montagne, puis ce qui s'était passé en Allemagne, le projet de trahison de son mari, sa conduite abominable, et enfin sa mort tragique, sur laquelle, jusque-là, elle avait gardé une sérieuse réserve .

Le chevalier de Ralsens résumait, a cette époque, un type chevaleresque et léger effacé de nos jours. 11 se passionnait aisément; — les belles actions, les faits héroïques le séduisaient, les lâchetés excitaient son indignation.

Quand la marquise eut terminé son récit, il s'écria :

DIANE DE LAXCY 291

— Savez-vous bien que ce la Saulcière était un misérable ?

— Hélas ! soupira la marquise.

— Et qu'il est fort malheureux qu'il soit mort ainsi?

Madame de la Saulcière le regarda étonnée.

— Pourquoi? fit-elle.

— Parce qu'il méritait d'être roué en place de Grève, par arrêt du parlement et d'un conseil de guerre.

La marquise baissa la tête.-

— Et, continua le marquis, vous épouserez le jeune Faucon ?

— Oui, à son retour.

— Et quand reviendra-t-il ?

— Je l'attends, dit-elle simplement.

— Ce mot est vague.

— Non pas; je l'attends ce soir.

— Ouf ! murmura le chevalier, voici qui est réellement terrible, j'aurais voulu avoir au moins le temps de me consoler.

— Vous l'êtes, ce me semble.

Le chevalier poussa un gros soupir, et puis il n'y songea plus et passa à un autre ordre d'idées.

— En sorte, dit-il, que, par ce mariage, vous rendrez aux Faucons leur héritage.

— Si, toutefois, le roi le permet.

DIANE DE LANCY 215

— Ah ! diable ! il le pourrait bien refuser.

— Aussi ai-je compté sur votre crédit, chevalier.

— Cornes Td'élan ! grommela M. de Ralsens, vous en usez sans façon, marquise. Oubliez-vous que je vous aime?

— Non, et je compte sur votre amitié.

— Pour faire mon rival heureux et riche! bien obligé... Allons, soit! car vous m'avez ensorcelé à ce point que je suis capable d'assister à vos noces.

— J'y compte, chevalier.

— Voici qui est trop fort, marquise, vous vous moquez»»,

21)4 DUNE DE LANCY

— Du tout, et j'ai même, encore, une •mission de confiance à vous donner.

— Voyons ?

— Êtes-vous jamais allé au Nid de Faucons ?

— Oui, j'y ai couché le jour de l'incendie du Virol.

— Alors vous en connaissez la route?

— Parfaitement.

— Y retourneriez-vous sans répugnance?

— Pensez-vous que je n'y coure point risque d'être assassiné ?

— Oh ! chevalier, si...

— Alors, j'y vais, et devine d'avance le but de mon voyage.

— Peut-être...

— Je vais m'y enquérir du retour de votre fiancé.

— Précisément.

— Et vous l'amener, s'il esl par hasard arrivé.

— Vous parlez d'or, chevalier.

— Sang-Dieu ! marquise, avouez que je suis l'homme le plus comblant de France et de Navarre.

— Je l'avoue.

- Le cousin le plus commode.
- J'en conviens.
- L'amoureux le moins gênant...
- Bah! vous ne m'aimez point.
- Cordieu ! si.
- Eh bien...

La marquise s'arrêta et sourit.

— Qu'est-ce encore ? demanda le chevalier d'un ton piteux.

— Si M. de Terraz n'est point arrivé...

— Après?

— S'il ne revient pas...

— Vous m'épouserez, je suppose.

— Comme vous le dites.

— Très bien, je serais le pis aller, ce qu'on nomme... un en-cas.
Merci, chère marquise.

Et le chevalier se leva, boutonna son pourpoint, prit sa cravache et étendit la main vers le gland de soie d'une sonnette.

DIANE DE LANGY 297

— Sellez-moi un cheval ! dit-il au laquais qui se présenta, et placez des pistolets dans mes fontes.

Dix minutes après, le chevalier était en selle et galoppait vers le Nid do Faucons en se disant :

— Cette damnée marquise me fait tourner la tête, et j'aurais eu la une charmante femme... Ah !

Mais, après ce dernier soupir, le chevalier ajouta philosophiquement :

— Après tout, mieux vaut, peut-être, que ce bélièvre de Faucon me remplace ! je me souviens d'un proverbe espagnol qui renferme une pensée fort sage et dont la profondeur est incalculable

« Le mariage est un sac rempli de couleuvres où, par hasard, il se trouve une anguille ; le tout est de mettre la main dessus. » La marquise, toute rose, toute ingénue qu'elle est, serait-elle l'anguille? Grave question qu'un autre résoudra pour moi.

Et, pour achever de se consoler, M. de Ralsens termina son monologue par cette réflexion venimeuse :

— Le défunt marquis était chasseur, le jeune Faucon est chasseur... Délionsnous de ces femmes dont les maris courent la futaie et les taillis, — il y a encore la-dessus un proverbe mal sonnant qu'il est inutile que je me répète.

Si quelque chasseur n'écoutait dans le taillis voisin, il en prendrait la mouche, ni plus ni moins qu'un Bredouille à qui on fait manger du renard en guise de lièvre.

Tandis que le chevalier se dirigeait vers le Nid de Faucons, deux braconniers sortaient de ce bois de la plaine qu'on nommait les Blaques.

— Maître Gérard, disait l'un, savez-

vous que voici bientôt quatre ans que le jeune Faucon a quitté le Nid et a pris sa volée.

— Je le sais, Petit-Jacques; mais ce soir il y aura du nouveau a la veillée du manoir.

— Êtes -vous sûr qu'il arrivera ce soir?

— Dame! le Veneur-Rouge ne nous a-l-il pas dit ce matin, en nous montrant une lettre qu'un soldat a apportée de Grenoble :
— Enfants, allez donc fouiller un peu les Blaques avec Médor et Vénus, et tachez de camper une bonne balle dans le massacre de quel-

que vieux daim; car, ce soir, a la table du manoir, il y aura un convive de plus.

— C'est vrai, maître Gérard; mais, tenez, le cœur me bat si fort en songeant que nous allons le revoir enfin, le cœur me bat si fort, que j'ai peur...

— Peur de quoi, petiot ?

— Si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain; dans dans tous les cas, répondit le lueur d'ours avec calme, puisque la guerre est finie et que les prisonniers sont rendus, il est tout simple que le jeune Faucon revienne embrasser son vieux père et ses Faucons.

504 DUNE DE LANCT

— Et quelqu'un encore, avec.

— Que veux-tu dire ?

— Suffit! je m'entends, maître Gérard. Vous savez bien, la marquise?

— Madame de la Saulcière?

— Précisément.

— Elle vaut mieux que le damné marquis. Elle ne nous fait pas assassiner, elle, et, depuis qu'elle est revenue, il se tue chez elle autant de gibier que lorsqu'elle n'y était pas.

— Eh bien! quand le jeune Faucon sera revenu, il s'en tuera bien plus encore, et les Faucons de la montagne

feront la paix avec les gens de la plaine.

— Hein? fit Gérard stupéfait.

— Car le jeune Faucon épousera la marquise.

Le brave tueur d'ours fit un soubresaut en arrière et faillit tomber dans l'Isère, qu'il côtoyait avec Petit- Jacques pour retrouver, dans les ajoncs, la barque de ce dernier; mais il n'eut pas le temps de demander une explication, car un homme apparut sur la rive opposée et appela :

— Hé! braves gens, pourriez-vous me passer?

— Sans doute, répondit le tueur d'ours.

iv 20

— Voilà une voix qui ne m'est point inconnue, murmura Petit-Jacques. Où diable ai-je pu l'entendre ?

Aux lueurs mourantes du crépuscule ils examinèrent tous deux l'étranger, tout en poussant la barque vers lui.

C'était un homme d'environ cinquante ans, le visage couvert d'une barbe épaisse, son feutre rabattu sur ses yeux, un fusil en bandoulière et tenant en laisse un superbe chien de chasse.

— Suis-je loin du Virol?

— Le Virol, mon gentilhomme, répondit Gérard d'un ton narquois, le

Virol n'existe plus, les Faucons l'ont brûlé.

— Ah! dit l'étranger; mais où demeure donc madame de la Saulcière?

— Dans un château qu'elle a fait bâtir sur la place même.

— Très bien. Et savez-vous si elle y est, à cette heure?

— Oui, certes.

s — À merveille !

— Êtes-vous un de ses parents? demanda Petit-Jacques avec défiance.

— Pas précisément, répondit le nouveau venu avec un accent railleur; mais j'ai beaucoup connu feu le marquis son mari, et je la viens visiter.

508 DiANT. ni: laNCI

Petit-Jacques lut pris d'une sérieuse envie de pousser l'inconnu à l'eau; mais celui-ci ne lui en laissa point le temps, et, d'un bond agile, il sauta sur la rive droite de l'Isère en jetant une pièce d'or dans la barque.

— Merci et bonsoir! dit-il.

— C'est drôle, murmura Petit-Jacques, j'ai entendu cette voix-la quelque part.

— Et moi aussi, dit Gérard pensif.

— Il me semble, reprit Petit-Jacques ému, que cet homme apporte un malheur avec lui.

— Ma loi! répondit le tueur d'ours, puisque c'est un ami du marquis, bien certainement il ne vaut pas cher; si je

lui campais une baïle. Et il épaula sa carabine, ajusta rincounu déjà loin et fit feu. La balle siffla, mais l'inconnu ne tomba point et continua sa route en poussant un éclat de rire.

— Il paraît, leur cria-t-il, que les Faucons vieillissent, ils n'ont plus le coup d'oeil aussi juste!

Pendant que Gérard le tueur d'ours et Petit-Jacques regagnaient le Nid de Faucons en maugréant d'avoir manqué leur coup, une scène d'une nature différente, mais non moins dramatique, se jouait au petit castel bâti sur l'emplacement du Virol.

Après le départ du chevalier de Rai-*

sens, la marquise s'était enfermée chez elle, au coin du feu, disant qu'elle désirait être seule.

La belle marquise attachait sur la pendule de la cheminée un regard impatient, qui disait éloquemment son anxiété; l'heure lui semblait couler avec une désespérante lenteur et elle comptait les minutes qui s'étaient évanouies depuis que son galant cousin était parti pour le Nid de Faucons.

Elle posa enfin son menton sur ses mains, s'accouda a son guéridon et se dit avec rêverie :

— J'ai été folle d'envoyer le chevalier au manoir de la montagne, cl il est

plus que probable que Jean, arrivant par Grenoble entrera par ici avant d'aller au Nid de Faucons. 11 m'aime tant!

Elle se prit a sourire, la charmante créature, et une joie indicible brilla dans ses yeux à ce dernier mot. La plus grande volupté de la femme est celle qu'elle éprouve en songeant qu'il y a au monde un homme qui l'aime de toutes les puissances de son àme.

Après quelques minutes de rêverie elle se leva, s'approcha de la croisée et interrogea du regard le sillon blanc de la route. La route était déserte du côté du Nid de Faucons; mais, par une

311 DIANE DE LANGY

échappée de vue ménagée entre deux corps de logis , dans la direction de Grenoble, elle aperçut, a une assez grande distance, un cavalier qui arrivait au galop.

La marquise chancela. Ce pouvait, ce devait être lui!

Elle appuya sa main sur son cœur, qui battait a rompre, et se laissa tomber sur un siège placé a sa portée.

À mesure que le cavalier approchait, il lui semblait reconnaître la taille svelte et haute du jeune Faucon et, lorsqu'enfin le cheval s'arrêta, ruisselant de sueur et d'écume, devant la grille fermée du petit castel, la jeune

femme poussa un cri : c'était bien lui.

Vainement madame de la Saulcière essaya-t-elle de se lever, de faire un pas et d'aller à la rencontre de celui qu'elle avait attendu, ses forces la trahirent, elle demeura clouée à sa place et ce ne fut que lorsque la porte s'ouvrit et livra passage à Jean de Tierraz qu'elle put, en proférant un nouveau cri de joie, s'élancer jusqu'à lui- et se jeter dans ses bras :

— Ah! murmura-t-elle, enfin !

Les quelques minutes qui s'écoulèrent pour les deux amantes furent délicieuses ; leur muette étreinte fut plus éloquente que des paroles»

Ils s'assirent tous deux devant le
foyer, sur une chaise longue, et alors
ils purent parler et s'entretenir de leur
bonheur futur.

— Mon deuil est fini, dit la marquise, nous pouvons désormais nous aimer sans crime, n'est-ce pas, Jean?

Elle serra! ses mains en parlant ainsi.

— Oui, répondit Jean, et mon père ne s'opposera point à notre union.

— Je vous rendrai ainsi vos biens de la plaine, les gens de la vallée feront leur paix avec les Faucons, reprit la marquise en souriant, et les veneurs rouges redeviendront les seigneurs su-

zerains de la plaine et de la montagne, mon beau gentilhomme.

— Que vous êtes belle! madame, murmura Jean la contemplant avec extase.

— Je ne sais si je suis belle, mais je vous aime.

— Je le sais, et votre amour seul m'a soutenu.

— Vous avez bien souffert, mon pauvre ami, pendant ces deux années de captivité, n'est-ce pas?

— La captivité m'était douce, mais l'absence est si cruelle! l'amitié du comte d'Ebberstein pouvait-elle me faire oublier que j'étais loin de vous ?

o\G DIANE DE LANÇY

— Et votre père, il faut l'aller voir au plus vite, Jean.

— J'y cours, mais donnez-moi quelques minutes encore.

— Il est bien vieux, votre père ; ainsi ne soyons point égoïstes, séparons-nous pour quelques heures , demain nous nous reverrons.

Mais au moment où la marquise achevait ces mots, la porte s'ouvrit et un laquais entra tout effaré.

— Madame, dit-il, le château est cerné.

— Cerné, fit la marquise avec effroi, et par qui?

— Par une compagnie d'archers*

DIANE DU LANGt T>17

Jean se leva vivement :

— Que signifie cela? s'écria-t-il.

— Cela signifie, fit une voix railleuse du seuil de la porte, que le gouverneur du Dauphiné veut bien prêter mainforte a un honnête gentilhomme qui poursuit son meurtrier et vient réclamer sa femme.

Un homme entra a ces mots, rejeta en arrière le manteau qui l'enveloppait, et arracha un cri de stupeur à la marquise.

C'était M. de la Saulcière qui paraissait sortir de sa tombe.

A cette vue Jean de Terraz recula, pâle et anéanti, et ses genoux ployèrent;

518 DIAM, IM' LANC1

les mille superstitions de son enfance lui revinrent en mémoire, il lui sembla que le marquis n'avait jamais été si grand et si blême, et il crut fermement, pendant quelques minutes, que c'était le fantôme du marquis et non le marquis lui-même qui apparaissait ainsi au seuil de son bonheur futur pour le troubler et le détruire par avance.

Cette terreur dont le jeune Faucon ne put se rendre maître aussitôt n'échappa point a M. de la Saulcière, et son audace s'accrut aussitôt de l'effroi de son adversaire Le marquis n'était brave qu'avec les gens qui avaient peur.

— Ah! ah! lit-il en ricanant, il paraît

qu'on ne m'attendait' point ici? Bonsoir, marquise, comment se porte votre ra-

vissant visage?

Et il mit un baiser glacé sur la main de sa femme qui reculait toujours comme devant une mort certaine.

— Vous êtes en deuil, marquise, reprit M. de la Saulcière avec dédain , est-ce le deuil de mon honneur ou de moi-même que vous portez? L'un et l'autre peut-être ; car je suis mort, bien mort... et voilà votre amant et mon meurtrier!

Le marquis devenait tout à fait brave a mesure que croissait le superstitieux effroi du jeune Faucon ; aussi étendit-il,

T>20 DIANE T)K LANCT

en prononçant ces derniers mots, son doigt vers Jean de Terraz avec un geste solennel ; — puis, comme la pâleur du jeune homme augmentait à ce geste, il poursuivit de sa voix railleuse :

— Mais vous le voyez, marquise, Dieu permet quelquefois aux morts de quitter leur dernière demeure, de revenir parmi les vivants, a la seule fin de consoler ceux qui pleurent et d'inquiéter ceux qui se réjouissent de leur trépas. Je ne sais pas, je n'ose pas croire que vous ayez pu ressentir une grande joie de ma mort; mais, à coup sûr, monsieur que voilà n'a pu s'en affliger,

DIANE DÉ LANCY 32 i

car il arrivait ici dans le but de vous offrir sa main.

A ces paroles ironiques, le marquis se tourna vers Jean :

— N'est-ce pas, monsieur? lui dit-il.

Jean ne répondit pas, il était pétrifié.

— Savez-vous , très cher, reprit le

marquis s'adressant toujours au jeune
Faucon ; savez-vous que le jour de ma
mort vous avez fait une belle chasse ?
Tudieu , monsieur , quel lancer ! vos
damnés mâtins avaient une belle voix,
une voix admirable d'ensemble, et,
bien qu'ils fussent un peu lents , ils
m'auraient attrappé une heure plus tôt
si vous n'aviez eu la précaution de les îv 21

ZÏ1 DIANE DE LANC\

rompre de temps a autre pour faire durer le plaisir. Ah! les
belles fiau-* cailles que vous avez eues la , mes jeunes tourte-
reaux, et qu'il fait bon , monsieur le Faucon, courre le mari dont
on veut épouser la veuve... A quand la messe nuptiale? est-ce de-
main que les gens de la plaine donneront la main aux Faucons de
la montagne, et quelle résidence choisirez -vous, mes beaux châ-
telains, pour gouverner a l'aise vos nombreux vassaux ? vous irez
vous percher au vieux manoir, morne et solitaire en sa gorge
aride, ou bien, pensant que l'heure des lûtes héroïques est pas-
sée, demeurerez-vous dans la plaine,

sous le toit tout neuf du moderne et joli castel?...

Le marquis parlait au milieu d'un silence de mort, le jeune
Faucon commençait à douter de sa propre existence et madame

de la Saulcière se demandait si mieux ne vaudrait pas, pour elle, courir à la croisée ouverte et se précipiter sur le pavé de la cour.

— Ah ça! interrompit-il, vous êtes muets tous deux, comme je devrais l'être, moi qui ne suis plus de ce monde. Ça, belle dame, déliez votre langue et répondez moi, et vous, mon jeune veneur, ne reculez donc point comme Satan à la vue d'un bénitier de

T>2i DIANE DK LAXCY

paroisse... Vous vous taisez toujours, eh bien ! je vais avoir recours aux grands moyens.

Le marquis s'élança vers une sonnette et la secoua violemment.

— Faites monter le capitaine et ses hommes! dit- il au valet qui se présenta.

Pendant ce temps tout un monde de pensées diverses s'était heurté dans le cerveau ébranlé du jeune Faucon, et de ce chaos était ressortie, claire, nette, précise, celte conviction : l'homme qu'il avait devant lui était bien le marquis en chair et en os et non son ombre. Le marquis avait survécu à sa chute.

Lorsque Jean de Terraz se fut dit

cela, il releva son front, son courage lui revint, un sourire dédaigneux à l'adresse de la jactance railleuse de M. de la Saulcière glissa sur ses lèvres, et peut-être eût-il, d'un seul mot, jeté bas l'audace de ce dernier, si, à cette pensée première que le marquis n'était pas mort, une autre n'eût succédé soudain : si le marquis vivait, madame de la Saulcière était perdue pour Jui, adieu à toujours son bonheur et ses rêves!

M. de la Saulcière, que le silence du jeune Faucon avait singulièrement enhardi, ne se douta point, tandis qu'il raillait, que son adversaire, emporté par un premier mouvement de fureur,

songeait à lui casser la tête avec l'un des pistolets qu'il portait à sa ceinture. Heureusement pour lui, Jean réfléchit aussitôt que, tuer M. de la Saulcière, c'était agrandir l'abîme que la fatalité creusait entre lui et celle qu'il aimait; — il se contenta de faire un pas en avant et de regarder son ennemi en face.

Ce regard éteignit la verve moqueuse du marquis, lequel eût été fort mal à son aise, sans l'arrivée d'un capitaine de la milice grenobloise que suivaient une douzaine de soldats.

— Au nom du roi! dit le capitaine.

.Iran tressaillit, le marquis respira.

— Que voulez- vous? demanda le jeune Faucon.

— Êtes-vous Jean de Terraz, ancien colonel au service du roi?

— Oui.

— Au nom du roi, monsieur, votre épée?

-- Quel crime ai-je donc commis?

s'écria Jean qui recula et porta la main sur son arme.

— Au nom du roi, je vous arrête, répéta flegmatiquement le capitaine.

— Mais enfin , monsieur , de quoi m'accuse-t-on ?

— D'avoir tenté d'assassiner monsieur.

Et l'officier désigna le marquis.

— C'est faux! s'écrièrent a la fois la marquise et le jeune Faucon.

— C'est même incroyable, répondit en ricanant M. de la Saulcière. Voyez plutôt, monsieur; cet homme aime ma femme, et il allait l'épouser demain, bien convaincu que le coup de poignard qu'il m'a porté...

— De quel coup de poignard parle- Mi? demanda Jean froidement.

— De celui que tu m'as porté dans la poitrine, misérable, répondit impudemment le marquis, a la chasse, le jour où nous courions un cerf ensemble,

— Infamie!

— Il est vrai, continua le marquis raillant toujours, que le ravin où tu me précipitas était profond et qu'un autre, peut-être, ne fût point revenu d'une telle chute...

— Oh ! exclama le jeune Faucon avec indignation et dégoût, quelle abominable imposture! ne le croyez pas, monsieur, c'est un lâche et un traître!

— Faites votre devoir, monsieur, riposta le marquis s'adressant a l'officier, arrêtez cet homme, la haute cour de justice saura apprécier mon accusation et mon innocence.

Jean était atterré. L'audace du marquis, le sombre désespoir de madame

de la Saulcière, cette intimidation que le nom du roi jetait au cœur des plus braves, à cette époque, achevèrent de lui faire perdre la tête et il murmura :

— Je crois que je deviens fou !

— Votre épée, monsieur? répéta le capitaine.

Le jeune Faucon allait retirer son épée du fourreau et la tendre à l'officier qui parlait au nom du roi, lorsqu'un nouveau personnage parut sur le seuil de la pièce où se passait cette scène étrange.

Ce personnage qui arrivait, un refrain aux lèvres, le sourire guilleret, et fouettant d'un air de belle humeur la

tige de ses bottes à revers avec le bout de sa cravache, était M. le chevalier de Ralsens qui revenait du Nid de Faucons.

— Palsambleu! dit-il en entrant, il paraît que M. de Terraz a été plus pressé de voir sa maîtresse que son vieux père.

Ces mots du chevalier firent retourner* le marquis; en l'apercevant, M. de Ralsens laissa échapper sa cravache et poussa un cri de stupeur.

— L'ombre du marquis! murmura-t-il.

— Non pas son ombre, lui-même, mon beau cousin.

— Vous vivant !

— A merveille ! j'ai été manqué par mon assassin.

— Votre assassin? lequel?

— Monsieur, dont la cour fera prompt justice.

Le marquis s'attendait à produire un tout autre effet sur son cousin le chevalier.

— Je crois que vous déraisonnez, répondit M. de Ralsens avec calme.

Vous n'êtes point mort assassiné.

— Non certes, puisque je vis.

— Cela ne m'est point prouvé encore, mais, si cela est, j'en suis fâché.

— Oh ! oh ! dit M. de la Saulcière,

D1ANK DE LANCY 355

qui demeura interdit de cette réplique.

— Car, poursuivit le chevalier sans rien perdre de sa froideur, s'il devait y avoir entre vous et monsieur une victime et un assassin, c'est vous bien certainement qui seriez l'assassin.

— Monsieur.

— Oh ! vous pouvez m'appeler « mon cousin, » j'ai le malheur d'être votre parent, marquis de la Saulcière.

Le chevalier se tourna alors vers l'officier.

— Est-ce que vous veniez arrêter M. de Terraz ? demanda-t-il.

— J'en ai l'ordre, monsieur.

— Eh bien ! si j'ai un conseil à vous

donner, commencez par arrêter mon cousin le marquis de la Saulcière, lequel a voulu livrer, il y a deux ans, une place forte qu'il commandait sur la rive droite du Rhin.

— C'est faux ! dit le marquis en reculant, comme s'il eût été mordu par un reptile.

— Pourquoi pâlir alors, marquis ?

— Moi, trahir le roi? reprit M. de la Saulcière jouant l'indignation.

— Vous l'avez offert au colonel comte d'Ehberslein, monsieur, dit à son tour Jean de Iërraz.

A cette double accusation, le marquis

sentit son assurance et son audace s'évanouir.

— Ne les croyez pas, monsieur ! s'écria-t-il avec colère en s'adressant à l'officier.

— Dieu m'en garde! répondit celui-ci; mais, en présence d'une pareille déposition , monsieur le marquis, mon honneur et mon devoir ne me permettent point d'hésiter... Au nom du roi, veuillez à votre tour me rendre votre épée!

Le marquis avait pâli à l'accusation du chevalier, et son trouble n'avait point échappé à l'officier.

— Monsieur, reprit le chevalier de

336 BÎANE DE LANCY

Ralsens, j'ai la douleur d'être le cousin de cet homme, on ne peut donc me suspecter de bonne foi, et j'affirme sur l'honneur

que le baron Jean de Terraz est innocent du crime qu'on lui impute.

— Mes ordres sont formels, monsieur.

— Palsambleu ! je vais vous faire une question, monsieur!
s'écria le chevalier qui s'échauffait.

— Je vous écoute.

— Si au lieu d'être officier, vous étiez...

Le chevalier s'arrêta :

— C'est une simple supposition, dit-il.

— Si vous étiez le bourreau, reprit-il, et qu'à ce titre, au lieu d'arrêter monsieur, vous eussiez mission de lui trancher la tête ?

— Je le ferais, monsieur.

— Mais si on venait vous certifier qu'il est innocent?

— Ceci est différent.

— Nullement! je vous atteste l'innocence de ce gentilhomme, donc vous ne pouvez l'arrêter.

— Pardon, mais qui m'assure que je vous dois croire.

Le chevalier fit majestueusement un pas en arrière.

— Palsambleu! dit-il, le roi est là!

338 DUNE DE LANGÏ

sant de prodiguer ainsi l'épaulette...

Etes-vous gentilhomme, monsieur le capitaine?

— Non, monsieur.

— Je l'aurais deviné.

— Qu'est-ce à dire?... murmura l'officier fronçant le sourcil.

— Cela veut dire qu'un gentilhomme ne doute jamais de la parole d'un gentilhomme.

— Monsieur, dit gravement l'officier, je fais mon service et ne puis répondre en ce moment; mais veuillez observer que le marquis de la Saulcière, que vous accusez de trahison et qui affirme qu'il a été assassiné, est gentilhomme aussi.

Le chevalier fit un soubresaut.

— Ah! non pas, dit-il, non pas! mon cousin n'a jamais été gentilhomme. Je vous le certifie, c'est un Italien anobli par le roi. Or, un noble n'est pas gentilhomme, je nie le fait. Hé ! palsambleu! on sait son blason. Le roi ne peut pas faire de gentilshommes, monsieur, c'est impossible ; un gentilhomme est un Franc, un noble n'est qu'un Gaulois !

Et le chevalier fit une pirouelte, sans prendre garde a l'allitude brisée de madame de la Saulcière et a la morne stu-

peur du jeune Faucon, qui considérait le marquis tout tremblant et se disait :

— Elle est de nouveau perdue pour moi !

— Au fait, reprit le chevalier d'un ton léger, après tout vous pouvez bien aller en prison pour un jour ou deux, monsieur de

Terraz, je vais écrire au comte d'Ebberslein, dont le témoignage aura sans doute plus de poids encore que le mien.

Et le chevalier regarda de travers le capitaine, à qui Jean avait déjà remis son épée.

— Votre épée î monsieur, répéta-t-il en s'adressant au marquis.

— Allons, mon cousin, insista le chevalier à son tour, exécutez-vous donc et remettez votre épée : elle ne vous a jamais servi à grand' chose. Si c'était un poignard ou un pistolet, je ne dis pas... mais une épée! vous n'êtes pas assez brave pour en connaître le jeu.

Sur un signe du capitaine, deux soldats s'emparèrent du marquis ; celui-ci n'eut ni la force ni le courage de se débattre. Il était foudroyé, et il lui semblait voir déjà les habits rouges du conseil de guerre.

Le capitaine dit au jeune Faucon :

— Soyez assez bon, monsieur, pour nous suivre. Vous êtes mon prisonnier

sur parole, et il m'en coûte de ne vous point laisser en liberté, car je devine, à vrai dire, le fond des choses.

Le marquis était déjà sorti, entraîné par les soldats.

— Monsieur, dit le chevalier de Ralsens en tendant la main au jeune Faucon, je ne vous dis pas adieu, vous aurez de mes nouvelles bientôt, et j'espère que la justice du roi vous permettra, un peu plus tard, de devenir mon cousin.

Quand les morts sortent de leur tombe, on les y renvoie. En attendant, prenez garde en roule que le marquis ne vous assassine.

Jean posa un baiser sur la main de la

DIANE DE LAXGY 545

marquise défaillante et sortit en étouffant un sanglot.

— Ma foi ! belle cousine, dit le chevalier, vous avez bien fait tantôt de me conter l'histoire de chasse que vous savez. J'aurais été capable, l'ignorant, de sauter au col du marquis.

La marquise était a demi-folle, elle ne répondit pas.

— Ce qu'il y aurait eu de plus curieux, continua M. de Ralsens, c'est que le jeune Faucon arrivât huit jours plus tôt... ou bien, ajouta-t-il en riant aux éclats, que vous m'eussiez épousé, moi... Vous auriez eu deux. maris pour un. Ma foi, j'aurais tué le marquis pour

544 DUNE DE IANCT

aplanir les difficultés. Ce pauvre Terraz est un bêtête, il en avait le temps et ne l'a point fait.

— Chevalier, murmura la marquise, pensez-vous donc que j'aurais donné ma main au meurtrier de celui dont je porte le nom, quelque infâme qu'il puisse être?

Cette réponse parut frapper le chevalier :

— Ceci est juste, dit-il.

— Et savez-vous bien que votre accusation va déshonorer ce nom ?

— Auriez -vous préféré que je me tusse?

— Hé! le sais-je? murmura-t-elle en

fondant en larmes. Puis-je savoir quelle fatalité me poursuit?

— La fatalité n'a que faire en tout cela, belle cousine; vous aimez le le jeune Faucon, vous avez cru votre mari mort, et vous vous êtes prise à espérer, voilà tout.

— Espoir et déception !

— Pourquoi diable aussi aimer ce beau paladin ? c'est presque un héros de roman ; la passion qu'on éprouve pour un héros de roman est incurable; demandez plutôt à mademoiselle de Scudéri et à son grand dadais de frère — tandis qu'on guérit de celle qu'on

316 DIANE DE L'>L\

éprouve pour un honnête gentilhomme, comme moi, par exemple !

La marquise regarda le chevalier avec un douloureux étonnement :

— Pourquoi ne m'avez-vous point aimé, moi? dit-il.

— Le sais-je?

— J'étais aussi galamment tourné que possible.

— Soit.

— J'ai la trentaine et a cet âge

charmant...

— Mon Dieu! chevalier...

— Laissez-moi donc essayer de vous consoler, marquise.

DIANE DE LAXCY 547

— Ah! chevalier, si vous saviez ce que je souffre...

— Attendez, belle cousine, tout n'est point désespéré encore.

Elle frappa du pied avec impatience.

— Tenez, dit-elle, rendez-moi un service.

— Je suis à vos ordres.

— Dites à mes gens de tout préparer pour mon départ.

— Vous partez ?

— Oui.

— Quelle folie î

— Je vais au couvent des Ursulines, a Grenoble.

— Et pourquoi faire?

T>48 IMAM! DU LANCY

— Pour m'y consacrer a Dieu.

— Ah ! par exemple î s'écria le chevalier, je ne souffrirai point cela, je vous jure.

— Je me trouve placée entre un homme que j'aime et ne dois point aimer, et un homme que j'exècre et qui est mon maître.

— Le marquis sera fusillé avant huit jours.

— Ciel !

— Les conseils de guerre ne plaisantent pas.

— Mais voulez-vous donc que je désire la mort de mon mari ?

— La désirer, non, il faut l'attendre en paix.

— Et, mon mari mort, croyez-vous que j'aurai la lâcheté...

— D'épouser celui que vous aimez ?

je ne vois la aucune lâcheté.

— Ah ! chevalier, vous me méprisez...

je vois bien.

— Si je ne craignais de vous blesser, je vous dirais que je vous aime.

— Singulier amour qui vous fait souhaiter...

— Ma chère enfant, je sais la vie par cœur, celle des femmes particulièrement. Quand une femme ne nous aime

pas, le plus simple est de devenir son ami, c'est autant de pris.

La marquise, fatiguée du verbiage du chevalier, se leva avec dignité.

— Mon cousin, dit-elle, vous me devez votre appui, me le refuserez-vous ?

— Non, certes.

— Alors je compte sur vous pour me conduire au couvent.

— Si vous le voulez absolument...

— Ensuite, j'ai foi en votre discrétion.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que vous n'écrirez point h fil. d'Ebberslein.

— Vous l'exigez ?

— Je l'exige. ,

— Soit, je vous obéirai.

— Devant le conseil de guerre vous n'accuserez point mon mari.

— Vous êtes une femme étrange.

— D'abord vous ne savez rien...

— Je sais tout.

— Oui, mais d'après moi ; j'ai pu mentir.

— Dois-je en échange accuser M. de Terraz ?

La marquise tressaillit :

— Vous ne parlerez, dit-elle, que si sa vie est en danger ; il ne faut pas que le marquis soit déshonoré. Dieu seul a le droit de le

perdre, et nous devons, nous, respecter la volonté divine

352 DIANE DE LANCT

Le chevalier fut ému !

— Vous êtes une noble créature, murmura-t-il, et je ne suis, moi, qu'un méchant bavard, une vraie tête de linotte. Marquise, disposez de moi ; je vous appartiens a toute heure, et je serai muet, puisque vous l'ordonnez.

La marquise et le chevalier partirent le lendemain pour Grenoble et obtinrent la permission de voir le jeune

Faucon.

— Jean, lui dit madame de la Saulcière, personne ne croit a votre culpabilité, je le vois ; car. au lieu d'une prison, on vous a assigné pour demeure le palais même du gouverneur. Votre

DIANE DE LANCI 555

vie et votre honneur ne courent donc aucun danger ; mais ia vie et l'honneur de M. de la Saulcière sont en péril : son honneur est le mien ; c'est le nôtre, puisque vous m'aimez : il faut que vous soyez muet et que vous renonciez a moi.

— Je l'avais résolu déjà, dit Jean simplement.

— Le marquis se désistera de son accusation, je vous le promets, je l'obtiendrai ; vous serez libre et sauf; vous renoncerez à moi et m'oublierez.

— Vous oublier, murmura Jean d'un ton de reproche.

— Il le faut : je suis la marquise de la IV ^

Saulcière. Adieu, tnon ami! je vais

m'ensevelir au couvent.

L'adieu suprême des deux amants eut

lieu en présence du chevalier, qui pletira

d'attendrissement \$ malgré sa légèreté

habituelle. Cet adieu fut déchirant ;

mais ils furent forts tous deux; et le soir

même, madame de la Saulcière partit

pour Paris, après avoir vu son mari seule

a seul.

Que se passa-t-il entre eux? On le

devine. La marquise obtint que le marquis se désisterait et ne persisterait point dans son système d'odieuse calomnie.

Huit jours après, la marquise entra

dans la maison religieuse de Saint-Cyr, que patronait madame de Maintenon.

L'accusation du chevalier, rapportée par le capitaine, avait fait grande rumeur a Grenoble et dans toute la province. Le marquis n'était aimé nulle part, on ne lui pardonnait pas sa qualité d'étranger, encore moins son rôle de spoliateur.

Les événements qui s'étaient accomplis au Virol, sa haine pour les Faucons, sa lâcheté après l'incendie du château, avaient trans-

piré partout. Le peuple demandait sa tête d'avance, et la cour martiale s'assembla avec la certitude d'avoir u le condamner.

35fi DIANE DE LANCY

Le chevalier et Je jeune Faucon avaient été cités à la barre du tribunal suprême pour être entendus.

Le jeune Faucon parla le premier :

— Je n'ai jamais su, dit-il, que M. de la Saulcière ait eu l'intention de livrer une place forte au roi.

La stupéfaction fut générale.

— Et vous? demanda le président de la cour martiale au chevalier de Ralsens.

— Messieurs, dit le chevalier d'un ton léger, j'ai accusé M. de la Saulcière de trahison, parce qu'il accusait M. de de Terraz d'assassinat ; mais je ne crois

DUNE DE LANCT 357

pas que mon accusation fût mieux fondée que la sienne.

Le marquis, dont la terreur, malgré les assurances de sa femme, était grande eu pénétrant dans la salle du jugement, respira alors et dil à son tour, d'une voix, qu'il s'efforçait de rendre calme :

— M. de Terraz n'a jamais tenté de m'assassiner ; mais je savais qu'il aimait ma femme, et la jalousie m'a aveu-

Les juges se regardèrent : aucun d'eux n'était dupe de ces dépositions mensongères, mais chacun comprit la générosité du

jeune Faucon. Cependant, comme il y avait absence de preuves et

508 DIANE DE LANCY

qu'on ne pouvait condamner le marquis, la cour martiale rendit l'arrêt suivant :

« M. le marquis de la Saulcière est tenu de quitter le sol du royaume dans les vingt-quatre heures et d'envoyer au roi la démission de ses emplois et de ses dignités.

» M. de Terraz est libre et peut se retirer. »

— Monsieur, dit le chevalier tout bas au marquis, si jamais je vous trouve sur mon passage, jp vous passe mon épée a travers le corps, et, du même coup, je lais le bonheur de vos deux victimes.

Le marquis baissa les yeux et ne répondit pas.

Le lendemain, il avait quitté la France.

— Palsambleu ! se dit M. de Ralsens après mûre réflexion, maintenant que l'bqonneur est sauf, je puis bien écrire a M. d'Ebberstein ; il n'est pas ootre parent, et il est, dit-on, un garçon d'esprit , il pourrait bien raccommoder ce

mariage.

El le chevalier prit la plume, demanda un pli, qu'il couvrit aussitôt d'une écriture assez illisible et d'une orthographe plus curieuse encore.

360 dians m: lancy

Quelques jours après les événements que nous venons de raconter, le comte d'Ebberstein-Bourg était assis au coin de sou

feu, dans son château des bords du Rhin , lequel château se nomme SchlossVigroft, c'est-à-dire le Château du Vicomte. La journée avait été pluvieuse, la soirée était froide, le feu pétillait avec tristesse, et le comte, en considérant les jets de flamme bleue qui s'échappaient des bûches enflammées, se sentait atteint de cette mélancolie nuageuse qui est le spleen des Allemands.

Après une heure de rêverie, passée à tourmenter les tisons avec des pincettes

DIANE DE IANCY 561

qui s'étaient rougies a ce jeu, le comte étira les bras, se prit a bailler et sonua enfin son intendant.

— Maître Hermann, lui dit-il, je m'ennuie.

— Votre excellence est bien heureuse d'en avoir le temps.

— Faquin !

— Si monsieur le comte était occupé tout le jour comme moi...

— Je le voudrais bien.

— Monsieur le comte voudrait-il prendre ma place ?...

— Maître Hermann, vous êtes un impertinent !

— Ou bien me dire, continua l'inten-

f)62 DIANE DE IANCY

dant avec sangfroid, comment je pourrais amuser Votre Excellence?

— Je te paie pour le savoir.

- Votre Excellence veut-elle vider un vieux flacon?
- C'est selon, qu'avons-nous en cave ?
- Du Niedermeyer de 1501.
- Après?
- Du Johannisberg de 1530.
- Et puis ?
- Et divers autres crus du Rhin, tous plus ou moins vieux.
- Monte-moi du Johannisberg.

L'intendant sortit et revint peu après

DIANE DE LANCY 063

avec un plateau chargé de deux flacons poudreux et d'un seul verre.

- Boire seul ! murmura le comte ; quel ennui !
- Votre Excellence me ferait-elle l'honneur...
- Soit, je veux bien m'encanailler un moment.
- Monsieur le comte est trop aimable.
- Boire seul ! reprit le comte. Il faut vivre en temps de paix.
- Votre Excellence oublie...
- Que tu vas boire avec moi ? Non.

Mais boire avec son intendant ou boire

5G'i DIANE DE LANCY

tout seul, c'est absolument la mème chose.

— Monsieur le comte est trop bon.

Et l'intendant prit un gobelet sur un dressoir.

— Ah! murmura M. d'Ebberstein , quel dommage que ce pauvre colonel rouge ne soit plus là. C'était un bon compagnon, vive Dieu! et un veneur émérite, s'il vous plaît!.

— M. de Terraz, hasarda timidement l'intendant, n'est parti que depuis un mois a peine.

— Tu crois ?

— C'était hier le quatrième dimanche.

— Il me semble qu'il y a un an. Ah ! il est heureux, du moins, lui, très heureux. Il a épousé déjà cette jolie marquise...

— Ma foi! s'interrompit le conile en bâillant de nouveau, e'était un assez triste sire que le marquis de la Sauleière ; mais je m'ennuie a tel point que je ressusciterais volontiers pour boire avec lui. 11 faut que je fasse demander a mon chapelain s'il n'aurait pas même quelques oremus propre à évoquer les fantômes.

Le comte en était là de son monologue, lorsque la grosse cloche placée a l'entrée du pont-levis dn château se

fit entendre et fut secouée brusquement.

— Ah ! s'écria le comte avec un soumit* de satisfaction, voila donc une visite!

L'intendant Herniann se précipita vers la porte et s'élança vers le grand escalier, qu'il descendit quatre à quatre.

Le comte ouvrit une croisée et s'y pencha avec curiosité.

Un cavalier qui entra dans la cour d'honneur remit un pli cacheté à l'intendant.

— Bon! grommela le comte désappointé, ce n'est qu'une lettre. L'Un quart d'heure de distraction. Hélas !

Puis il cria au messenger :

DIANE DE LANCT 367

— De quelle part venez-vous ?

— De la part du chevalier de Ralsens.

— Ralsens? lit le comte, je ne connais personne de ce nom.

L'intendant entra, tendit le pli à M. d'Ebberslein, qui s'en empara et alla se rasseoir au coin du feu pour en prendre connaissance.

Au bout de dix minutes, il avait lu attentivement la volumineuse épître par laquelle le chevalier lui apprenait la résurrection du marquis et tout ce qui s'en était suivi.

La lettre lui échappa des mains.

— ■ Ah! ça, se dit-il, est-ce que je rêve tout éveillé ?

308 DIANE DK LANCY

Il se baissa, ramassa la lettre et la relut d'un bout à l'autre.

— Ce diable de marquis avait donc Tàme chevillée dans le corps?

— Comme tous les maris, osa répliquer l'intendant.

— Hein? fit le comte d'un air sévère.

— Les maris survivent toujours à leurs femmes, continua Hermann sans sourciller, les veuves n'existent que dans les romans.

Le comte partit d'un éclat de rire.

— Ah! dit-il, le paradoxe est plaisant... Je crois que mon ennui s'en va !

Puis, après une minute de rêverie :

— Eh bien ! que veut-il que j'y fasse,

DIANE DE LANCT 7)60

ce M. de Ralsens, a la résurrection du marquis ?

Et il relut cette phrase de la lettre : c Vous n'êtes point notre parent, mon cher comte, mais je suis persuadé que, Yotre amitié aidant, vous rendriez au besoin un petit service au jeune Faucon en mettant flamberge au vent !

— Ce chevalier de Ralsens, reprit le comte tout haut, ne doute absolument de rien. D'abord, le marquis ne se bat pas, et je n'ai pas le courage d'assassiner, moi. Ensuite, où veut-il que je le prenne, son marquis? Cet homme- la est réellement toqué.

Le comte avala un second verre de

Johannisberg, Irinqua d'un air bonhomme avec son intendant, puis s'empara de nouveau des pincettes et se remit a tison-

ner de plus belle, rêvant toujours.

— D'ailleurs, ajouta-t-il enfin, je m'ennuie tellement que, si le marquis se présentait ici, je lui ferais belle mine et le garderais le plus longtemps possible sans lui faire le moindre mal, bien au contraire, je l'emmènerais à la chasse et le traiterais comme un coq qu'on met en pâte.

Au moment où le comte achevait, la grosse cloche s'ébranla de nouveau.

_ Cette fois, dit M. d'Ebberstein, c'est une visite!

DIANE DE LANGY 571

Il se leva vivement et se dirigea encore vers la croisée ; mais il s'arrêta chemin faisant et murmura, découragé :

— Pardieu ! je parie que c'est un nouveau messager. Le colonel rouge m'écrit pour le même objet que le chevalier. Ces bonnes gens finiront par m'amuser. Dieu î que je m'ennuie.

Le comte achevait à peine qu'il entendit par la croisée 5 de-meurée ouverte, une voix qui demandait :

— Accorde-t-on ici l'hospitalité ?

— Sans doute , répondit le comte courant à la fenêtre.

— A qui appartient ce château ?

— Cornes de cerf ! murmura M. d'Ebberstein , je connais cette voix. Ceci serait merveilleux...

Et il répondit tout haut :

— Ce château appartient a un pauvre diable de margrave qui s'ennuie a périr. Entrez donc, mon gentilhomme.

L'étranger qui demandait l'hospitalité recula d'un pas en reconnaissant la voix du comte; mais la grille s'était refermée, et il ne put battre en retraite.

— Hé pardieu! s'écria M. d'Ebberstein, c'est le marquis de la Saulcière.

Il se précipita hors du salon avec non moins d'empressement que son intendant tout a l'heure, et se trouva dans la

cour avant que le marquis, car c'était bien lui, eût eu le temps de revenir de sa stupeur.

— Ah! marquis, lui dit-il en lui secouant vigoureusement les deux mains :

on ne m'a donc pas trompé?

— Trompé... balbutia le marquis.

— Vous êtes vivant ?

— Vivant... répéta le marquis dont les dents claquaient.

— Eh bien! dit joyeusement le comte, tant mieux !

Et il prit le bras du marquis et l'entraîna.

Celui-ci le suivit en chancelant.

— Figurez-vous, continua le comte en

lui faisant gravir l'escalier, que j'avais un terrible remords sur le cœur...

— Ah ! murmura le marquis trébuchant à chaque pas.

— Le remords d'avoir causé votre trépas en prolongeant une détestable plaisanterie.

L'accent du comte était naïvement bonhomme et rassura un peu le marquis, lequel se prit à respirer.

— Vous aviez été cruel pour ce pauvre colonel rouge, poursuivit M. d'Ebberstein, et j'avais voulu vous appliquer la peine du talion...

Le marquis essaya de sourire.

DIANE DE LAXCY T)75

— Mais je m'en suis repenti, je vous jure...

Et le comte poussa le marquis dans le salon et le fit asseoir de force dans son propre fauteuil.

— Mettez-vous là, lui dit-il, vous êtes mon hôte.

La terreur du marquis revint à ce dernier mot.

— Oh ! rassurez-vous, fit le comte en riant, il n'y a ici ni traquenard, ni oubliettes, ni chiens dressés à un hallali humain, et je veux me faire pardonner ma dureté. — Hermann!

Le comte sonna, l'intendant parut.

— Main basse sur le colombier, la

370 DIANE DE LAXCY

basse-cour, le cellier, les viviers, cria le comte, et fais-nous souper au plus vite. Ah ! j'ai donc enfin un hôte! Marquis, décidé-

ment vous ne me quitterez plus, vous serez mon Pylade, mon Nisus, mon aller ego... je vous aime déjà a la 'folie.

Toutes ces protestations d'amitié, loin de rassurer le marquis, l'inquiétaient fort, au contraire; le comte s'en aperçut et lui dit en souriant :

— Je sais bien que j'ai eu pour vous une assez maigre estime, et qu'au demeurant, vous êtes un vrai chenapan; niais, pardonnez-moi de vous recevoir avec tant d'effusion et de vous accabler

de mon amitié... Je vis ici comme un ours; depuis longtemps je n'ai pas le moindre compagnon ; or, je me suis juré d'étouffer de caresses le premier gentilhomme qui franchirait mon pontlevis. C'est vous, j'en suis fâché pour les bonnes mœurs, mais je vous aime et vous êtes mon hôte !

Ces paroles, où perçait un insolent dédain , rassurèrent complètement le marquis.

— J'ai du vieux vin , continua le comte, j'ai de bons chiens, un cuisinier qui a fait ses preuves.- Nous boirons, nous chasserons, nous dînerons mieux que le roi Louis XIV, que mademoiselle

de LaYallière trouvait si glouton. Cornes de cerf! marquis, je suis si peu habitué a voir une physionomie humaine en face de moi que j'ai bu tantôt avec mon intendant, et que, faute de mieux, je me prends de tendresse pour vous...

— Monsieur... murmura le marquis froissé.

— Bah! bah! ne -nous fâchons pas pour si peu... D'ailleurs, c'est la dernière fois que je me seraipermisunmot désobligeant... Dès à présentée vous tiens pour un parfait gentilhomme...

Elle comte ajouta, en manière d'aparté:

— Ah! que l'ennui fait commettre de
petites lâchetés!

On dressa la table; elle fut magnifiquement servie.

— Ça, dit le comte, soupons et grisons-nous.

— Je le veux bien, répondit M. de la

Saulcière enhardi, je meurs de soif et de faim.

— Moi, je n'ai plus ni soif ni faim, tant je suis aise de vous
avoir. A table, marquis, à table !

Le comte était si gai, si bonhomme que le marquis reconquit
peu a peu son assurance ; il bût et mangea comme un chasseur
qui a couru trois cerfs en un

jour, et, quand le souper lira a sa fin, il était quelque, peu ivre
et devint communicatif.

Le comte se prit a l'écouter, ne cessant de boire, — et il rit aux
éclats lorsque M. de la Saulcière , justifiant pleinement le pro-
verbe latin a in vino veritas, » lui raconta son histoire depuis le
jour où il s'était relevé, meurtri et sanglant, au fond du ravin, jus-
qu'à celui où il avait quitté la salle où siégeait la cour martiale^
sans omettre le moins du monde la scène qui avait eu lieu entre
sa femme, le jeune Faucon, le chevalier et lui.

La verve du marquis, surexcitée paf

le vin du Rhin, finit cependant par s'éteindre, sa langue devint
pâteuse et il voyait déjà tourbillonner les murs, les sièges, la table

et lui-même, lorsque le comte, vidant son dernier verre, lui dit bravement :

— Marquis, savez-vous bien que vous êtes mon hôte?

— Je le sais, comte.

— Et que , pour un gentilhomme , l'hospitalité est sacrée.

— Ah ! dit le marquis.

— Aussi, tant que vous serez ici, dussiez-vous vivre cent ans, je ne toucherai pas a un cheveu de votre tête.

— Je le crois, comte.

382 DIANE DE LANGY

— Par exemple, si vous me quittiez, si vous m'abandonniez...

— Eh bien? fit le marquis anxieux.

— Alors, dit froidement M. d'Ebberstein, comme vous me trahiriez en me livrant de nouveau a cet ennemi mortel qu'on nomme l'ennui, je serais capable de courir après vous et de vous tuer.

— Quelle plaisanterie !

— Sur l'honneur. Et je ferais un heureux...

— Qui cela? demanda le marquis en grimaçant un sourire.

— Le jeune Faucon, qui épouserait enfin votre femme.

— Je reste ici et j'y veux mourir! répliqua le marquis.

— Si vous faites cela! s'écria le comte, ma reconnaissance prendra de telles proportions que je suis capable de vous faire inhumer dans le caveau de mes ancêtres, lesquels, j'en suis sûr, n'ont pas, comme moi, le goût de la mauvaise

comDaimie.

Et le comte se mit a rire.

— En attendant, reprit-il, appuyezvous sur le bras de mon intendant, qui va vous conduire a vos appartements.

Vous avez, je crois, grand besoin de vous coucher, vous êtes ivre mort !

384 DUNE DE L'ANCY

Et M.d'Ebberstein congédia le marquis.

Lorsqu'il fut seul, il se prit a réfléchir, puis apercevant la lettre du chevalier de Ralsens :

— J'ai fait là, se dit-il, de la belle besogne! J'ai promis a ce drôle de le bien traiter... le voila mon hôte... il peut vivre cent vingt ans... Je crois que moi aussi j'étais ivre... l'air pis! je n'ai qu'une parole, et le seul moyen de me débarrasser de lui sans y manquer, c'est de le mener de temps en temps à la chasse à Tours ! je ne puis répondre d'un coup de griffe , et l'hospitalité ne va point jusque-là.

Le marquis s'éveilla tard et se trouva guilleret et tout dispos. Le comte était, après tout, le meilleur compagnon du monde et, en y réfléchissant bien, M. de la Saulcière se dit que la parole d'un gentilhomme allemand était une sauvegarde des plus rassurantes.

Il se rappelait que le comte lui avait dit: tant que vous serez sous mon toit, vous me serez sacré.

Le marquis procéda à sa toilette tout en faisant ces réflexions ; le comte entra chez lui presque aussitôt.

— Comment avez-vous dormi, cher hôte?

Le marquis tressaillit bien encore un

38C DIANE DE LANCF

peu; mais il regarda le comte et lui trouva un visage si avenant, si gai, si épanoui, qu'il redevint, a son tour, aussi souriant qu'il l'était naguères en s' éveillant.

— J'ai dormi à souhait, répondit-il.

— Savez-vous qu'il est dix heures?

— Bah!

— L'heure du déjeuner. Venez, marquis, nous chasserons après.

Le mot de chasse sonna faux a l'oreille du marquis. 11 avait, depuis certain jour, la chasse en horreur.

— Ne craignez rien, dit le comte, nous allons mûrir le lièvre en plaine avec des chiens de deux pieds de haut.

Le marquis respira.

— C'est que, dit-il, je suis doué d'une excellente mémoire.

— Hélas! soupira le comte, je vois bien que vous me gardez rancune.

Le ton de M. d'Ebberstein était piteux et toucha le marquis, qui répondit avec bonhomie :

— Je vous jure que je ne vous en veux pas.

— Vrai?

— Parole d'honneur!

— Il est plaisant, pensa le comte, de supposer que sa parole a pour moi une valeur quelconque.

— Puis il reprit tout haut :

— Eu ce cas, marquis, déjeûnons.

Le déjeûner fut en tout semblable au souper de la veille. Les deux honnêtes gentilshommes se levèrent de table un peu gais, et montèrent à cheval en roulant légèrement sur leur selle.

Cependant le grand air leur vint en aide, ils reprirent une assiette convenable et le lièvre fut forcé en deux heures. Le marquis déploya même des qualités de veneur assez remarquables.

A la nuit, ils rentrèrent au château et dévorèrent leur souper. Le cuisinier du comte s'était surpassé à ce point que le roi Louis XIV, s'il eût soupçonné ses mérites, aurait bien pu troquer la couronne de France contre cette perle fine de

DIANE DE LANCT 389

la couronne comtale de M.d'Ebberstein.

Le lendemain on courut un chevreuil, — le marquis se surpassa; — le soir, on entama une douzaine de flacons remplis au fa-

meux tonneau d'Heidelberg, le marquis se grisa comme un vrai gentilhomme, malgré son origine plus que douteuse.

Le jour suivant on attaqua un sanglier, le marquis lui coupa le jarret avec l'aplomb d'un cuisinier qui saigne un poulet ; — le soir il eut une indigestion et le comte eut peur que l'heure ne fut venue pour le jeune Faucon d'épouser madame de la Saulcière.

Complètement rassuré sur les inten-

lions pacifiques du comte, le marquis retrouva cette verve et celle gaîté essen-

tiellement méridionales, que les Italiens avaient implantées à la cour de France; — les jours s'écoulèrent, puis un mois tout entier, et la perspective de mourir en honnête homme après avoir vécu en sacripant, et d'être inhumé en honne compagnie sous le caveau funéraire des comtes d'Ehberstein, finit par lui sourire tellement qu'il annonça à son hôte que son parti était pris, et qu'il était bien décidé à vieillir en paix à Schloss-VigroïT.

Le comte, qui ne s'ennuyait plus, se fit le raisonnement suivant :

— Je trahis mon ami le colonel rouge,

je n'en disconviens pas, mais je détruis en même temps mon ennemi mortel qui s'appelle l'ennui, — et je trouve qu'il n'y a pas à hésiter entre un ami qui ne sert de rien... car à quoi sert un ami, s'il vous plaît?

— A rien du tout ! répondit l'intendant Hermann, qui, placé derrière son maître, l'écoutait philosopher.

— Vous êtes un drôle ! dit le comte, allez-vous-en !

L'intendant parti, le comte reprit son monologue :

— Il n'y a donc pas à hésiter entre sacrifier un ami inutile et conserver un faquin qui vous débarrasse de l'ennui,

c'est-à-dire d'un ennemi acharné. Tant pis pour l'ami !

Cependant, après mûre réflexion, le comte ajouta :

— Toutefois, comme il faut que ma conscience se trouve en repos, je conduirai mon hôte à la chasse à Fours, il s'en tirera à son honneur, j'en suis persuadé, mais j'aurai rempli les devoirs qu'impose l'amitié en usant du seul moyen honnête qu'il me soit permis d'employer.

Et le comte, rassuré pour sa conscience, ordonna à son piqueur en chef une attaque à l'ours pour le lendemain, puis demanda sa pipe d'étudiant, une

DIANE DE LAXNCY 393

belle pipe en porcelaine qu'il fumait à Heidelberg au temps de son adolescence, et, après s'être environné d'un nuage gris et bleu d'une assez belle épaisseur, il avisa au travers la mine allongée et respectueuse de son intendant, tout fier de la béatitude de son maître.

— N'est-ce pas, Hermann, lui dit-il, que, lorsqu'on fait tout ce qu'on peut pour un ami absent, cet ami n'a point à se plaindre, même lorsqu'il ne réussit pas?

— Votre Excellence, répondit l'intendant, parle comme son propre chapelain

— Faquin ! grommela le comte, tu crois me faire un compliment et tu ne

réfléchis pas que mon chapelain est un âne qui n'a jamais su quel était le meilleur crû du Rhin et ce que c'est qu'un andouiller.
— Je range un homme qui n'est ni buveur, ni veneur dans la catégorie où je place les amis.

— C'est-à-dire, observa respectueusement l'intendant, que c'est un être inutile !

— Amen! répondit le comte.

— Chevalier ?

— Madame...

— Vous avez donc beaucoup connu M. de la Saulcière?

— Beaucoup trop, madame, j'étais presque son cousin.

— C'était un assez pauvre gentilhomme, je crois ?

— Il ne l'était pas.

— Je veux dire que c'était... attendez que je cherche un terme poli pour votre cousin.

— Le voici, madame, c'était un misérable !

— Ah!

— Un traître !

— Je le sais.

— Et qui avait épousé un ange...

— Qui sera religieuse dans trois mois.

— Tant pis !

î)9() DIANE DE LÂNCY.

— Pourquoi, tant pis?

— Parce que M. de Terraz , dont je vous contais l'histoire tout a l'heure, le même qui vient de se faire catholique après la mort de son père, l'aurait épousée si le marquis était venu a mourir.

— En vérité !

— Mais le marquis n'est pas mort.

J'avais compté sur un ami de M. de

Terraz — comptez donc sur les amis! — pour nous en débar-rasser honnêtement.

Eh bien ! pas du tout, il a recueilli le marquis chez lui et le traite comme un dindonneau qu'on élèverait a la brochette.

— Où demeure cet ami ?

— En Allemagne.

— Précisément, dit madame de Maintenon, car c'était elle avec qui causait un matin, dans un salon de Versailles, le chevalier de Ralsens, deux mois après l'expulsion du marquis du royaume de France ; — précisément, j'ai ici pour vous une lettre timbrée d'Al-lemagne que votre valet de chambre, sachant que vous me ren-diez visite dans la matinée, m'a apportée pour vous tout a l'heure.

La marquise tendit le pli au chevalier qui en brisa le sceau et lut ce qui suit : € Monsieur le Chevalier,

i Pardonnez -moi d'avoir lardé si » longtemps de répondre à l'aimable

398 DIANE DE LVNCY

» lettre que vous m'avez lait l'honneur » de m'écrire ; mais le jour même, votre » honorable cousin, le marquis de la » Saulcière, est venu heurter a ma » porte et m'a demandé l'hospitalité.

» C'était un bon compagnon, gai, franc » buveur, veneur consommé, Ilmevi- » dait ma cave en chantant, il dépeu- » plait mes forêts avec une grâce exquise; » bref, il avait chassé l'ennui de mon » logis à coups de cravache. Hélas ! dans * la vie tout est heur et malheur, poé- > sies, revers, veine el guignon, passez- » moi l'expression vulgaire, — nous » avons forcé maint sanglier, nous » voulûmes attaquer Tours. J'avoue que

» cette idée funeste me vint à moi le i> premier. Pendant huit jours les ours » eurent le sort des sangliers, le marquis » était féroce ; — mais un jour, ilpleu- » vait, il y avait du brouillard, nous

> avions trop bu, le marquis manqua

> de prudence et ne se mit point en » garde assez tôt contre une ourse fu- » rieuse dont nous avons détruit la » progéniture... le marquis fut étouffé » en dix secondes et broyé à coups de » griffes.

» J'ai fait dresser un acte authentique

> de sa mort ; mon bailli , mes deux d justiciers et mon intendant l'ont signé.

> Je vous l'envoie.

» J'avais fait au pauvre défunt une » promesse un peu folle, celle de le faire » inhumer dans le caveau de mes pères ; » je vous avoue que j'ai hésité à blesser » ainsi la susceptibilité de mes aïeux ; » mais mon chapelain, qui est assez fort

> en théologie et ne sait pas boire, m'a

> affirmé que le marquis s'était repenli » dans les derniers jours de sa vie, et » que, du reste, il avait prononcé assez » d'orémus sur son corps pour que le pa- » radis fût ouvert à son âme. Vous sen- » tez que je n'ai plus hésité, surtout en

i> songeant que mes ancêtres avaient » bien pu, pour force peccadilles a moi » connues , passer par le purgatoire

» avant de monter au ciel, ce qui, se- » lon mon chapelain n'est pas arrivé » au marquis. Veuillez, je vous prie, » annoncer cette fatale nouvelle a » madame de la Saulcière, et croyez- » moi,

* A vous de grand cœur,

» Comte d'EbbérstÉin. »

— Marquise, dit le chevalier tendant la lettre k madame de Maintenon, la maison de Saint-Cyr va perdre, je le crains, une fervente religieuse.

— Puisque le paradis y gagne une âme... répondit la marquise d'un ton railleur, le mal ne sera pas grand !

IV 2G

■U)'l Dl \Nh] DE L.Wt \

Le dernier descendant direct de Jean de Terraz et de madame de la Saulcière, devenue châtelaine du Nid de Faucons, a été tué en 93 dans les rangs de l'armée vendéenne ; mais il est resté des branches collatérales de cette race, puisque nous avons trouvé cette chronique en fouilant de vieux, papiers de famille.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/dianedelancyo4pons>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.